This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

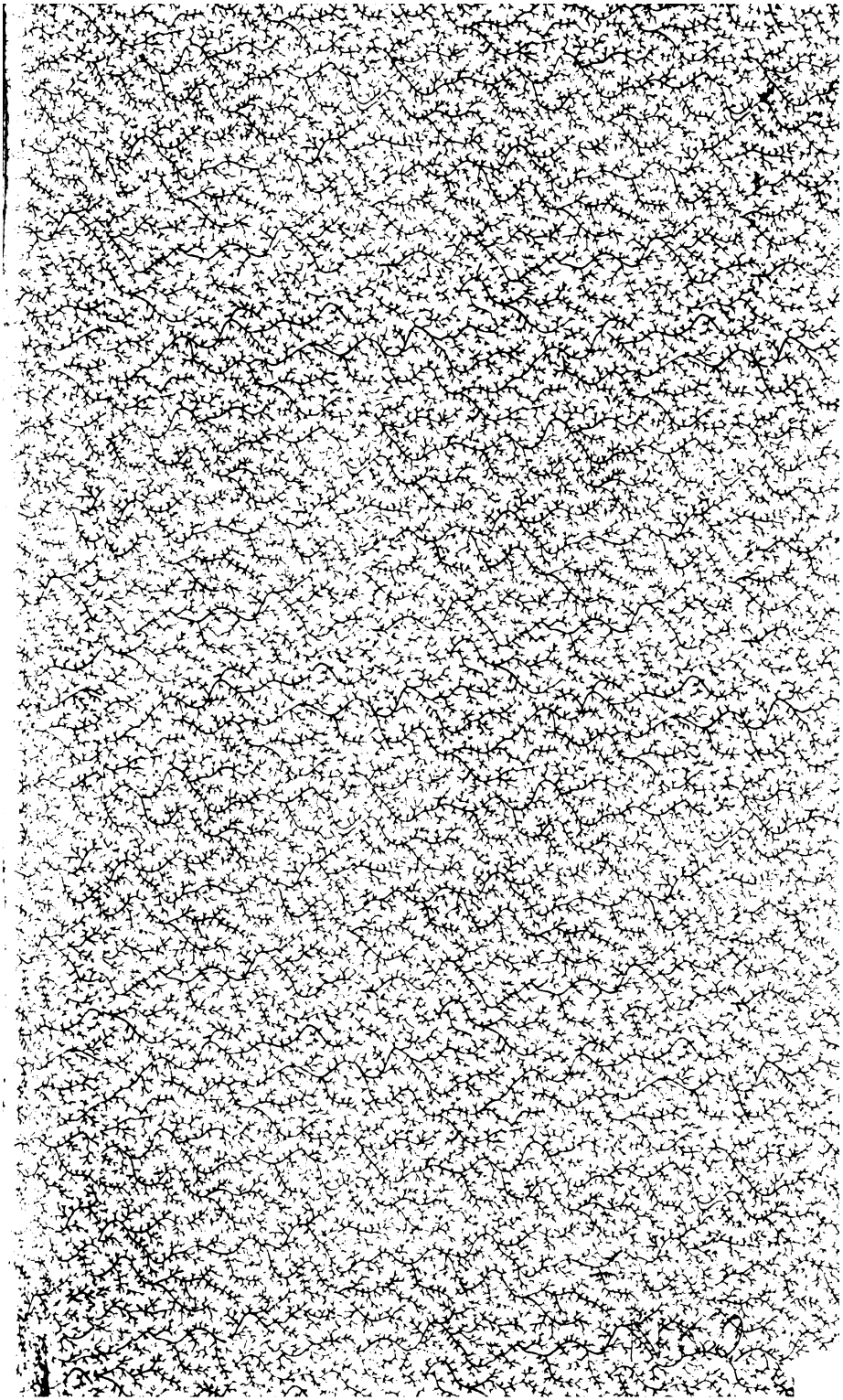
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581427 1



THÉATRE

DU PRINCE

CLÉNERSOW,

RUSSE.

TRADUIT EN FRANÇOIS,

PAR LE BARON DE BLÉNING,

SAXON.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { SÉBASTIEN JORRY, vis-à-vis la Comédie Françoise.
Le JAY, rue Saint-Jacques, près celle des Mathurins.

M. DCC. LXXI.

AVEC PERMISSION.

538389

LE
MARI MÉDECIN.

COMÉDIE EN UN ACTE.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PERSONNAGES.

Le COMTE De SAINT-ORMIN.

La COMTESSE De SAINT-ORMIN.

La PRÉSIDENTE De MORBIAN.

Le MARQUIS De RÉNONVILLE.

M. DEMAIN, *Médecin de femmes.*

ROSALIE, *Femme-de-Chambre de la Comteſſe de Saint-Ormin.*

LEBLOND, *Valet-de-Chambre de la Comteſſe de Saint-Ormin.*

La Scène eſt dans un ſallon, chez la Comteſſe.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

LE MARI MÉDECIN.

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

La COMTESSE, ROSALIE.

La COMTESSE, *entre une lettre à la main, l'air inquiet, rêveuse & agitée. Roſalie la ſuit avec curioſité, & feint de chercher quelque choſe. La Comteſſe veut s'aſſeoir, & Roſalie approche ſon fauteuil; la Comteſſe eſt étonnée & dit:*

QUoi, vous étiez là?

ROSALIE.

Non, Madame, je ne fais que d'entrer.

La COMTESSE.

Qu'eſt-ce que vous voulez?

ROSALIE.

Je cherche le manteau de Madame.

La COMTESSE.

Je n'en ai que faire.

ROSALIE.

Mais c'eſt que.... Je cherche auſſi le Livre ; que Madame, m'avoit dit de ſerrer, & je ne le trouve pas.

La COMTESSE.

Il eſt dans le boudoir.

ROSALIE.

Je crois que non, Madame.

La COMTESSE.

Ce n'eſt pas là ce que vous cherchez.

ROSALIE.

Moi, Madame ?

La COMTESSE.

Oui, vous ; vous avez l'air de m'épier.

ROSALIE.

Madame, ne me rend pas juſtice aſſûrément ; & ſi elle connoiſſoit mon attachement pour elle, au lieu de ſe défier de moi, elle auroit de la confiance....

La COMTESSE.

Qu'eſt-ce que vous voulez que je vous confie ?

ROSALIE.

Ce qui vous agite, ce qui vous chagrine, Madame,

La COMTESSE.

En vérité, Rosalie, vous êtes folle!

ROSALIE.

Quand je suis entrée au service de Madame, on m'avoit bien dit qu'elle étoit très-raisonnable; mais je ne croyois pas que ce fût à ce point là.

La COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

ROSALIE.

Que, Madame, n'a point d'amant, & qu'elle craint d'en avoir un.

La COMTESSE.

Est-ce que vous me le conseilleriez, Mademoiselle, d'en avoir?

ROSALIE.

Moi, je n'ai point de conseil à donner à Madame; mais je n'ai point servi de maîtresses, qui n'en eussent, & il me paroît étonnant que Madame, ne fasse pas comme les autres.

La COMTESSE.

Mon mari feroit fort aise, je crois, s'il vous entendoit.

ROSALIE.

Oh, Monſieur le Comte, ſçait bien que c'eſt l'uſage, & puis, il n'aime pas Madame, il eſt occupé de ſon côté; c'eſt très-commode cela.

La COMTESSE.

Il eſt occupé?

ROSALIE.

Oui. Je veux dire.... Mais; c'eſt que je ne ſçais pas ſi, Madame n'eſt pas jalouſe de lui.

La COMTESSE.

Point du tout. Dites donc?

ROSALIE.

Madame, ſçait bien le jour, qu'elle m'a donné ſa petite Loge de l'Opéra?

La COMTESSE.

Mardi?

ROSALIE.

Oui, Mardi, j'ai rencontré Monſieur le Comte, qui donnoit le bras à une Demoiſelle, qui s'appelle.... Une Danſeuſe enfin; c'eſt ſa maîtreſſe, à ce qu'on m'a dit. Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit un fort honnête homme. Il ennuie quelquefois Madame.

La COMTESSE.

Comment l'avez-vous vu?

ROSALIE.

C'eſt qu'il parle Médecine très-ſouvent; je n'aime pas trop cela, & je crois que Madame penſe comme moi.

La COMTESSE.

Il eſt un peu tourmentant, ſur-tout quand il a quelque choſe dans la tête.

ROSALIE.

Oh, pour cela oui; il arrive, il s'en-va, il revient....

La COMTESSE.

Il ne finit pas. Eſt-ce qu'il ne voulut pas un jour me ſaigner? Il me fit une peur épouvantable!

ROSALIE.

Cela ne lui arrivera plus.

La COMTESSE.

Pourquoi donc?

ROSALIE.

C'eſt qu'il a ſaigné une de ſes maîtreſſes, qui ne danſe plus depuis ce tems-là; parce qu'elle ne peut pas étendre le bras.

La COMTESSE.

Vous êtes bien inſtruite, Mademoiſelle.

ROSALIE.

Oui, de ce qui regarde Monſieur le Comte, mais pour à l'égard de Madame la Comteſſe,...

La COMTESSE.

C'eſt qu'il n'y a rien à ſçavoir.

ROSALIE.

Et voilà ce qui me fâche ; c'eſt que Madame paſſera comme cela toute ſa jeuneſſe à être malheureuſe.

La COMTESSE.

Malheureuſe ?

ROSALIE.

Oui, Madame. Rien n'amuſe quand on vit dans la langueur ; enfin on a un cœur, & c'eſt perdre du tems, que de ſe refuſer à ce qu'il demande ; parce que tôt ou tard....

La COMTESSE.

Tôt ou tard ? Quoi, vous pourriez penſer ?...

ROSALIE.

Je l'eſpere, & je voudrois que Madame ſe déterminât.

La COMTESSE.

Non, je veux être toujours ſage.

ROSALIE.

Ma foi, Madame, je ne ſçais pas à quoi cela peut être bon.

La COMTESSE.

A ne pas ternir ſa réputation.

ROSALIE.

Mais, je n'ai jamais entendu louer la ſageſſe des femmes, ce n'eſt point par-là qu'on les vante.

La COMTESSE.

Ce n'eſt point par-là?

ROSALIE.

Non, Madame, au contraire; on parle de leurs charmes, de leur eſprit, de leur conduite: quand je dis de leur conduite; c'eſt en amour.

La COMTESSE.

Et vous croyez que toutes les femmes aiment?

ROSALIE.

Oui, Madame; je veux dire, qu'elles ont des amans. Il n'y en a qu'une, qu'on diſoit, qui n'en avoit pas; mais on ſçavoit pourquoi; encore y a-t-il des gens qui aſſurent qu'avec de l'argent elle en avoit pu trouver.

La COMTESSE.

Et qui ſont donc les femmes que l'on loue?

ROSALIE.

Celles qui ont un ſeul amant, qu'elles ne trompent point & qui le mérite.

La COMTESSE.

Eh, peut on en avoir pluſieurs?

ROSALIE.

Oh, mon dieu, Madame, ſûrement.

La COMTESSE.

Eh, comment font ces femmes-là?

ROSALIE.

Elles donnent des heures différentes à chacun, & elles profitent encore de toutes les occaſions qui ſe préſentent avec leurs amis & leurs connoiſſances.

La COMTESSE.

C'eſt épouvantable!

ROSALIE.

Eh bien, Madame, ce ſont pourtant celles-là qui ſont les plus fêtées, les plus recherchées, & à qui les hommes ſont quelquefois le plus fortement attachés.

La COMTESSE.

Ce que vous me dites là eſt affreux!

ROSALIE.

Oui, cela n'eſt pas trop bien.

La COMTESSE.

Eſt-ce que vous penſeriez comme cela, Mademoiſelle?

ROSALIE.

Oh! Madame, ce n'eſt pas nous autres qui

pouvons faire de ces choſes-là, il faut ſe tenir dans ſon état, ou bien entrer à l'Opéra; & c'eſt à quoi je n'ai jamais voulu conſentir. Mais ſi Madame, ſçavoit ce que c'eſt que d'avoir un ſeul amant bien tendre, point fat, & qui n'aime que vous; ah! Madame, les femmes qui ſont comme cela, ſont bienheureuſes?

La COMTESSE.

Je le croirois, ſi cela étoit poſſible & s'il y avoit des hommes capables d'avoir cette façon d'aimer.

ROSALIE.

Il y en a, Madame, & j'ai eu une maîtreſſe comme je viens de le dire, qui étoit aimée; mais comme aucune femme ne l'a jamais été.

La COMTESSE.

Et quel homme étoit celui qui l'aimoit?

ROSALIE.

Je ne ſçais pas ſi Madame, le connoît; je crois pourtant l'avoir vu une fois ici.

La COMTESSE.

Comment ſe nomme-t-il?

ROSALIE.

Monſieur le Marquis de Rénonville.

La COMTESSE, *troublée.*

Le Marquis de Rénonville?

ROSALIE.

Oui, Madame.

La COMTESSE.

Et pourquoi a-t-il ceſſé de l'aimer, cette femme?

ROSALIE, *pleurant.*

Hélas! Madame; c'eſt qu'elle eſt morte il y a un an. Il a fait une grande perte & moi auſſi!

La COMTESSE.

Et, l'avoit-il aimé long-tems?

ROSALIE.

Cinq ans, Madame.

La COMTESSE.

C'eſt donc pour cela qu'on ne le voyoit nulle part?

ROSALIE.

Oui vraiment. Ah! c'eſt un homme!.... Le plus généreux! rien ne lui coûte. Il eſt incapable de tromper jamais une femme, & je voudrois bien que Madame....

La COMTESSE.

Achevez?

ROSALIE.

Pût aimer un homme fait comme lui, & ſi Madame le connoiſſoit davantage....

La COMTESSE.

Je le connois aſſez ; il a même beaucoup de ſoins & d'honnêteté pour moi.

ROSALIE.

Je voudrois qu'il vous aimât, vous verriez la différence qu'il y a, de lui aux autres hommes.

La COMTESSE.

Tu le crois, Roſalie ?

ROSALIE.

Je l'ai toujours vu le même, auſſi tendre, auſſi conſtant.

La COMTESSE, *ſoupirant.*

Ah ! mon enfant, que tu me fais de plaiſir !

ROSALIE.

Quoi, Madame, ſeroit-il poſſible.... Que j'en aurois de joie ! On ne peut vous être plus attachée que je le ſuis, fiez-vous à moi, Madame, je ſuis diſcrette & jamais....

La COMTESSE.

Eh bien, le Marquis m'aime !

ROSALIE.

Il vous l'a dit ?

La COMTESSE.

Non, il ne l'a jamais oſé.

ROSALIE.

Voilà comme il eſt ; le plus reſpectueux, le plus diſcret !...

La COMTESSE.

Il me l'a écrit.

ROSALIE.

Il ne vous trompe point, j'en ſuis bien ſûre. Madame, n'a point d'averſion pour lui ?

La COMTESSE.

Non ; je n'ai point à m'en plaindre.

ROSALIE.

Mais, Madame....

La COMTESSE.

Quoi ?

ROSALIE.

L'aime-t-elle ?

La COMTESSE.

Hélas ! je le crains !

ROSALIE.

Pourquoi donc ? Eſt-ce que Madame, ne croit pas tout ce que je lui ai dit ?

La COMTESSE.

Je deſire trop qu'il ſoit comme vous me l'avez peint, pour n'en pas être perſuadée.

ROSALIE.

Il ne ſçait donc pas encore ce que vous penſez ?

La

La COMTESSE.

Non, & je ne puis me réſoudre à le lui dire: il m'a demandé la permiſſion de venir aujourd'hui ſçavoir ſon ſort.

ROSALIE.

La lui avez-vous donnée ?

La COMTESSE.

Je lui ai mandé, que je ne ſçavois pas s'il me trouveroit.

ROSALIE.

Ah! Madame!...

La COMTESSE.

Paix donc; J'entends quelqu'un.

ROSALIE.

C'eſt Monſieur le Comte.

SCENE II.

La COMTESSE, Le COMTE, ROSALIE.

Le COMTE

AH, Madame, je ſuis bien-aiſe de vous trouver; j'eſpérois pourtant que vous ſeriez ſortie.

La COMTESSE.

Voyez comme ce que vous dites là eſt conſéquent.

Le COMTE, *s'aſſoyant.*

Je m'entends bien ; c'eſt que vous m'aviez promis d'aller faire ces viſites de mariage, dont je vous prie depuis long-tems.

La COMTESSE.

Je ne ſçaurois aujourd'hui.

Le COMTE.

N'en faites que deux, d'abord.

La COMTESSE.

Je ne peux pas.

Le COMTE.

C'eſt que les gens de Robe ſont près regardants, ils croient toujours que nous les dédaignons, & l'on peut avoir beſoin d'eux.

La COMTESSE.

Eh bien, j'irai.

Le COMTE.

Aujourd'hui ?

La COMTESSE.

Non, un de ces jours.

Le COMTE.

Bon! allez-y aujourd'hui. *A Roſalie.* Mademoiſelle, dites qu'on mette les chevaux de Madame.

ROSALIE.

Oui, Monſieur. *Elle ſort.*

SCÈNE III.

La COMTESSE, Le COMTE.

La COMTESSE.

C'Est inutile ; parce que je n'irai pas.

Le COMTE.

Mais vous ſortirez ; ainſi ce ſera toujours autant de fait.

La COMTESSE.

Non, j'ai envie de reſter ici.

Le COMTE.

Vous n'irez pas à l'Opéra ?

La COMTESSE.

Non.

Le COMTE.

Eh bien, allez chez la Vicomteſſe ; on y fait ce ſoir de la Muſique excellente.

La COMTESSE.

Je n'aime pas cette Muſique-là.

Le COMTE.

Allez donc aux Italiens ; c'eſt auſſi votre Loge, on joue cette piece que vous aimez tant.

La COMTESSE.

Quoi ?

Le COMTE.

Roſe & Colas.

La COMTESSE.

Je la ſçai par cœur. Vous me tourmentez!...

Le COMTE.

Je vous tourmente ! c'eſt par intérêt pour vous ; je ſçai que vous m'aimez, & je vous dois des ſoins, de la reconnoiſſance!...

La COMTESSE.

C'eſt bien fait de croire que je vous aime.

Le COMTE.

Quand je dis que vous m'aimez, c'eſt que je ſuis bien ſûr même que vous n'en aimerez jamais d'autres.

La COMTESSE.

Sur quoi jugez-vous cela ?

Le COMTE.

Sur votre maniere d'être, ſur votre pareſſe, votre impoſſibilité de vous agiter ſur rien. Je crois que ſi vous aviez un amant, il ſeroit bien à plaindre.

La COMTESSE.

Vous le croyez ?

Le COMTE.

Je vous dis que j'en ſuis ſûr ; il auroit beau vous écrire, par exemple, je le défierois de

tirer de vous le moindre billet. Vous riez ; mais ce que je vous dis là, eſt vrai. Quand je ſuis en campagne, me répondez-vous jamais ?

La COMTESSE.

Ne fais-je pas ce que vous me mandez ?

Le COMTE.

Pas toujours. *Il rit.* Je vois d'ici ce pauvre diable d'amant, au déſeſpoir ; cette idée-là me divertit. *Il rit toujours.*

La COMTESSE.

Allons, vous êtes fou!

Le COMTE.

Ah ça, ſortez donc.

La COMTESSE.

Vous êtes bien impatientant !

Le COMTE.

Tenez, quand vous ne feriez qu'une viſite. *Il ſe leve.* Je ne vous demande que cela.

La COMTESSE.

C'eſt pour me contrarier apparemment ?

Le COMTE.

Non, c'eſt pour votre bien.

La COMTESSE.

C'eſt pour mon bien que vous voulez me donner de l'humeur ?

Le COMTE.

Au contraire. *Il s'aſſied.* Vous ne connoiſſez pas le principe qui me fait agir : je ſçai que l'exercice eſt néceſſaire à votre ſanté.

La COMTESSE.

Je me porte fort bien.

Le COMTE.

Vous n'avez pas de confiance en moi, & ſi vous vouliez, en ſuivant mes conſeils, vous pourriez être ſure de n'être jamais malade.

La COMTESSE.

Je ſçai bien que vous vous croyez le plus grand Médecin du monde.

Le COMTE.

Le plus grand, non, non; mais je ſuis fort inſtruit ils en conviennent tous, & c'eſt parce que je fais la Médecine clinique.

La COMTESSE.

Voilà un grand mot!

Le COMTE.

Non; cela veut dire, que je ne vois que les malades alités.

La COMTESSE.

Vous croyez guérir tout le monde; c'eſt votre manie.

Le COMTE.

Je n'y réuſſis pas mal.

La COMTESSE,

Oui, nous ſoupons chez le Duc, ſon Valet-de-chambre, a les larmes aux yeux, on lui demande pourquoi ; il répond, que ſa femme, qui languit depuis long-tems, ſe meurt. Vous quittez bruſquement le ſouper pour monter chez elle ; vous lui donnez une drogue, & le lendemain elle eſt morte.

Le COMTE.

Ce n'eſt pas ma faute, je l'avois guérie pour le moment ; ſi le lendemain elle eſt morte, c'eſt qu'on ne peut pas prévoir une mort ſubite.

La COMTESSE.

Quel métier pour un homme de qualité, de courir tous les greniers, pour faire, ou voir faire des opérations !

Le COMTE.

C'eſt pour ſoulager les malheureux ; il faut être humain : ſi vous aviez, comme moi, diſſéqué un Mendiant & un grand Seigneur, vous ſeriez convaincue que tous les hommes ſont égaux.

La COMTESSE.

Ah, ne me parlez pas de vos diſſections, cela me fait horreur !

Le COMTE.

Vous n'en connoiſſez pas l'utilité. L'Anatomie, me confirme dans un ſyſteme que j'ai inventé, qui ſera d'une grande utilité à la Médecine ; le Docteur Domain n'en peut pas diſconvenir.

La COMTESSE.

Croyez que les gens qui font profeſſion d'une Science, ſe moquent toujours de ceux qui s'en occupent, comme vous, ſans néceſſité.

Le COMTE.

Ma découverte les fera penſer autrement : ſi vous voulez, je vais vous l'expliquer.

La COMTESSE.

Oh ! je vous prie que non.

Le COMTE.

C'eſt l'affaire d'un inſtant. Je prétends que, ſuivant les différentes affections de l'ame, la cervelle doit ſe porter dans les différentes parties du corps, qu'elle met le plus en action, & je crois pouvoir le prouver.

La COMTESSE.

C'eſt d'un ennui à périr !

Le COMTE.

Ecoutez, écoutez. Avec la loupe, mon ſyſteme s'eſt vérifié, & j'ai apperçu très-diſtinc-

tement, cette cervelle dans les articulations d'un danſeur & d'un maître d'armes.

La COMTESSE.

Ils n'avoient donc plus rien dans la tête ?

Le COMTE.

Ils avoient toujours l'apparence de la cervelle ; mais fort peu de cette liqueur imperceptible, qu'on ne voit pas ; parce qu'il faut du mouvement pour l'appercevoir ; c'eſt ce qu'on appelle eſprits animaux.

La COMTESSE.

Puiſqu'on ne peut l'appercevoir qu'en mouvement, comment l'avez-vous reconnue ?

Le COMTE.

Dans la ſinovie, que l'on peut faire mouvoir. *Il rit.* Vous ne vous attendiez pas à cette réponſe-là. Le premier ſujet, en femme, qui me tombera entre les mains, avec mon ſyſtême, je crois que je me divertirai bien.

La COMTESSE.

En vérité, voilà un joli paſſe-tems ! Finiſſons, je vous prie, cette converſation-là.

Le COMTE.

Il le faut bien ; car j'ai un malade à aller voir. Ah ça, vous ſortirez donc. *Il ſe leve.*

La COMTESSE.

Je vous dis que non.

SCENE IV.

La COMTESSE, Le COMTE, ROSALIE.

ROSALIE.

MONSIEUR, on ne trouve pas le Cocher de Madame.

Le COMTE.

Je vais lui donner un des miens.

La COMTESSE.

C'eſt inutile.

Le COMTE.

Cela ſera arrangé dans l'inſtant. *Il s'en-va & revient.* Puiſque vous ne voulez pas aller au Spectacle, je vous prie, faites une ſeule viſite, je ne vous demande que cela. Hem? Allons, j'y compte. *Il s'en-va.*

SCENE V.

La COMTESSE, ROSALIE.

La COMTESSE.

IL faut avouer qu'il eſt bien inſupportable!

ROSALIE.

J'ai cru qu'il ne s'en-iroit jamais.

La COMTESSE.

Si vous aviez entendu ce qu'il vient de me dire....

ROSALIE.

Ce n'étoit pas ce qui m'inquiétoit; je craignois toujours que Monſieur le Marquis de Rénonville n'arrivât.

La COMTESSE.

Vous m'y faites penſer; il faut abſolument que je ſorte.

ROSALIE.

Madame, ſongez-vous au déſeſpoir où il ſera, s'il ne vous trouve pas?

La COMTESSE.

Mais quand mon mari a une bonne opinion de moi, dois-je riſquer de la détruire?

ROSALIE.

Et quelle opinion, Madame?

La COMTESSE.

Il croit que je ſuis incapable d'aimer un autre homme que lui.

ROSAIE.

Tant-mieux.

La COMTESSE.

Que je n'aurois jamais les ſoins que peut donner une paſſion.

ROSALIE.

Vous êtes trop heureuſe !

La COMTESSE.

Ce ſeroit trahir ſa confiance.

ROSALIE.

N'étant point jaloux, il ne chechera pas à pénétrer vos ſentimens.

La COMTESSE.

Allons je vais ſortir ; j'éviterai toutes les inquiétudes que je pourrois avoir en me livrant trop facilement....

ROSALIE.

Madame, qu'y gagnerez-vous ? Tôt ou tard, Monſieur le Marquis, voudra ſçavoir vos ſentimens.

La COMTESSE.

Quoi, vous penſez qu'il ne ſe rebutera pas, qu'il ne pourra jamais croire que je ne ſçaurois l'aimer ?

ROSALIE.

Il le craindra, mais.... j'entends du monde. *A part.* Si ce pouvoit être lui.

SCENE VI.

La COMTESSE, Le MARQUIS, ROSALIE, LEBLOND.

LEBLOND.

MONSIEUR le Marquis de Rénonville.

La COMTESSE, *ſe levant.*

Roſalie, ne vous en-allez pas.

ROSALIE, *s'en-allant.*

Non, Madame.

La COMTESSE, *s'aſſeyant.*

Monſieur le Marquis, aſſeyez-vous donc.

SCENE VII.

La COMTESSE, Le MARQUIS.

La COMTESSE, *à Roſalie, qui ſort.*

EH bien; Roſalie, Roſalie? Monſieur le Marquis, appellez-la, je vous prie.

Le MARQUIS.

Eh! Madame, voulez-vous me faire perdre l'inſtant le plus précieux, le plus deſiré de ma vie? Ce que je vous ai écrit eſt bien au-deſſous de tout ce que je ſens, & ſi j'avois le malheur de vous déplaire....

La COMTESSE.

Vous n'avez rien fait pour cela: vous m'aimez; c'eſt-à-dire, vous le dites.

Le MARQUIS.

Ah! Madame, ſi vous pouviez me croire capable de vous tromper....

La COMTESSE.

Non, je vous crois l'ame honnête, & je ne vous confond point avec les hommes à la mode, dont le ton & les maximes, m'ont toujours cauſé le plus grand éloignement.

Le MARQUIS.

Ce qui m'attache à vous, Madame, c'eſt

cette ame que vos yeux annoncent, cet eſprit éclairé, ce goût ſimple & vrai; tout en vous eſt réuni pour me fixer à jamais.

La COMTESSE.

Je ne puis vous cacher que je ſuis très-touchée de la maniere dont vous me voyez; j'y ſuis très-ſenſible, je vous eſtime, votre cœur eſt délicat....

Le MARQUIS.

Achevez, Madame.

La COMTESSE.

Un ami tel que vous, me ſeroit bien précieux, & vous pourriez compter ſur moi, pour toute la vie.

Le MARQUIS.

C'eſt de l'amour que vous m'inſpirez, Madame, il remplit mon cœur, un ſentiment plus foible, ne peut le ſatisfaire.

La COMTESSE.

En vérité, Marquis, votre obſtination me chagrine; l'avenir m'épouvante, je prévois des maux....

Le MARQUIS.

Et pour qui, Madame? Vous dites que vous m'eſtimez, que pourriez-vous craindre en m'aimant? Ce n'eſt point mon bonheur dont

je ſuis occupé ; c'eſt du vôtre, & il n'en eſt de réel que celui de ce qu'on aime ; quand vous aurez lu dans mon cœur, toutes vos craintes diſparoîtront.

La COMTESSE.

Et voilà ce qui m'épouvante ! C'eſt de ſçavoir que l'on n'a d'autres penſées, d'autres deſirs que les vôtres ; c'eſt là, je crois, comme on aime, & l'on ne peut plus répondre de ſoi, le précipice s'ouvre à chaque pas....

Le MARQUIS.

Dites au contraire, que les obſtacles qui environnent preſque toujours le bonheur, diſparoiſſent ; l'amour, éclaire, embellit toute la vie, & l'on ne reſpire qu'autant que l'on aime.

La COMTESSE.

Vous ne peignez que trop bien, tout ce que promet l'amour.

Le MARQUIS.

Et tout ce qu'il vous feroit goûter de charmant : le tems n'affoiblira point mes ſentimens, & je ne craindrois pas que votre cœur pût changer : quels tourmens pourriez-vous redouter ?

La COMTESSE.

Ceux que cauſent une ſéparation douloureuſe & cruelle ! Oui, ſi votre métier me privoit un jour....

Le

Le MARQUIS, *avec joie.*

O ciel!

La COMTESSE.

Qu'ai-je dit?

Le MARQUIS.

Ah, Madame! ſerois-je aſſez heureux, pour que cette crainte....

La COMTESSE.

Mon ſecret me ſeroit-il échappé malgré moi?

Le MARQUIS.

Quel eſt mon bonheur!

La COMTESSE.

Je ne ſçaurois m'en repentir. Oui, Marquis, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je vous aime, & que je vous crois ſeul digne d'être aimé.

Le MARQUIS, *baiſant la main de la Marquiſe.*

Tous mes maux diſparoiſſent: de quels biens nous allons jouir! Sans ceſſe occupés l'un de l'autre, rien ne pourra troubler des jours auſſi doux.

La COMTESSE.

Il faudra obſerver des ménagemens.

Le MARQUIS.

Je ferai tout ce que vous voudrez, je ſuis

à vous ſans réſerve; je n'ai point de caprices à redouter de votre part, ni de ces inégalités, qui ſeules peuvent allarmer l'amour : vos volontés ſeront toujours les miennes; ſatisfait de les exécuter, vous n'entendrez jamais de plaintes de ma part, que lorſque je ſerai obligé de me ſéparer de vous.

La COMTESSE.

Ah! croyez que tous les momens que je pourrai vous donner, ne vous ſeront point épargnés : je ſuis aſſez heureuſe pour n'avoir point à craindre qu'on me blâme de mon choix; car tôt ou tard, rien ne s'ignore, mon mari ſeul ne le croira pas.

Le MARQUIS.

Je veux me lier avec lui, flatter ſes goûts.

La COMTESSE.

Il vous ennuiera.

Le MARQUIS.

J'en ſerai bien récompenſé avec vous.

La COMTESSE.

Que faites-vous aujourd'hui?

Le MARQUIS.

Tout ce que vous voudrez : je n'ai qu'une affaire indiſpenſable, qui ne ſçauroit me tenir long-tems, ſi vous le permettiez, je reviendrois?

La COMTESSE.

Vous le deſirez, cela me ſuffit. Allez, & revenez promptement.

Le MARQUIS, *ſe levant.*

Je ne ſçaurai ce que je ferai ni ce que je dirai; car je ne penſerai qu'à vous.

La COMTESSE.

Adieu, Marquis; vous me laiſſez de quoi bien m'occuper, en attendant votre retour. *Elle lui tend la main, qu'il baiſe avec tranſport, & il la regarde ſans pouvoir lui rien dire.* Allez, allez donc. *Il ſort.*

SCENE VIII.

La COMTESSE, ROSALIE.

ROSALIE.

EH bien, Madame, tout ce que je vous ai dit n'eſt-il pas vrai? Convenez qu'il n'y a point d'homme comme Monſieur le Marquis de Rénonville, qui ſçache ſi bien aimer.

La COMTESSE.

Ah! ma chere Roſalie, je n'avois de lui qu'une idée bien imparfaite! Qui pourroit

réſiſter à ſon penchant, avec une ame auſſi ſincere, auſſi tendre, auſſi délicate!

SCENE IX.

La COMTESSE, La PRÉSIDENTE, ROSALIE, LEBLOND.

LEBLOND.

MADAME la Préſidente de Morbian.

La COMTESSE.

Que me veut cette femme-là! Leblond, mes chevaux?

LEBLOND.

Madame, ils ſont mis. *Il ſort avec Roſalie.*

SCENE X.

La COMTESSE, La PRÉSIDENTE.

La PRÉSIDENTE, *aſſiſe.*

VOUS allez ſortir, Madame?

La COMTESSE.

Pas encore, Madame.

La PRÉSIDENTE.

Je ne vous retiendrai pas; mais je veux vous

voir un moment ; parce que voilà ſix mois que je ne vous ai vue.

La COMTESSE.

Il y a tant que cela ?

La PRÉSIDENTE.

Oui vraiment ; ce n'eſt pas que je ne ſois venue ici, plus de cinq ou ſix fois, depuis mon retour ; mais on ne vous trouve point, & cela n'eſt pas étonnant à Paris ; on a tant d'affaires ! Moi, par exemple, vous ne concevriez jamais tout ce qu'il faut que je faſſe aujourd'hui. *Elle regarde en haut, en bas, autour d'elle.* Ah ! je trouve votre ſallon très-bien.

La COMTESSE.

Comme tous les ſallons du monde.

La PRÉSIDENTE.

Je le regarde, parceque nous bâtiſſons, c'eſt-à-dire, nous faiſons des changemens ; Monſieur le Préſident, avoit une antichambre qui étoit d'une petiteſſe incroyable, vous la connoiſſez ; moi, je n'avois point de garderobes ; cela fait que nous ſommes dans un embarras !... Car les Maçons, vous ſçavez ce que c'eſt ? Enfin, je ſuis reléguée dans un coin de la maiſon, avec tout mon monde, & c'eſt d'une incommodité

inſupportable ! mais j'ai mieux aimé cela, que de paſſer tout l'hiver à la campagne.

La COMTESSE.

Vous avez bien raiſon.

La PRÉSIDENTE.

Et puis je ne le pouvois pas. Eſt-ce que ma fille, ne vient pas d'accoucher.

La COMTESSE.

Je n'en ſçavois rien.

La PRÉSIDENTE.

C'eſt d'hier au ſoir, elle s'en porte à merveilles; c'eſt une ſanté comme il n'y en a point.

La COMTESSE.

Elle eſt bien heureuſe.

La PRÉSIDENTE.

C'eſt vrai qu'elle eſt heureuſe ; car ſon mari, ne la contrarie ſur rien ; il eſt comme le mien, il n'eſt occupé que d'affaires, & puis dès le matin il eſt au Palais ou dans ſon cabinet, elle ne le voit preſque point ; elle s'ennuyoit à mourir ! Par bonheur pour elle, qu'il a un couſin charmant qui s'en occupe beaucoup, & qui a bien voulu venir loger avec eux ; parce que leur maiſon eſt fort grande.

La COMTESSE.

C'eſt une reſſource.

La PRÉSIDENTE.

Sans doute, comme ce couſin-là en toute la famille de ſon mari, c'eſt lui qui a nommé l'enfant avec moi. Il m'a donné une corbeille la plus jolie du monde! Mais je n'ai que faire de tout cela, j'en ai fait préſent à ma fille, & je crois, à dire vrai, que le couſin n'en eſt pas fâché, & qu'il ſe doutoit de ce que j'en ferois: ma fille la trouvoit charmante, j'ai été bien-aiſe de lui faire ce petit plaiſir.

La COMTESSE.

C'eſt d'une bonne mere.

La PRÉSIDENTE.

Ecoutez donc, il y a des gens qui croient qu'ils s'aiment; moi, je ne crois jamais le mal, & puis je ne dois pas me mêler de ſa conduite; ſi elle étoit encore fille, cela ſeroit différent; mais à préſent, c'eſt l'affaire de ſon mari. Ne penſez-vous pas comme moi, Madame?

La COMTESSE.

Aſſurément.

La PRÉSIDENTE.

Les hommes font leur métier de vouloir plaire aux femmes; c'eſt à elles de s'en garantir, ſi elles peuvent. Monſieur le Préſident, par exemple, a tous les jours des belles Dames qui

viennent le ſolliciter ; je ſçais qu'il a ſoixante-huit ans, cela me tranquilliſe.

La COMTESSE.

Vous êtes bien raiſonnable.

La PRÉSIDENTE.

Mais ſi je ne l'étois pas, ce ſeroit toujours tout de même ; il ne s'embarraſſe pas de ce que je fais ; pourquoi le tourmenterois-je ? Mon dieu ! j'avois mille choſes à vous dire, & je ne m'en ſouviens pas d'une ; c'eſt que je ſuis diſtraite que c'eſt à mourir de rire, on me le reproche tous les jours ; ce n'eſt pas faute ; j'ai tant de choſes dans la tête, & puis je lis beaucoup ; aimez-vous la lecture, Madame ?

La COMTESSE.

Bien plus que la converſation, & j'ai là un Livre, que je ſuis même fort empreſſée d'achever.

La PRÉSIDENTE.

Je ſuis comme vous ; quand j'ai mis une fois le nez dans un Livre, je ne peux pas le quitter. J'aime Clarice, par exemple, il y a un an que je l'ai commencé, & je n'ai pas encore eu le tems de le finir ; cela me déſeſpere ! C'eſt qu'on a tous les jours de nouvelles connoiſſances, qu'il faut bien cultiver. A propos de connoiſſan-

ces ; qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Monſieur qui ſortoit de chez vous quand je ſuis entrée ? je n'ai pas pu le bien voir.

La COMTESSE.

C'eſt le Marquis de Rénonville.

La PRÉSIDENTE.

De Rénonville ? Ah ! mon dieu, que je ſuis fâchée de ne l'avoir pas vu !

La COMTESSE.

Pourquoi donc ?

La PRÉSIDENTE.

C'eſt qu'on m'en a dit tout le bien imaginable. Ma belle-ſœur, me l'a amené déjà trois fois, ſans m'avoir trouvée ; mais enfin je le verrai aujourd'hui.

La COMTESSE.

Où donc cela ?

La PRÉSIDENTE.

C'eſt un Roman que ſon aventure.

La COMTESSE.

Comment donc ?

La PRÉSIDENTE.

Voilà ce que je voulois vous dire, je m'en ſouviens à préſent ; c'eſt que ma nièce ſe marie. Mais ce n'eſt pas de ces mariages ordinaires, où les mariés s'épouſent ſans ſe connoître, &

ne ſe voient, pour la premiere fois, que la veille du jour que l'on ſigne le contrat; il y a plus de ſix mois qui s'aiment à la folie.

La COMTESSE.

Qui?

La PRÉSIDENTE.

Ma niéce & celui qu'elle épouſe, Monſieur... Je ne me ſouviens jamais de ſon nom; mais c'eſt égal. Ma belle-ſœur, l'a trouvé en province, où elle avoit mené ſa fille avec elle; c'eſt que c'eſt une paſſion de part & d'autre, on n'a jamais rien vu de pareil! & j'en ſuis bien-aiſe; puiſque vous me dites, ainſi que tout le monde, que c'eſt un excellent ſujet.

La COMTESSE.

Moi? je ne ſçais ce que vous voulez dire.

La PRÉSIDENTE.

Et pardonnez-moi; c'eſt celui que je viens de rencontrer, Monſieur.... Aidez-moi donc à dire.

La COMTESSE.

Monſieur de Rénonville?

La PRÉSIDENTE.

Oui, c'eſt lui-même.

La COMTESSE.

Il ſe marie?

La PRÉSIDENTE.

Oui, avec ma nièce.

La COMTESSE.

O ciel!

La PRÉSIDENTE.

Qu'avez-vous donc?

La COMTESSE.

Je me meurs.

La PRÉSIDENTE.

C'eſt terrible, comme cela vous a pris tout de ſuite. Je m'en-vais ſonner. *Elle ſonne.* Vous m'effrayez; car j'ai vu mourir une femme comme cela, en ſix heures de tems; mais ce n'eſt pas la même choſe, elle étoit bien vieille, il faut eſpérer que ce ne ſera rien.

SCENE XI.

La COMTESSE, La PRÉSIDENTE; ROSALIE.

ROSALIE.

MADAME, veut-elle quelque choſe?

La PRÉSIDENTE.

Eh, mon dieu, Mademoiſelle, arrivez donc;

votre maîtreſſe ſe trouve mal : tenez, je crois qu'il faut la mettre ſur cette chaiſe longue.

La COMTESSE.

Madame, je vous remercie.

La PRÉSIDENTE.

Non, non, aidez-moi, Mademoiſelle. *Elles la font mettre ſur la chaiſe longue.* Là, fort bien. Mon dieu qu'elle me fait de peine !

ROSALIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc qui lui eſt arrivé ?

La COMTESSE, *bas à Roſalie.*

Renvoyez-là.

La PRÉSIDENTE.

Je n'y comprends rien ; nous étions là à cauſer ; c'eſt étonnant ! La pauvre petite femme !

ROSALIE.

Dans ces momens-là, Madame a beſoin de repos ordinairement.

La PRÉSIDENTE.

Oh, oui, je le crois bien ; mais c'eſt qu'elle me fait une peine horrible ! Je l'aime de tout mon cœur, cette pauvre petite femme. Allons, je ſuis fâchée de ne pouvoir pas la ſecourir.

ROSALIE.

Il n'y a rien à faire, Madame.

La PRÉSIDENTE.

Sûrement, & puis vous en aurez bien ſoin ; vous, Mademoiſelle. Allons, je m'en-vais. Oh ! je reviendrai, ou du moins j'enverrai. On s'adreſſera à vous, Mademoiſelle, entendez-vous ?

ROSALIE.

Oui, Madame.

La PRÉSIDENTE.

Je voudrois bien qu'elle fût mieux, avant de m'en-aller ; mais comme vous dites, il faut la laiſſer tranquille. Mon dieu, cette pauvre petite femme, que je la plains ! *Elle ſort.* Adieu, adieu.

SCENE XII.

La COMTESSE, ROSALIE.

ROSALIE.

Eh bien, Madame ?

La COMTESSE.

Ah ! vous m'avez perdue !

ROSALIE.

Moi, Madame ?

La COMTESSE.

Oui, vous êtes cauſe que je me ſuis livrée à

tout l'amour que j'avois, & pour qui ? Pour le plus perfide, le plus faux de tous les hommes!

ROSALIE.

Qui donc ?

La COMTESSE.

Le Marquis.

ROSALIE.

Cela n'eſt pas poſſible, Madame.

La COMTESSE.

Je vous dis qu'il épouſe une perſonne qu'il aime depuis ſix mois; voilà pourquoi l'on a été long-tems ſans le voir; c'eſt qu'il étoit en province, où il eſt devenu amoureux. Peut-on être plus cruellement trompée! pourquoi me diſoit-il qu'il m'aimoit ? Sans vous, il n'auroit jamais ſçu ma foibleſſe! Otez-vous, je ne puis vous ſouffrir, je me déteſte, je me meurs!

ROSALIE.

Mais, Madame, calmez-vous; peut-être n'eſt-il pas vrai....

La COMTESSE.

A quoi bon me flatter? Il épouſe la nièce de la Préſidente.

ROSALIE.

Lui ?

La COMTESSE.

Oui, l'on ſigne demain le contrat; c'eſt une trahiſon abominable!

ROSALIE.

Je m'y perds.

La COMTESSE.

Je ne veux plus vous écouter.

ROSALIE.

Madame, contraignez-vous; j'entends Monſieur le Comte.

La COMTESSE.

Dites que je ſuis malade, vous ne le tromperez point; car ſûrement j'en mourrai de douleur & de honte.

SCENE XIII.

La COMTESSE, Le COMTE, ROSALIE.

Le COMTE, *en entrant.*

EN vérité, Madame, vous me laiſſez dans l'eſpérance que vous ferez au moins une des viſites..... Mais, Mademoiſelle, qu'eſt-ce qu'elle a donc?

ROSALIE.

Monſieur, Madame vient de ſe trouver mal.

Le COMTE.

Voyons, voyons, donnez-moi votre pouls.

La COMTESSE.

Non, Monſieur, laiſſez, je vous prie.

Le COMTE.

Vous n'avez pas de confiance en moi, j'en ſuis fâché; mais il faut appeller du ſecours. Qu'on aille chercher Monſieur Demain, il eſt ici près, chez Madame Pourſon.

ROSALIE.

Oui, Monſieur.

Le COMTE.

C'eſt un Médecin de femmes, vous y aurez plus de confiance qu'à moi. Vous avez auſſi le plus mauvais régime du monde, je vous l'ai dit cent fois. Vous ne faites point d'exercice, premierement.

ROSALIE.

Oui, Monſieur le Comte a raiſon.

Le COMTE.

Vous ne mangez que des drogues.

ROSALIE.

Madame, mange fort peu.

Le COMTE.

Oui; mais le caffé à la crême, qu'elle prend.

ROSALIE.

ROSALIE.

Tous les jours. Eſt-ce que cela ne vaut rien ?

Le COMTE.

Non, Mademoiſelle.

ROSALIE.

C'eſt pourtant bien bon !

Le COMTE.

Oui; voilà une jolie nourriture! Et puis veiller.

ROSALIE.

Pas trop, Monſieur.

Le COMTE.

Non, juſqu'au jour ſeulement.

ROSALIE.

C'eſt que Madame, a peur des voleurs, la nuit.

Le COMTE.

Enfance que tout cela ! Elle ne fait rien qui ne coagule le ſang, qui n'épaiſſiſſe les humeurs; vous n'entendez rien à cela, vous Mademoiſelle?

ROSALIE.

Non, Monſieur, en vérité.

Le COMTE.

Je m'en vais vous expliquer....

SCENE XIV.

La COMTESSE, Le COMTE, M. DEMAIN, ROSALIE.

Le COMTE.

AH, voilà le Docteur. Docteur, tenez, voyez un peu, ſi vous ne ſerez pas de mon avis.

M. DEMAIN.

Voyons, Madame. *Il tate le pouls de la Comteſſe.* Qu'eſt-ce qui eſt arrivé?

Le COMTE.

Dites, Mademoiſelle?

ROSALIE.

Madame, s'eſt trouvée mal tout-d'un-coup.

M. DEMAIN.

Monſieur le Comte étoit-il ici?

ROSALIE.

Non, Monſieur.

M. DEMAIN.

Fort bien. Voyons votre langue, Madame? *La Comteſſe, montre ſa langue.* Fort bien.

Le COMTE.

Je m'en-vais vous dire ce que je penſe, Docteur.

M. DEMAIN.

Un moment; il faut que je parle à Mademoiſelle Roſalie. *Bas.* Brouilleries d'amans, déſeſpoir? n'eſt-ce pas?

ROSALIE.

Oui, Monſieur.

M. DEMAIN.

Fort bien.

Le COMTE.

Pourquoi ne pas dire haut?

M. DEMAIN.

Madame, ne le voudroit peut-être pas. Tout indique, Monſieur le Comte, que c'eſt agacement, irritation, criſpation de nerfs. C'eſt la premiere fois, Mademoiſelle?

ROSALIE.

Oui, Monſieur.

M. DEMAIN.

Fort bien; dans ces cas-là, ces ſortes d'accidens ſont toujours très-forts?

Le COMTE.

Mais Docteur, ce n'eſt pas mon ſentiment.

M. DEMAIN.

Monſieur le Comte, cependant je n'y vois pas autre chose.

Le COMTE.

C'eſt que vous ne connoiſſez pas ſon tempérament comme moi, ſon mauvais régime.

M. DEMAIN.

Pardonnez-moi; c'eſt celui de toutes les femmes. Allons, Mademoiſelle, faites faire de l'eau de poulet, je vous prie.

ROSALIE.

Oui, Monſieur.

Le COMTE.

Attendez donc, Docteur.

M. DEMAIN.

Monſieur le Comte, permettez. Madame n'eſt ni graſſe, ni maigre; elle eſt très-bien. Si elle étoit maigre, je dirois, c'eſt un deſſéchement; donc, il faut de l'eau de poulet pour humecter: ſi elle étoit graſſe, je dirois, c'eſt épaiſſiſſement; donc, il faut de l'eau de poulet pour délayer: c'eſt criſpation, il faut de l'eau de poulet pour détendre.

Le COMTE.

Mais, Docteur, de l'eau de poulet, dans cette poſition-ci....

M. DEMAIN.

Sans doute, elle eſt délicate, la poſition; & avec du tems, tout ira bien.

Le COMTE.

Mon ſentiment à moi....

M. DEMAIN.

Voyons.

Le COMTE.

Eſt, que ce ſont les fluides...;

M. DEMAIN.

Fort bien.

Le COMTE.

Les humeurs....

M. DEMAIN.

Bon.

Le COMTE.

Qui ſont coagulées, & qu'il n'eſt point queſtion de nerfs du tout.

M. DEMAIN.

Voilà ce que je ne ſçaurois vous accorder, Monſieur le Comte.

Le COMTE.

Et que par conſéquent, il ne faut point détendre ni adoucir; mais diviſer.

M. DEMAIN.

Il y a aſſez de diviſion dans ceci, Monſieur le Comte.

Le COMTE.

Non, Monſieur, je n'en trouve point aſſez

M. DEMAIN.

Il faut laiſſer à d'autres que vous, Monſieur, le ſoin de guérir Madame.

Le COMTE.

Je vous dis, que je la guérirai.

M. DEMAIN.

Vous ne le pourriez pas; même en connoiſſant le principe de la maladie; ce n'eſt pas là votre métier, Monſieur.

Le COMTE.

Voilà, comme vous penſez, vous n'avez pas opinion de ma ſcience en Médecine.

M. DEMAIN.

Pardonnez-moi.

Le COMTE.

Eh bien, vous devez ſentir que pour diviſer, il n'y a que la poudre dont j'ai trouvé la compoſition, en travaillant en Chymie, & en Pharmacie.

M. DEMAIN.

Ah! voilà ce que c'eſt; vous voulez propoſer votre poudre.

Le COMTE.

C'eſt qu'avec elle, je fais tous les jours des miracles.

M. DEMAIN.

Mais ce n'eſt pas ici le cas de l'employer ; vous irriteriez encore davantage les nerfs.

Le COMTE.

Il n'y a point de nerfs ; laiſſez-moi faire. Je vais chercher une doſe de ma poudre.

SCENE XV.

La COMTESSE, M. DEMAIN, ROSALIE.

ROSALIE.

QUor, Monſieur, vous laiſſerez prendre de cette poudre, à Madame ?

M. DEMAIN.

Non, non.

La COMTESSE.

Eh ! Mademoiſelle, que m'importe !

M. DEMAIN.

Madame, faites tout ce que je vais dire à Monſieur le Comte, & tranquilliſez-vous.

ROSALIE.

C'eſt de quoi Madame, a le plus de beſoin.

M. DEMAIN.

Je le ſçai bien. Vous ne prendrez point cette

poudre, mais vous direz que vous l'avez prise, & du reste laissez-moi faire.

ROSALIE.

J'entends Monsieur le Comte.

M. DEMAIN.

Vous allez voir.

SCENE XVI.

La COMTESSE, Le COMTE, M. DEMAIN, ROSALIE.

Le COMTE, *avec sa poudre.*

MADEMOISELLE, un verre d'eau, je vous prie.

M. DEMAIN.

Monsieur, un moment; permettez: Madame, paroît vouloir s'assoupir.

Le COMTE.

Tant-mieux, tout étant en équilibre, ceci fera mieux son effet.

M. DEMAIN.

Allons doucement : si vous voulez que je consente qu'elle prenne votre poudre, il faut au moins la laisser un quart d'heure tranquille; après cela, Mademoiselle, la lui donnera.

Le COMTE.

C'eſt que j'aurois bien voulu la donner moi-même.

M. DEMAIN.

Ce n'eſt pas une choſe difficile à faire.

Le COMTE.

Non, il ne faut que la délayer dans de l'eau.

M. DEMAIN.

Eh bien, c'eſt bon. Attendez. *Il tâte le pouls de la Comteſſe.* Allons-nous-en.

Le COMTE.

Mais je pourrois reſter ſans faire de bruit.

M. DEMAIN.

C'eſt inutile, & cela inquiette toujours un malade, d'avoir du monde dans ſa chambre.

Le COMTE.

Vous avez raiſon. Vous n'oublierez pas, Mademoiſelle?

ROSALIE.

Non, Monſieur?

Le COMTE.

Délayer dans de l'eau....

ROSALIE.

Je ſçai fort bien.

Le COMTE.

Où allez-vous, Docteur?

M. DEMAIN.

Ici près.

Le COMTE.

Vous reviendrez ce ſoir ?

M. DEMAIN.

Sans doute.

Le COMTE.

Tant-mieux, je ſerai bien-aiſe de vous convertir ſur l'effet de mon remède. Je ſors avec vous, je m'en-vais voir un de nos amis, qui ne va point bien du tout.

SCENE XVII.

La COMTESSE, ROSALIE.

La COMTESSE.

MADEMOISELLE, faites dire à ma porte, que je n'y ſuis pour perſonne.

ROSALIE.

Hors, Monſieur le Marquis ?

La COMTESSE.

C'eſt pour lui préciſement que je donne cet ordre.

ROSALIE.

Madame.....

La COMTESSE.

Faites ce que je vous dis.

ROSALIE.

Mais s'il n'eſt pas coupable....

La COMTESSE.

Laiſſez-moi, Mademoiſelle, laiſſez-moi, ne m'en parlez jamais.

ROSALIE.

Eh bien, Madame, je vais vous en parler pour la derniere fois: malgré mon attachement pour vous, je conſens à perdre vos bontés, à être renvoyée honteuſement, s'il eſt poſſible que Monſieur le Marquis, ſoit un homme capable de la fauſſeté dont vous l'accuſez.

La COMTESSE.

Sortez.

ROSALIE, *voyant le Marquis.*

Ah, oui, Madame, de grand cœur; je n'ai pas beſoin ici à préſent. *Elle ſort.*

SCENE XVIII.

La COMTESSE, Le MARQUIS.

La COMTESSE.

O Ciel ! que vois-je !

Le MARQUIS.

Ah ! Madame, qu'avez-vous donc ? Quoi, depuis tantôt. . . .

La COMTESSE.

Otez-vous de mes yeux, monſtre que vous êtes, & ne me revoyez jamais.

Le MARQUIS.

Moi, Madame ! qui peut cauſer ce cruel changement ? Pourquoi vous repentir ſi promptement de faire mon bonheur ?

La COMTESSE.

Si vous ne vous retirez, je vais fuir. *Elle veut ſe lever.*

Le MARQUIS, *l'empêchant en ſe jettant à ſes pieds.*

Quel eſt donc mon crime, Madame ?

La COMTESSE.

Vous pouvez le demander ? Quelle horrible fauſſeté !

Le MARQUIS.

C'eſt auſſi trop me mépriſer, Madame, que de m'accuſer comme vous le faites ; il faudroit me connoître mieux.

La COMTESSE.

Vous joignez l'aſſurance à la perfidie, je vais vous convaincre. Levez-vous & écoutez-moi. *Le Marquis ſe leve.*

Le MARQUIS.

De quoi peut-on m'avoir noirci auprès de vous, Madame ?

La COMTESSE.

Aſſeyez-vous, & répondez-moi.

Le MARQUIS, *s'aſſied.*

Parlez, Madame.

La COMTESSE.

Connoiſſez-vous la Préſidente de Morbian ?

Le MARQUIS.

Je ne l'ai jamais vue. Je l'ai attendue une heure dans la maiſon où j'ai été en vous quittant, elle n'eſt point venue, & mon impatience ne m'a pas permis d'être plus long-tems éloigné de vous.

La COMTESSE.

Quand la verrez-vous ?

Le MARQUIS.

Demain, Madame.

La COMTESSE.

Demain ?

Le MARQUIS.

Oui ; l'on ſigne demain le contrat de mariage de ſa nièce....

La COMTESSE.

Avec qui ?

Le MARQUIS.

Avec mon frere.

La COMTESSE.

Que dites-vous ? Votre frere s'appelle-t-il....

Le MARQUIS.

Le Comte de Rénonville, Madame.

La COMTESSE.

Eſt-il bien vrai ?

Le MARQUIS.

Oui, Madame. Il eſt bien plus heureux que moi, il épouſe une perſonne qu'il aime, dont il eſt adoré ; & moi...,

La COMTESSE.

Ah ! Marquis ! quelle étoit mon erreur ! Le ſaiſiſſement que me cauſe la joie....

Le MARQUIS.

De quoi donc ?

La COMTESSE.

De ne vous point trouver coupable ;

Le MARQUIS.

Comment ?

La COMTESSE.

La Préſidente s'eſt trompée : en vous entendant nommer ; elle a cru que c'étoit vous qui épouſiez ſa nièce, elle me l'a aſſuré, je vous ai cru perfide, vous avez vu ma colere ; elle doit vous prouver combien je ſuis déſeſpérée de vous avoir ſoupçonné de vouloir me tromper.

Le MARQUIS. *Il lui baiſe la main.*

Ah ! je ſuis trop heureux !

La COMTESSE.

Vous n'avez du moins rien à vous reprocher. *Appercevant ſon mari.* Voici le Comte, il a vu que vous teniez ma main ; dites que mon pouls eſt fort bon.

SCENE XIX.

La COMTESSE, Le COMTE, Le MARQUIS, ROSALIE.

Le MARQUIS.

JE tâtois le pouls à Madame la Comteſſe, qui me paroît on ne peut pas meilleur.

Le COMTE.

Bonjour, Monſieur le Marquis, eh bien? c'eſt ma poudre. Voyons *Il tâte le pouls à la Comteſſe.*

ROSALIE.

Oh! Monſieur, elle a fait un effet admirable!

Le COMTE.

Je vous l'avois bien dit. Il y a de l'émotion; mais cela doit être.

ROSALIE.

Il ſeroit impoſſible que cela fût autrement, après la ſecouſſe que Madame a éprouvée.

Le COMTE.

Cela a donc été violent?

ROSALIE.

Je vous en réponds.

Le COMTE.

Oui, mais après?

ROSALIE.

Madame a gouté le calme le plus doux.

La COMTESSE, *regardant le Marquis.*

C'eſt vrai.

Le COMTE.

Vous ne vouliez pas me croire. Je voudrois que le Docteur arrivât.

ROSALIE.

Il me ſemble que je l'entends.

Le COMTE.

C'eſt lui-même!

SCENE XX.

La COMTESSE, Le COMTE, Le MARQUIS, M. DEMAIN, ROSALIE.

Le COMTE.

EH bien Docteur, vous n'aviez pas de foi à ma poudre.

M. DEMAIN

Elle a réuſſi?

Le COMTE.

Vous voyez.

M. DEMAIN.

On ne peut pas mieux.

Le COMTE.

Vous autres, vous ne faites nul cas de ce que vous n'imaginez point.

M. DEMAIN, *souriant.*

Me voilà converti.

Le COMTE.

Vous plaiſantez ?

M. DEMAIN.

Non, vraiment; je ferai uſage de votre remede, toutes les fois que je le pourrai.

Le COMTE.

Vous êtes confondu. Vous vous en-allez ? Quelle folie ! ſoupez avec nous.

M. DEMAIN.

Je ne ſoupe jamais.

Le COMTE.

Vous cauſerez.

M. DEMAIN.

Il faut que je me leve demain à cinq heures, pour aller voir un malade à la campagne.

Le COMTE.

Voulez-vous de ma poudre pour le tirer d'affaires ?

M. DEMAIN.

Ce n'eſt pas la même maladie.

Le COMTE.

Docteur, vous vous tromperez encore.

M. DEMAIN.

Je ne me ſuis pas trompé.

SCENE DERNIERE.

La COMTESSE, Le COMTE, Le MARQUIS, ROSALIE.

Le COMTE.

IL ne s'eſt pas trompé! ces gens-là ne démordent jamais de leur opinion. En vérité, Marquis, je ſuis bien-aiſe que vous ayez été témoin de mon triomphe.

Le MARQUIS.

Et moi auſſi, je vous aſſure.

Le COMTE.

Qu'êtes-vous donc devenu? il y a mille ans que nous ne vous avons vu. Vous devriez ne plus nous quitter.

Le MARQUIS.

Je ne demande pas mieux.

Le COMTE.

Vous ne ſçauriez me faire un plus grand plaiſir ; vous ne me verrez peut-être guére, parce que j'ai beaucoup d'affaires ; mais vous tireriez la Comteſſe, de ſon engourdiſſement ; elle ne veut ni ſortir, ni voir perſonne, faites-moi ce plaiſir-là.

Le MARQUIS.

De tout mon cœur.

Le COMTE.

Tenez, pour nous lier davantage, je veux vous faire faire un cours d'Anatomie avec moi.

Le MARQUIS.

Je ferai ce que vous voudrez.

La COMTESSE.

Voilà une jolie occupation !

Le COMTE.

Laiſſez-la dire. Pour commencer notre liaiſon, ſoupez avec nous. N'allez-vous pas lui demander ſon conſentement ? C'eſt moi qui vous en prie, & pour toujours.

La COMTESSE.

Mais, Monſieur, vous ne deviez pas ſouper ici.

Le COMTE.

Je me ſuis dégagé ; parce que j'ai affaire.

La COMTESSE.

Comment, ce ſoir?

Le COMTE.

Oui; je demanderai au Marquis, la permiſſion de le quitter à onze heures.

Le MARQUIS.

Tant que vous le voudrez, je ſerois au déſeſpoir de vous gêner.

Le COMTE.

C'eſt que ce pauvre diable de Chevalier... Ah, vous ne le connoiſſez pas. Il a la gangrene à un pied; cela gagne, je crois qu'on ſera obligé de lui couper la jambe ce ſoir; c'eſt mon meilleur ami, & je veux lui voir faire cette amputation-là.

Le MARQUIS.

Vous avez raiſon, vous ne devez pas y manquer.

Le COMTE.

J'ai fait demander à ſouper en entrant, & je vois qu'on vient me dire qu'on a ſervi. Allons, donnez la main à la Comteſſe.

Le MARQUIS.

Très-volontiers.

Le COMTE.

Paſſez-donc, Madame, n'allez-vous pas faire des complimens avec le Marquis ? je ne veux pas de cela ; c'eſt du tems perdu. *Ils s'en-vont.*

Fin du Mari Médecin.

LES
LIAISONS
DU JOUR.
COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

La MARQUISE, *Veuve.*

La VICOMTESSE.

La COMTESSE, *Veuve.*

Le VICOMTE, *Mari de la Vicomteſſe.*

Le MARQUIS.

Le CHEVALIER, *Frere de la Comteſſe.*

Le BARON.

Le COMTE.

M. DESVALONS, *Auteur.*

JULIE, *Femme-de-chambre de la Marquiſe.*

DUVAL, *Valet-de-chambre de la Vicomteſſe.*

M. DROUSSIN, *Notaire.*

La Scène eſt à Meudon, chez la Marquiſe, dans un cabinet de treillage qui touche la maiſon.

LES
LIAISONS
DU JOUR.

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La COMTESSE, Le CHEVALIER.

La COMTESSE.

CETTE femme-là eſt charmante ! elle prend tous les tons qu'elle veut ; pour moi, elle m'étonne toujours. A quoi rêvez-vous donc, mon frere ?

Le CHEVALIER.

Mon frere ?

La COMTESSE.

Eh bien, Chevalier. Dites, eſt-ce que la Vicomteſſe, ne vous a pas paru aujourd'hui la plus aimable du monde?

Le CHEVALIER.

Ah! que trop! & c'eſt ce qui me perdra!

La COMTESSE.

Vous l'aimez mieux quand elle a de l'humeur, convenez-en?

Le CHEVALIER.

J'eſpere pour lors, que la Marquiſe, pourra s'en détacher.

La COMTESSE.

Oui; mais votre eſpérance dure peu. Le deſir qu'elle a de plaire à tout le monde, ne lui laiſſe pas avoir tort long-tems: cet art de ſéduire, qu'elle poſſede ſi bien, redouble; l'enchantement renaît, l'on eſt obligé de lui céder, & de n'avoir plus d'autre volonté que la ſienne

Le CHEVALIER.

Il n'eſt que trop vrai! Par exemple, cette envie de jouer ici la Comédie, à la porte de Paris, ne plaiſoit point du tout à la Marquiſe.

La COMTESSE.

La Vicomteſſe, ſembloit même y avoir renoncé; & la Marquiſe s'eſt crue obligée de la prier de reprendre ce projet.

Le CHEVALIER.

Et voilà comme la Marquiſe ſera dominée en tout, par cette femme-là.

La COMTESSE.

Pourquoi ne pas ſonger à la mettre dans vos intérêts?

Le CHEVALIER.

Je vous l'ai déjà dit, elle ne me pardonnera jamais de lui avoir réſiſté, & de lui préférer la Marquiſe. Voilà ce qui m'a fait naître l'idée de cacher que vous êtes ma ſœur, & de feindre de vous rendre des ſoins, pour voir ſi le cœur de la Marquiſe, ne ſera pas allarmé de mon changement, & ſi je ne parviendrai point enfin, à la déterminer en ma faveur.

La COMTESSE.

Depuis quelques jours elle eſt très-rêveuſe; ſans vouloir le paroître, & elle me traite même un peu froidement.

Le CHEVALIER.

Elle ne ſe porte pas bien.

La COMTESSE.

Elle le dit; mais en êtes-vous la dupe? Quand nous voulons cacher le motif de nos inquiétudes ou que nous croyons être moins belles, nous

nous plaignons toujours de notre ſanté : eſt-ce que vous ne ſçavez pas cela ?

Le CHEVALIER.

Il eſt vrai que la Marquiſe, n'eſt pas moins fraîche, moins....

La COMTESSE.

Au contraire, Ton inquiétude lui donne un air encore plus tendre, plus touchant ; mais il faut avoir la force de vous conduire toujours de même.

Le CHEVALIER.

Sûrement.

La COMTESSE.

Oui, ſûrement : comment pouvez-vous répondre de vous ? Les hommes me font pitié quand ils aiment, ils ſont plus foibles !

Le CHEVALIER.

Ai-je rien fait qui contrarie mon projet ?

La COMTESSE.

Non, pas encore.

Le CHEVALIER.

Je la regarde beaucoup moins.

La COMTESSE.

Vous le croyez. Je ſuis perſuadée que ſi elle vous diſoit, avec ce ton de reproche qui pénétre ſi aiſément vos ames, quand vous aimez :

Chevalier, que vous ai-je donc fait? Vous me traitez bien mal depuis quelque tems.

Le CHEVALIER, *troublé.*

Mais....

La COMTESSE.

Vous êtes déjà ému. Allez, mon pauvre Chevalier, vous ſeriez bien tenté de tomber à ſes pieds; ſur-tout, ſi vous étiez ſeul avec elle.

Le CHEVALIER.

Je vous réponds que je ne m'y expoſerai point.

La COMTESSE.

Mais ſi la Vicomteſſe, découvre que je ſuis votre ſœur.

Le CHEVALIER.

Comment voulez-vous que cela ſe puiſſe? Vous demeuriez ſi loin de Paris! On ne vous connoiſſoit que ſous le nom de votre mari, qui en a changé après votre mariage, & un mois avant ſa mort; depuis, vous êtes reſtée deux ans dans ce pays-là. L'on oublie promptement ici, ceux qui s'en éloignent.

La COMTESSE.

Songez donc à ne point laiſſer pénétrer votre ſecret, & à ne rien faire qui nous décele.

Le CHEVALIER.

Songez vous-même à ne m'appeller que

Chevalier. Quand je ſerai heureux, pour lors nous ne nous contraindrons plus.

La COMTESSE.

Ce n'eſt pas ſans impatience, que j'attends ce moment-là.

Le CHEVALIER.

Vous ?

La COMTESSE.

Oui.

Le CHEVALIER.

Je ne vous comprends pas.

La COMTESSE.

Ce n'eſt rien.

Le CHEVALIER.

Vous avez des ſecrets pour moi ?

La COMTESSE.

Je ne ſçaurois vous dire encore....

Le CHEVALIER.

Ah ! ma ſœur !...

La COMTESSE.

Ma ſœur ! Ce n'eſt pas moi pour cette fois...

Le CHEVALIER.

Votre intérêt me fait oublier le mien, vous le voyez.

Le COMTE.

J'y ſuis on ne peut pas plus ſenſible ; mais ne ſongeons qu'à vous.

Le CHEVALIER.

Je vous conjure de m'apprendre....

La COMTESSE.

Eh bien, promettez-moi que ce que je vous dirai, ne vous fera point changer de deſſein; ce n'eſt qu'à cette condition que je parlerai.

Le CHEVALIER.

Je vous le promets.

La COMTESSE.

Le Baron eſt un homme honnête, aimable....

Le CHEVALIER.

Vous aime-t-il?

La COMTESSE.

Il me le dit, & il me convient aſſez.

Le CHEVALIER.

C'eſt-à-dire, que vous l'aimez.

La COMTESSE.

Comme vous le voudrez; mais il ne ſçait pas ce que je penſe.

Le CHEVALIER.

Je vois que vous craignez que notre feinte ne l'inquiete; elle durera trop peu pour cela; cependant, ſi vous le voulez, je vais la faire ceſſer; oui, il n'eſt pas juſte.... *Il veut s'en aller.*

La COMTESSE.

Arrêtez, vous oubliez nos conditions.

Le CHEVALIER.

Faut-il que pour moi....

La COMTESSE.

Je ne ſerai pas fâchée d'éprouver le Baron;

Le CHEVALIER.

Soit; mais ſongez que dès qu'il ſera néceſſaire, je n'héſite plus. Votre bonheur eſt ſûr, & le mien....

La COMTESSE.

Le ſera bien-tôt, je l'eſpere. Voici la Vicomteſſe, je veux ſçavoir ce qu'elle penſe & de vous & de moi. Laiſſez-nous.

SCENE II.

La VICOMTESSE, La COMTESSE.

La VICOMTESSE.

JE ſors de chez vous, Comteſſe; je me reprochois d'y avoir été auſſi peu, depuis que vous êtes ici.

La COMTESSE.

A quoi bon ces façons-là, Madame?

La VICOMTESSE.

Quelle folie, des façons! eſt-ce qu'on en fait avec les perſonnes qu'on aime?

La

La COMTESSE.

Je voudrois pouvoir me flatter que vous me voyez avec quelque intérêt.

La VICOMTESSE.

Mais je vous dis beaucoup, & cela dès le premier moment ; je l'ai même dit à la Marquiſe : tenez, voilà une perſonne que vous & moi nous aimerons à la folie.

La COMTESSE.

Je ne ſçais pas trop ſi la Marquiſe, penſe comme vous, ſur-tout depuis quelques jours.

La VICOMTESSE.

Eh mais, écoutez donc ; à ſa place, je vous en voudrois un peu.

La COMTESSE.

Pourquoi cela ?

La VICOMTESSE.

Vous le ſçavez bien.

La COMTESSE.

Moi ?

La VICOMTESSE.

Oui, vous ? Tenez, aſſeyons-nous. *Elles s'aſſeyent.* Croyez-vous qu'il ſoit agréable de ſe voir enlever un amant, par ſon amie ?

La COMTESSE.

En vérité, j'ignore....

La VICOMTESSE.

Je ne vous blâme pas, moi, vous plaiſez davantage au Chevalier, peut-être n'en avez-vous pas même eu le projet; mais quand vous l'auriez eu, cela eſt tout ſimple.

La COMTESSE.

Je ne ſçavois pas que le Chevalier aimât la Marquiſe.

La VICOMTESSE.

Vous ne le ſçaviez pas? Allons, vous n'êtes pas de bonne foi; mais vous ne faites aucun tort au Chevalier.

La COMTESSE.

Comment?

La VICOMTESSE.

La Marquiſe, aime ſa liberté, & il ne l'auroit jamais déterminée en ſa faveur. Je lui en ai parlé mille fois, à elle: il me faiſoit pitié ce pauvre Chevalier, & j'ai été bien-aiſe de le voir enfin, tourner de votre côté.

La COMTESSE.

Vous voulez abſolument croire qu'il m'aime.

La VICOMTESSE.

A quoi bon nier? Je vous réponds que j'approuve fort ce choix. Vous avez une façon de penſer, vous, que vous ne changerez point.

La COMTESSE.

Qu'entendez-vous par-là, Madame?

La VICOMTESSE.

Je veux dire que vous ne ſçavez pas jouir du bonheur d'être veuve. Pour moi, je ne conçois pas cela! Quoique j'aie un mari que je voye fort peu; parce qu'il vit à ſa fantaiſie, & moi à la mienne. Il me ſemble qu'il manque toujours quelque choſe à ma liberté, & la raiſon c'eſt, que d'un moment à l'autre, il peut m'arriver de la perdre. Ce n'eſt pourtant pas que le Vicomte, deſire plus que moi de ſe rapprocher; vous le verrez aujourd'hui; c'eſt un hommme charmant! qui n'exige rien de ſa femme, qui eſt abſolument nul pour elle. Vous ne voudriez pas avoir un mari comme lui, vous, convenez-en?

La COMTESSE.

Je vous aſſure que je n'ai point encore penſé à me remarier.

La VICOMTESSE.

La Marquiſe dit de même, & je n'en crois rien. Voilà ce qui m'avoit fait m'intéreſſer en faveur du Chevalier.

La COMTESSE.

Pourquoi ne croyez-vous pas ce que dit la Marquiſe?

La VICOMTESSE.

C'eſt qu'elle a des principes romaneſques, & en vérité, je trouve que vous vous conviendriez à merveille. Moi, j'ai toujours aimé les femmes qui penſent comme vous: eſt-ce que je n'ai pas été de même? Quand on eſt fort jeune, c'eſt une ſituation ſi délicieuſe! Il eſt vrai cependant, qu'un amant qui devient mari, change quelquefois de conduite; mais quand on ſçait aimer, on en eſt quitte pour ſoupirer après un infidele; on attend que le caprice le ramene, on eſpere le fixer, & l'eſpoir eſt toujours une eſpece de jouiſſance: qu'en dites-vous?

La COMTESSE.

Qu'on ne ſçauroit plaiſanter plus agréablement que vous le faites.

La VICOMTESSE.

La Marquiſe me diſoit autrefois, que l'on ne connoiſſoit bien le prix de la liberté, que lorſqu'on en jouiſſoit. Et comment en jouiſſoit-elle? En dirigeant elle-même ſa maiſon, en s'occupant de mille détails très-ennuyeux, dont on eſt trop heureux de ſe débarraſſer en faveur de gens qui vous trompent, il eſt vrai; mais il vaut mieux être trompé, qu'ennuyé.

La COMTESSE.

Il faut être bien riche pour cela.

La VICOMTESSE.

Bon ! quand on l'a été une fois, on l'eſt toujours ; tout dépend du ton que l'on prend.

La COMTESSE.

Mais on a des dettes ?

La VICOMTESSE.

Cela ne fait rien aux gens avec qui on vit ; tant que vous les recevez bien qu'importe ? On dit, tout au plus, je ne ſçais pas comment fait cette femme-là, elle dépenſe prodigieuſement, il y a vingt ans qu'on la croit ruinée ; & voilà tout. La Marquiſe eſt faite pour tenir le plus grand état, & je veux qu'elle le tienne toujours ; elle ſera adorée de tout le monde. vous êtes riche ; à ce que l'on dit ; laiſſez-moi faire, car le Chevalier n'y entendra rien, lui, ſi vous lui laiſſez diriger votre dépenſe.

La COMTESSE.

La Marquiſe a grande confiance en vous ?

La VICOMTESSE.

C'eſt qu'elle ſçait combien je l'aime : elle héſite encore ſur mille choſes que je lui conſeille.

La COMTESSE.

Sur la Comédie, par exemple.

La VICOMTESSE.

Elle avoit tort, elle en eſt convenue. J'eſpere que nous jouerons auſſi des Opéra-Comiques. A propos, vous avez de la voix.

La COMTESSE.

Point du tout, je vous le jure.

La VICOMTESSE.

Je vous ai entendu chanter.

La COMTESSE.

Et puis je meurs de peur.

La VICOMTESSE.

Bon! quelle enfance! le Marquis, eſt Muſicien, il vous aidera.

La COMTESSE.

Revient-il aujourd'hui?

La VICOMTESSE.

Sûrement, il devroit être arrivé. Ah ça, vous chanterez donc, voilà qui eſt arrangé.

La COMTESSE.

N'y comptez pas; ce ſera tout ce que je pourrai faire que de jouer la Comédie. N'eſt-ce pas là, Monſieur le Vicomte, qui vient ici?

La VICOMTESSE.

C'eſt lui même; j'ai à lui parler. Je vois la Marquiſe, empêchez-la d'approcher pendant un moment; car après je ſerai bien-aiſe de cauſer avec elle.

SCENE III.

La VICOMTESSE, Le VICOMTE.

La VICOMTESSE.

ENFIN, Monſieur, vous voilà donc! Il y a trois jours que je vous attends avec la plus grande impatience; mais qu'eſt-ce que vous avez? Quel air ſombre!

Le VICOMTE.

Il vient de m'arriver une choſe qui me fâche très-fort.

La VICOMTESSE.

Et contre qui?

Le VICOMTE.

Contre mes créanciers.

La VICOMTESSE.

Et pourquoi vous fâcher contre ces gens-là? Ils font leur métier de vous tourmenter; le vôtre eſt d'en rire.

Le VICOMTE.

D'en rire; c'eſt bien-tôt dit. Ils ont obtenu un decret de priſe-de-corps contre moi.

La VICOMTESSE.

Ah! ce pauvre Vicomte! Oh! mais contez-moi donc cela; quoi vous iriez en priſon?

Le VICOMTE.

Je ne le crois pas ; mais pour éviter leurs entrepriſes, là-deſſus, je ſuis venu ici ventre à terre, & je crois que je perdrai un cheval de mon nouvel attelage, de cette affaire-là.

La VICOMTESSE.

Si ce n'eſt que cela....

Le VICOMTE.

Comment, que cela ?... Mon Poſtillon eſt un coquin, qui menoit autrefois à ravir ; à préſent il ne tient ſeulement pas ſes chevaux ; les deux premiers ſont tombés, ſe ſont embarraſſés....

La VICOMTESSE.

Et lui, eſt-il bleſſé, le Poſtillon ?

Le VICOMTE.

Oui, je crois qu'il a la tête caſſée, quelque choſe comme cela, c'eſt égal : mais le plus beau & le meilleur de mes chevaux, ſera au moins ſix ſemaines, hors d'état de me ſervir.

La VICOMTESSE.

Et Vicomte, vous croyez que vous auriez pu être arrêté ?

Le VICOMTE.

Non pas du train dont j'allois, ſûrement. En vérité, c'eſt vous auſſi qui êtes la cauſe de tout

cela ; vous ne payez rien, ces gens-là ne ſont pas en état de faire crédit à tout le monde.

La VICOMTESSE.

Celui-là eſt fort bon, eſt-ce que je dépenſe autant que vous ?

Le VICOMTE.

Un homme eſt fait pour dépenſer.

La VICOMTESSE.

Votre maiſon de Clichy eſt très-chere, ſans ce qu'il vous en coûte d'ailleurs ; car on dit que vos Opéras ſont charmans.

Le VICOMTE.

Oh, j'ai une Décoration dans la tête... ; Mais parlons de ce qui m'amene ici.

La VICOMTESSE.

Je m'en-vais vous le dire.

Le VICOMTE.

Et non pas.

La VICOMTESSE.

Quoi donc ?

Le VICOMTE.

Vous ſentez bien qu'il faut arrêter les pourſuites de ces marauds de créanciers, qui s'ameutent peu-à-peu.

La VICOMTESSE.

Eh bien, comment ?

Le VICOMTE.

Je ne ſuis point un mari tracaſſier, inſupportable.

La VICOMTESSE.

Non.

Le VICOMTE.

Vous n'avez pas, je crois, à vous plaindre de moi.

La VICOMTESSE.

Eſt-ce que je m'en plains?

Le VICOMTE.

Non, du tout, & notre union fait l'admiration de tout le monde; parce que nous ſommes tous deux raiſonnables.

La VICOMTESSE,

Je ne conçois pas qu'on puiſſe vivre autrement; je n'ai point de mérite à cela.

Le VICOMTE.

Pardonnez-moi, il faut dire les choſes comme elles ſont, j'aime à vous rendre juſtice; votre caractere eſt charmant, je le dis à tout le monde.

La VICOMTESSE.

Mon éloge finira-t-il, Vicomte?

Le VICOMTE.

Je ſuis dans un grand embarras: Il me faut abſolument cinquante mille francs, & il m'eſt

impoſſible de les trouver. Je ne vous en parlerois pas ſans cela.

La VICOMTESSE.

Que voulez-vous que je faſſe pour vous les faire avoir ?

Le VICOMTE.

Oh, preſque rien.

La VICOMTESSE.

Mais encore ?

Le VICOMTE.

Signer un mot d'écrit, à ce que m'a dit votre Notaire, par lequel vous vous engagez.... Il m'a dit un terme de chicane, dont je ne me ſouviens plus.

La VICOMTESSE.

Cela ne fait rien. Achevez.

Le VICOMTE.

Voyez, ſi vous voulez me faire ce plaiſir-là?

La VICOMTESSE.

Aurez-vous les cinquante mille francs ?

Le VICOMTE.

Oui, ils ſont tous prêts.

La VICOMTESSE.

Eh bien, attendez.... Je ne demande pas mieux que de vous obliger ; mais j'ai beſoin de dix mille francs ; donnez-les moi ſur vos cinquante.

Le VICOMTE.

Oui, je pourrois.... Mais c'eſt qu'il ne m'en reſteroit plus que quarante ; cela ne ſe peut pas.

La VICOMTESSE.

Et empruntez-en ſoixante.

Le VICOMTE.

C'eſt bien imaginé! Parbleu, je n'aurois jamais trouvé cet expédient-là!

La VICOMTESSE.

Vous n'entendez rien aux affaires, vous autres hommes.

Le VICOMTE.

C'eſt vrai au moins.

La VICOMTESSE.

Quand faudra-t-il que je ſigne?

Le VICOMTE.

Mais aujourd'hui ; je vais retourner à Paris, & faire faire l'Acte.

La VICOMTESSE.

Quelle folie! Ecrivez au Notaire, & faites lui apporter cet Acte ici.

Le VICOMTE.

Vous avez raiſon ; mais c'eſt que j'ai d'autres choſes à faire.

La VICOMTESSE.

Bon! nous avons beſoin de vous. Et puis en vérité je ne vous vois pas aſſez non plus.

Le VICOMTE.

Qu'eſt-ce que vous voulez donc faire de moi ?

La VICOMTESSE.

C'eſt que j'ai envie que nous jouions un Opéra-Comique, après notre Piece.

Le VICOMTE.

Mais, je ne ſçaurois....

La VICOMTESSE.

Je vous dis, que vous nous êtes très néceſſaire. Il faut que vous reſtiez, ou je ne ſignerai pas.

Le VICOMTE.

Je ferai ce que vous voudrez.

La VICOMTESSE.

Allez écrire au Notaire, je vous expliquerai après, notre projet.

Le VICOMTE.

J'y vais.

La VICOMTESSE.

Embraſſez-moi donc. *Le Vicomte la baiſe au front, & il s'en-va.* Attendez, & mon affaire que j'oubliois.

Le VICOMTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

La VICOMTESSE.

Le Baron, a-t-il actuellement quelque engagement ?

Le VICOMTE.

Je ne crois pas; pourquoi ?

La VICOMTESSE.

C'eſt qu'il m'eſt venu une idée. La Marquiſe, ne reſtera jamais veuve, elle paroiſſoit aimer le Chevalier, il a pris ſon parti : las de ſes irréſolutions, il s'attache à la Comteſſe. Il faut occuper la Marquiſe, & j'ai envie de lui faire épouſer le Baron. Qu'en penſez-vous ? C'eſt une idée admirable !

Le VICOMTE.

Oui, & que je crois facile à exécuter. Mais le Marquis a des projets ſur elle, je vous en avertis.

La VICOMTESSE.

Le Marquis ?

Le VICOMTE.

Oui, le Marquis.

La VICOMTESSE.

Il eſt vrai qu'il n'eſt pas riche; mais il eſt fat & avare; je préfere le Baron; nous en ferons tout ce qu'il nous plaira.

Le VICOMTE.

Comme vous voudrez, tout cela m'eſt égal.

La VICOMTESSE.

N'en parlez point au Marquis.

Le VICOMTE.

Vous n'avez que faire de me le recommander ; car je l'aurois oublié.

La VICOMTESSE.

Laiſſez-moi faire.

Le VICOMTE.

Je m'en-vais écrire pour ce que nous ſommes convenus.

La VICOMTESSE.

Allez, allez.

SCENE IV.

La MARQUISE, La COMTESSE, La VICOMTESSE.

La COMTESSE.

JE vous amene la Marquiſe, nous n'avons pas été indiſcrettes ; comme vous voyez.

La VICOMTESSE.

Qu'appellez-vous indiſcrettes ? Vous auriez été bien ennuyées ſi vous nous aviez attendus.

La MARQUISE.

Vous le croyez ? Un mari & une femme qui vivent bien enſemble, me font le plus grand plaiſir à voir.

La VICOMTESSE.

La Marquiſe, eſt charmante! elle croit que l'amour conjugal eſt une choſe délicieuſe.

La MARQUISE.

Sans doute. Pourquoi donc pas?

La VICOMTESSE.

On voit bien que vous n'avez été mariée qu'un mois, & que vous étiez encore bien enfant; mais laiſſons cela: j'ai à vous parler ſérieuſement.

La COMTESSE.

Moi, je vais vous quitter; car on vient de me dire que mon habit eſt arrivé, & je meurs d'envie de le voir. *Elle ſort.*

SCENE V.

La VICOMTESSE, La MARQUISE.

La VICOMTESSE.

AH ça, ma chere Marquiſe, vous ſçavez comme je vous aime, comme je ſuis occupée de votre bonheur; la triſteſſe peu-à-peu s'empare de vous, je ne ſçaurois ſouffrir cela.

La MARQUISE.

Je vous aſſure, Madame, que je ſuis toujours de

de même ; mon caractere n'eſt pas naturellement gai ; mais je ne ſuis pas triſte non plus.

La VICOMTESSE.

Je ne vous contrarierai point. J'aurois ſouhaité que vous fuſſiez reſtée veuve ; mais vous ne connoiſſez pas tout l'avantage de cet état. Vous avez l'ame tendre ; délicate ; vos principes vous font croire, qu'en vous mariant, vous ſeriez heureuſe....

La MARQUISE.

En me mariant ? Non, Madame, je n'en ai point du tout d'envie.

La VICOMTESSE.

Vous avez donc changé de ſentiment ?

La MARQUISE.

Je vous réponds que je veux reſter comme je ſuis.

La VICOMTESSE.

C'eſt une plaiſanterie, ou bien.... Voulez-vous que je vous parle vrai ? Vous vous conſervez pour le Chevalier.

La MARQUISE, *avec embarras.*

Moi ?

La VICOMTESSE.

J'ai cru pendant quelque tems que vous l'aimiez, prenez que je me ſois trompée. Vous

êtes un peu irréſolue, ma chère Marquiſe, & je veux abſolument vous en corriger.

La MARQUISE.

Vous voyez que d'après vos conſeils, je ſuis très-déterminée à ne me point remarier.

La VICOMTESSE.

Vous ne ſçauriez penſer long-tems comme cela; ceci même, ſi vous voulez que je vous le diſe, reſſemble beaucoup au dépit.

La MARQUISE.

Au dépit? Je vous avoue que je ne vous comprends pas.

La VICOMTESSE.

La Comteſſe, avec qui je vous croyois plus de rapport, eſt d'un autre ſentiment, à ce qu'il me paroît.

La MARQUISE.

Comment?

La VICOMTESSE.

Oui, le Chevalier ſemble l'avoir perſuadée.

La MARQUISE.

Vous croyez....

La VICOMTESSE.

Je ſuis preſque ſûre qu'ils s'aiment: je ne vous en dirois rien, ſi vous ne m'aſſuriez que le Chevalier ne vous intéreſſe pas; & à dire vrai, il

ne vous convenoit point du tout; il eſt tyran dans la ſociété; il veut que l'on ſoit ſans ceſſe occupé de lui: cela auroit fait un mari odieux! Un mari, doit être un homme qui ne vous gêne point, même en vous aimant à la folie. Il vaut mieux avoir affaire à un ingrat, qu'à un jaloux; ou bien à ces maris, qui, ſans être jaloux, ont l'air de s'intéreſſer à vous, veulent vous diriger; que vous ne faſſiez rien que par leurs conſeils; qui réglent tout dans votre maiſon, qui veulent y commander en maîtres, & dont on ne ſçauroit ſe défaire. La Comteſſe ne prévoit pas tout cela, avec le Chevalier; mais moi, voilà comme je l'ai toujours vu, & c'eſt ce qui m'avoit fait vous conſeiller de préférer le veuvage à tout autre état. Il m'eſt venu à votre ſujet une idée.... *La Marquiſe, paroît ſouffrir pendant tout ce couplet.* Mais qu'avez-vous? Je parie que ce ſont vos nerfs?

La MARQUISE.

Je crois qu'oui, dès le matin....

La VICOMTESSE.

Sûrement; c'eſt ce tems-là. Tenez, voilà Julie, qui vous cherche, une autre fois je vous dirai mon projet. Je vais vous laiſſer, j'ai mille choſes à faire.

SCENE VI.

La VICOMTESSE, La MARQUISE, JULIE.

JULIE.

MADAME, votre habit eſt arrivé.

La VICOMTESSE.

Le mien doit l'être auſſi. En ſçavez-vous quelque choſe, Mademoiſelle Julie ?

JULIE.

Oui, Madame; on l'a porté chez vous.

La VICOMTESSE.

En ce cas-là, nous pourrions jouer demain; qu'en penſez-vous, Marquiſe ?

La MARQUISE.

Demain ?

La VICOMTESSE.

Oui, oui, il faut abſolument que ce ſoit demain. Je vais écrire au Comte, que je veux qu'il nous arrive ce ſoir. *Elle ſort.*

SCENE VII.

La MARQUISE, JULIE.

JULIE.

EH bien, Madame, vous ne venez pas?

La MARQUISE.

Ah! ma chere Julie!

JULIE.

Qu'avez-vous donc, Madame? Vous m'effrayez!

La MARQUISE.

Ce que je diſois n'eſt que trop vrai! Le Chevalier, ne m'aime plus!

JULIE.

Qui vous l'a dit?

La MARQUISE.

Je le craignois, je croyois m'être apperçue qu'il aimoit la Comteſſe; & la Vicomteſſe, vient de me le confirmer.

JULIE.

Elle eſt bien indiſcrette! Pour moi, je ne l'aurois jamais dit à Madame.

La MARQUISE.

Vous le ſçaviez?

JULIE.

Ce n'eſt preſque plus un ſecret.

La MARQUISE.

On ne peut donc jamais compter ſur les hommes!

JULIE.

Moi, Madame, je crois qu'il vous aimeroit encore, ſi vous le vouliez.

La MARQUISE.

Si je le voulois?

JULIE.

Oui, Madame, votre indéciſion l'a empêché de ſçavoir réellement ce que vous penſiez. Les hommes ſe rebutent à la fin, & cherchent à ſe guérir ſur-tout quand ils croient n'être pas aimés.

La MARQUISE.

Ai-je changé de conduite avec le Chevalier?

JULIE.

Non; mais vous ne lui avez jamais donné l'eſpoir.

La MARQUISE.

En avois-je moi-même?

JULIE.

Comment, n'êtes-vous pas maîtreſſe de l'épouſer?

La MARQUISE.

Oui; mais ſur quoi puis-je penſer qu'il ne

ceſſera point de m'aimer, avec les exemples que nous avons des maris d'à préſent.

JULIE.

D'à préſent? Ils ont toujours été de même, Madame. Je ſuis bien jeune; mais je n'ai preſque jamais vu de vieux mariés, bien vivre enſemble dans leur vieilleſſe, que parce qu'on ne veut plus d'eux dans le monde; dans leur jeuneſſe, ils ont été comme tous les autres: on ne ſçait pas cela, & l'on imagine qu'ils ont toujours été amoureux l'un de l'autre. Il ne faut pas s'attendre à beaucoup d'amour dans le mariage; les gens mariés, les plus ſenſés, ſont ceux qui ont de l'amitié. Quelquefois dans les commencemens il y a du bonheur: quand il vient il faut le prendre, & ne pas s'affliger quand il s'en va. Peut-être Monſieur le Chevalier, vous auroit-il aimé plus long-tems qu'un autre, & je le croirois aſſez.

La MARQUISE.

Sur quoi, Julie?

JULIE.

C'eſt que j'ai connu un homme qui lui reſſembloit beaucoup, qui a été amoureux de ſa femme, pendant trois ans.

La MARQUISE.

Trois ans?

JULIE.

Oui, Madame, & il le ſeroit peut-être encore, ſans un Abbé de ſes amis, avec qui il lui fit faire connoiſſance, & qui la dégoûta de lui. C'étoit une femme vertueuſe: l'Abbé en trois mois de tems, la fit changer de façon de penſer & de conduite.

La MARQUISE.

Et le mari, reſſembloit au Chevalier?

JULIE.

Oui, Madame, il me le rappelle parfaitement. Je le plaignois ſincérement; j'étois reſtée au près de ſa femme, à cauſe de lui, & j'y ſerois encore, ſans cet Abbé.

La MARQUISE.

Pourquoi, ſans l'Abbé?

JULIE.

Parce qu'un jour, il entra dans un cabinet où j'étois ſeule, avec une bourſe à la main & des yeux ardens, qui me firent peur. Je criai, Madame, arriva; l'Abbé, ſans ſe déconcerter, tombe à ſes pieds & lui dit, que ſi elle ne me renvoye pas, ils ſont perdus; que je ſuis dans les intérêts de ſon mari, qu'il vient de faire tout ce qu'il a pu, avec de l'argent, pour me déterminer à me taire, & que je ne le veux point.

La MARQUISE, *rêvant.*

Le Chevalier, pourroit m'aimer! & il ſemble m'éviter tout le jour.

JULIE.

Vous éviter? Et quand il eſt où vous êtes, il ne regarde que vous.

La MARQUISE.

Tu le crois, Julie?

JULIE.

Je l'ai vu.

La MARQUISE.

Comment faire?

JULIE.

Déterminez-vous en ſa faveur.

La MARQUISE.

Il faudroit être ſûre qu'il n'aime pas la Comteſſe. Allons, viens chez moi, j'y rêverai au parti que je dois prendre.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

Le VICOMTE, Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

AH, parbleu, Vicomte, je n'imaginois pas que ce ſeroit toi que je rencontrerois le premier en arrivant ici: Eſt-ce que tu t'es jetté dans le ſentiment? Il ne te manquoit plus que ce ridicule-là.

Le VICOMTE.

En vérité, Marquis, tu es bien fou!

Le MARQUIS.

Bien fou? Je te trouve dans une maiſon où les femmes ſont des vertus.... Excepté la tienne, qui eſt trop raiſonnable pour.... Quand je dis raiſonnable.... Je veux dire, qu'elle eſt de ces eſprits ſupérieurs que rien n'arrête, & chez les femmes cela va loin; mais très-loin. A propos, dis-moi donc, ce pauvre Chevalier, eſt ici dans l'eſclavage? On dit que c'eſt un Roman que ſon amour pour la Marquiſe, & cette Marquiſe eſt l'Etre le plus inſipide!..

Le VICOMTE.

Tu es joliment inſtruit ! C'eſt la Comteſſe, qui l'occupe.

Le MARQUIS.

Quoi, tout de bon ?

Le VICOMTE.

Je te dis vrai.

Le MARQUIS.

Ceci devient ſérieux. J'avois bien eu envie de lui enlever la Marquiſe, ſi elle n'eût pas demandé des ſoins trop aſſidus, je n'avois pas le courage de m'y déterminer ; mais cet obſtacle de moins ; puiſque me voilà tout porté, je veux tenter l'aventure : c'eſt un grand parti ?

Le VICOMTE.

Sans doute.

Le MARQUIS.

Parlerai-je moi-même, que me conſeilles-tu ?

Le VICOMTE.

Qui parleroit auſſi bien que toi ?

Le MARQUIS.

Ne plaiſante pas. Sçais-tu que comme il n'y a perſonne à Paris, je me ſuis répandu depuis huit jours dans le Marais, & que c'eſt incroyable le ſuccès que j'y ai eu ; mais à la fin j'ai craint de me rouiller, je ſuis venu ici ; & puis ne jouons-nous pas bien-tôt notre Piece ?

Le VICOMTE.

Mais la Vicomteſſe, veut que ce ſoit demain.

Le MARQUIS.

Demain ? Je ne me ſuis pas arrangé pour cela. Eh, parbleu, nous ſoupons enſemble à la Barriere blanche.

Le VICOMTE.

Non.

Le MARQUIS.

Comment non ! Qui te retient ici ?

Le VICOMTE.

La Vicomteſſe.

Le MARQUIS, *riant.*

Ah, celui-là eſt délicieux !

Le VICOMTE.

Quelle idée eſt la tienne ?

Le MARQUIS.

Eſt-ce qu'elle eſt brouillée avec le Duc ?

Le VICOMTE.

Avec le Duc ?

Le MARQUIS.

Bon ! je ne ſçais ce que je dis ! Il y a long-tems que c'eſt fini. N'eſt-ce pas le Préſident à préſent ?

Le VICOMTE.

Ma foi, je n'en ſçais rien ; je ne me mêle pas de ſes affaires.

Le MARQUIS.

Mais, dis donc ſérieuſement, parlons raiſon: eſt-ce que tu vis avec elle, à préſent?

Le VICOMTE.

L'imbécille! On veut que je joue ici, dans un Opéra-comique.

Le MARQUIS.

A la bonne heure; c'eſt différent. Je craignois tout ce qui auroit pu confirmer les bruits qui courent ſur toi.

Le VICOMTE.

Quels bruits donc?

Le MARQUIS.

Que tu es ruiné.

Le VICOMTE.

Quelle folie!

Le MARQUIS.

Ma foi, on le diſoit hier tout haut à l'Opéra, & l'on ajoutoit même, que Roſine, ſonge à elle, qu'elle s'arrange avec l'Anguilliere.

Le VICOMTE, *intrigué.*

Quoi, tout de bon?

Le MARQUIS.

D'honneur, on me l'a dit encore ce matin.

Le VICOMTE, *s'en-allant.*

Adieu.

Le MARQUIS.

Où vas-tu donc ?

Le VICOMTE.

A Paris, où j'ai affaire.

Le MARQUIS, *le retenant.*

Mais un moment.

SCENE II.

La VICOMTESSE, Le MARQUIS Le VICOMTE.

La VICOMTESSE.

QUOI, le Marquis eſt ici ?

Le MARQUIS.

Oui, Madame, & vous me voyez occupé à retenir un fugitif.

La VICOMTESSE.

Ah, laiſſez-le aller, il faut qu'il faſſe partir ces lettres. *Elle donne des lettres au Vicomte.*

Le VICOMTE.

Je les porterai moi-même.

La VICOMTESSE.

Vous allez à Paris ?

Le VICOMTE.

Oui, j'aurai plutôt fait.

La VICOMTESSE.

Pourquoi n'y pas envoyer ? Nous ne pouvons pas nous paſſer de vous ici.

Le MARQUIS.

Ah, ma foi, c'eſt honnête, Vicomte.

La VICOMTESSE.

Oh, il ſçait bien ce que je veux dire.

Le VICOMTE.

Je reviendrai.

La VICOMTESSE.

Mais quand ?

Le VICOMTE.

Tout de ſuite.

La VICOMTESSE.

Vous amenerez donc, Monſieur Drouſſin ?

Le VICOMTE.

Oui, oui.

Le MARQUIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt que Monſieur Drouſſin ?

La VICOMTESSE.

C'eſt mon Notaire.

Le MARQUIS.

Peſte, il eſt cher ! J'ai eu affaire à lui.

La VICOMTESSE.

Oui ; mais il n'eſt pas difficultueux.

Le MARQUIS.

Cela ſe paye.

La VICOMTESSE.

Ah, Monſieur, je vous en prie, amenez-nous le petit Deſvallons.

Le MARQUIS.

Celui qui avoit cette Piece, qu'il vouloit nous faire jouer?

La VICOMTESSE.

Lui-même. Je voudrois qu'il nous fît une fête.

Le VICOMTE.

Vous n'avez plus rien à me dire? Je pars. *Il s'en-va.*

La VICOMTESSE.

Revenez.

Le VICOMTE.

Oui, oui.

SCENE III.

La VICOMTESSE, Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

CE pauvre Vicomte, me fait de la peine.

La VICOMTESSE.

Eſt-ce que vous ſçavez ce qui le fait partir ſi précipitamment?

Le

Le MARQUIS.

Mais, je crois qu'oui ; j'en ſuis un peu la cauſe.

La VICOMTESSE.

Comment donc ! ſeroit-ce ſes créanciers...

Le MARQUIS.

Ses créanciers ? Je ne connois point ces gens-là ; parce que je n'en ai jamais eu, je paye comptant.

La VICOMTESSE.

Pour avoir meilleur marché, n'eſt-ce pas ? Mais dites donc, ſi vous ſçavez ce que c'eſt ?

Le MARQUIS.

Je lui ai dit que j'avois appris que Languilliere, vouloit lui enlever la petite Roſine, & il a pris l'allarme tout de ſuite.

La VICOMTESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que Languilliere ?

Le MARQUIS.

C'eſt ce diable d'homme fort riche, ou du moins, qui dépenſe beaucoup, & qui leur enleve toutes leurs Demoiſelles.

La VICOMTESSE.

Et que ne prenoit-il cette petite Zéphirine qui a ſi bien danſé il y a huit jours, pour la premiere fois.

Le MARQUIS.

Elle n'eſt pas encore aſſez chere.

La VICOMTESSE.

Je ſuis fâchée qu'on tourmente ce malheureux Vicomte.

Le MARQUIS.

Il lui en coûtera quelque choſe.

La VICOMTESSE.

Voilà apparemment, pourquoi il m'a dit qu'il avoit beſoin d'argent.

Le MARQUIS.

Et qu'il en emprunte à votre Notaire?

La VICOMTESSE.

Je crois qu'oui.

Le MARQUIS.

C'eſt bien employé!

La VICOMTESSE.

Vous avez quitté ce genre de vie-là, vous?

Le MARQUIS.

Ma foi, oui: l'on eſt toujours dans l'inquiétude. Tant que mon pere a vécu, c'étoit ſon bien que je mangeois; mais à ſa mort, quand j'ai vu que c'étoit le mien, je me ſuis jetté, dans ce qu'on appelle, la bonne compagnie; on y eſt un peu triſte, ou méchant; les autres croient être gais, ils ſont bêtes; tout eſt compenſé dans la vie.

La VICOMTESSE.

Vous devenez Philoſophe, à ce que je vois.

Le MARQUIS.

Ne croyez pas plaiſanter; ſçavez-vous que je lis beaucoup.

La VICOMTESSE.

Oui; mais ſçavez-vous votre Rôle?

Le MARQUIS.

Non, vraiment.

La VICOMTESSE.

Nous jouons demain, je vous en avertis.

Le MARQUIS.

Mais, vous n'aurez pas le Comte.

La VICOMTESSE.

Je ſuis ſûre de lui, je viens de lui écrire.

Le MARQUIS.

Il faut donc que j'étudie. Eh bien, vous ne me diſiez pas? Le Chevalier a délaiſſé ſa Marquiſe?

La VICOMTESSE.

Oui, il épouſe la Comteſſe.

Le MARQUIS.

On me l'a dit. J'ai envie de me propoſer pour épouſer la Marquiſe.

La VICOMTESSE.

Cela ne ſe peut pas.

Le MARQUIS.

Quel conte!

La VICOMTESSE.

Je la deſtine au Baron; c'eſt une affaire arrangée.

Le MARQUIS.

Oh, que je dérangerai.

La VICOMTESSE.

Je ne le crois pas.

Le MARQUIS.

Bon!

La VICOMTESSE.

Vous ne ſçauriez réuſſir.

Le MARQUIS.

Nous verrons. Le Baron, n'eſt pas plus riche que moi.

La VICOMTESSE.

Cela peut être.

Le MARQUIS.

J'y vais travailler.

La VICOMTESSE.

A la bonne heure. Etudiez votre Rôle.

Le MARQUIS.

N'en ſoyez pas inquiéte. Adieu, Vicomteſſe. *Il ſort.*

La VICOMTESSE.

Adieu, Marquis.

SCENE IV.

La VICOMTESSE, Le BARON.

La VICOMTESSE.

CET homme-là, me donne de l'humeur. *Au Baron.* Eh bien, Monſieur le Baron, me faites-vous attendre depuis aſſez long-tems?

Le BARON.

Ah! mon dieu, Madame, je ne croyois pas que vous vouluſſiez me parler ſitôt; voilà pourquoi j'ai achevé la partie; je vous demande bien des pardons.

La VICOMTESSE.

Allons, des complimens à préſent! Nous perdons du tems. Ecoutez-moi: vous ne ſçavez pas combien je m'intéreſſe à vous.

Le BARON.

A moi, Madame?

La VICOMTESSE.

Oui, à vous.

Le BARON.

Je ſuis pénétré de reconnoiſſance.

La VICOMTESSE.

C'eſt bien de quoi il eſt queſtion! Laiſſez-

moi donc dire. J'ai envie de vous faire faire un mariage très-avantageux.

Le BARON.

Moi, me marier ?

La VICOMTESSE.

Pourquoi donc pas ?

Le BARON.

Vous voulez vous amuſer à mes dépens.

La VICOMTESSE.

Qu'eſt ce qu'il y a donc là, de ſi extraordinaire ? Vous ne ſçavez pas avec qui ; quand je vous l'aurai dit, je crois que vous prendrez un ton plus ſérieux.

Le BARON.

Je vous réponds bien que non.

La VICOMTESSE.

Mais, celle que je vous deſtine eſt ici.

Le BARON.

Ici ?

La VICOMTESSE.

Oui. Ah, vous changez de ton.

Le BARON.

Moi ? Point du tout.

La VICOMTESSE.

C'eſt une femme très-aimable.

Le BARON.

La Comteſſe ?

La VICOMTESSE.

La Comteſſe ? Et le Chevalier donc ? Vous voyez bien que vous n'y êtes pas.

Le BARON.

Quoi, vous croyez que la Comteſſe & le Chevalier....

La VICOMTESSE.

Sont très amoureux l'un de l'autre.

Le BARON.

Et qu'ils s'épouſeront ?

La VICOMTESSE.

C'eſt vraiſemblable.

Le BARON, *à part.*

O ciel !

La VICOMTESSE.

Vous ne le ſçaviez pas ?

Le BARON, *à part.*

Ah ! je ne le craignois que trop.

La VICOMTESSE.

Qu'eſt-ce que vous dites ?

Le BARON.

Que je ne comprends pas....

La VICOMTESSE.

Comment, vous ne comprenez pas que c'eſt la Marquiſe que je vous deſtine ?

Le BARON.

Je vous ſuis très-obligé; mais réellement je ne ſçaurois penſer encore à me marier.

La VICOMTESSE.

Il ne faut pas que vous y penſiez plus longtems, j'y ai penſé pour vous; ainſi c'eſt une choſe décidée.

Le BARON.

J'ai l'honneur de vous aſſurer....

La VICOMTESSE.

Que vous épouſerez la Marquiſe; c'eſt une femme charmante, qui n'a point de volonté, dont vous ferez aiſément le bonheur; que j'ai empêchée d'épouſer le Chevalier, pour vous la ménager; ainſi vous voyez bien qu'il n'y a pas à reculer.

Le BARON.

Mais en vérité....

La VICOMTESSE.

Elle eſt fort riche; vous aurez une bonne maiſon, & c'eſt ce qui donne de la conſidération actuellement. Le plus grand nom, ſans fortune, n'eſt rien.

Le BARON.

Songez donc, Madame....

La VICOMTESSE.

Tout eſt ſongé, examiné, je le veux. Voici la Marquiſe, il ne faut pas différer davantage.

SCENE V.

La MARQUISE, La VICOMTESSE. Le BARON.

La VICOMTESSE.

MARQUISE, vous venez à propos. *Au Baron.* Reſtez, Baron.

La MARQUISE.

Je ne ſçavois ce que vous étiez devenue, je vous cherchois, Madame.

La VICOMTESSE.

J'allois vous mener le Baron. Je vous ai dit que j'avois un projet, il s'accorde parfaitement avec ſa façon de penſer. Il n'oſe vous parler lui-même, je ne ſçais pas pourquoi, je penſe que vous le devinez.

La MARQUISE.

En vérité j'ignore abſolument ce que vous voulez dire, Madame.

La VICOMTESSE.

Il vous l'expliquera, Marquiſe ; adieu, je l'embarraſſerois, & je ne veux pas le contraindre.

La MARQUISE.

Je ne ſçaurois comprendre....

La VICOMTESSE,

Ecoutez, écoutez le Baron, vous ne pouvez mieux faire, je vous en réponds. *Elle ſort.*

SCENE VI.

La MARQUISE, Le BARON.

La MARQUISE.

JE ne conçois pas la Vicomteſſe.

Le BARON.

Madame, je ſuis tout auſſi étonné que vous, de tout ce qu'elle vient de vous dire, & je vous en demande bien pardon.

La MARQUISE.

Monſieur le Baron, je vous eſtime, & je vois votre délicateſſe ; je ſuis perſuadée que vous blâmez ſon procédé.

Le BARON.

Ah! Madame, je ne puis vous exprimer

combien je ſuis confus d'être la cauſe de cette imprudence.

La MARQUISE.

Il n'y a dans cela rien d'offenſant, la Vicomteſſe, vous aime, elle ſçait ce que vous penſez, & elle a voulu vous ſervir : je ne vous en veux aucun mal ; je voudrois au contraire, de tout mon cœur, pouvoir vous rendre heureux ; je vous prie de le croire ; mais il ne dépend pas de moi, de faire votre bonheur.

Le BARON.

Madame, j'étois ſi loin de le penſer.... En vérité, l'aveu que j'ai à vous faire, pour me juſtifier, eſt très-embarraſſant.

La MARQUISE.

Il n'eſt pas difficile à imaginer, & je vous en diſpenſe.

Le BARON.

C'eſt pourtant le ſeul moyen de ne pas vous paroître coupable.

La MARQUISE.

Je vous réponds que vous ne me le paroiſſez point, Baron, vous méritez ſans doute un autre ſort, & je vous plains réellement.

Le BARON.

Ah ! Madame, vous ne ſçavez pas combien je ſuis à plaindre.

La MARQUISE.

Il ſeroit extraordinaire que je l'ignoraſſe.

Le BARON.

Je vois, Madame, que....

La MARQUISE.

Vous m'aimez, voilà votre malheur.

Le BARON.

Madame....

La MARQUISE.

Eh bien ?

Le BARON.

Je ne ſçais comment vous dire....

La MARQUISE

Achevez.

Le BARON.

Il eſt ſûr que lorſqu'on vous connoît, on ne peut vous refuſer l'hommage que tout le monde vous rend; mais un cœur prévenu d'une autre paſſion....

La MARQUISE.

Comment ?

Le BARON.

Ne voit qu'elle abſolument.

La MARQUISE.

Vous aimez ailleurs ?

Le BARON.

Oui, Madame, & mon malheur eſt ſans

reſſource ! Je ne concois pas que le Chevalier, puiſſe avoir perdu l'amour que vous lui aviez inſpiré, & c'eſt lui cependant qui m'enleve le cœur de la ſeule perſonne. . . .

La MARQUISE.

Quoi, c'eſt la Comteſſe ?

Le BARON.

Elle-même.

La MARQUISE.

Je vous aſſure que je prends beaucoup de part à votre peine. Vous aimoit-elle ?

Le BARON.

J'avois oſé m'en flatter, & tout me prouve que je m'étois trompé. Le Chevalier, plus heureux que moi. . . .

La MARQUISE, *rêvant.*

Attendez, Baron. Il me vient une idée. . . oui, qui pourroit décider la Comteſſe pour vous, ſi elle vous a aimé.

Le BARON.

Dites promptement, Madame, je vous en ſupplie.

La MARQUISE.

Je conſens à laiſſer croire que vous m'épouſerez. La jalouſie réveillera dans le Chevalier, l'amour. . . .

Le BARON.

Dans le Chevalier?

La MARQUISE.

Ai-je dit le Chevalier?

Le BARON.

Oui, Madame.

La MARQUISE.

C'eſt la Comteſſe, que je veux dire. Feignez de n'être plus occupé d'elle, de ne la revoir qu'avec indifférence. Pour lors il reviendra peut-être; c'eſt encore elle que je veux dire; voilà le ſeul moyen de la ramener. Jugez de ma joie, ſi je pouvois triompher de ſon inconſtance.

Le BARON.

Vous, Madame? De quelle inconſtance?

Le BARON.

De celle de la Comteſſe.

La MARQUISE.

C'eſt toujours de mon bonheur que vous vous occupez, Madame?

La MARQUISE.

Oui, Baron.

Le BARON.

Je ſuis troublé, je ne comprenois pas.... Ah! Madame, vous me rendez la vie par cet eſpoir! Permettez.... *Il lui baiſe la main.*

SCENE VII.

La MARQUISE, Le CHEVALIER, Le BARON.

Le CHEVALIER, *en entrant, à part.*

O Ciel ! que vois-je !

Le BARON.

Je ſuis pénétré de reconnoiſſance.

La MARQUISE.

Allez, Baron, vous pouvez compter ſur tout ce que je vous ai dit.

Le BARON.

Ah, Chevalier, c'eſt vous ?

Le CHEVALIER.

Monſieur le Baron, je vous félicite.

Le BARON.

Monſieur le Chevalier, je vous remercie. *Il ſort.*

SCENE VIII.

La MARQUISE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

LE Baron, ſort d'un air triomphant, Madame.

La MARQUISE.

C'eſt un très-galant homme, que je connoiſſois fort peu.

Le CHEVALIER.

Et vous avez trouvé, ſans doute, qu'il gagnoit à être connu davantage?

La MARQUISE.

Il eſt vrai, il y a des perſonnes comme cela. La Comteſſe, par exemple, eſt charmante! & tout le monde le trouve comme moi; mais il faut être avec elle un peu de tems de ſuite, n'eſt-il pas vrai?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame.

La MARQUISE.

On eſt bien heureuſe de ſçavoir plaire comme elle! C'eſt une grace, ſimple, naturelle, une humeur toujours égale: ne trouvez-vous pas?

Le

Le CHEVALIER.

Elle paroît conſtante dans ſes projets; c'eſt un mérite de plus.

La MARQUISE.

Voilà ce qui fait que je l'admire. Il faut de la conſtance dans la maniere de penſer & d'agir.

Le CHEVALIER.

Elle n'avoit jamais vanté le veuvage, comme un état fait pour aſſurer le repos de la vie.

La MARQUISE.

Perſonne ne voit mieux qu'elle.

Le CHEVALIER.

Oui, Madame. Cependant, je ne puis m'empêcher d'être étonné de vous voir approuver aujourd'hui cette façon de penſer.

La MARQUISE.

On change quelquefois de ſentimens; tout dépend des ſituations.

Le CHEVALIER.

Des ſituations?

La MARQUISE.

Sans doute.

Le CHEVALIER.

Ce que je ſoupçonne eſt donc une vérité?

La MARQUISE.

Les ſoupçons ſe vérifient ſouvent, j'en ſuis plus convaincue que jamais.

Le CHEVALIER.

Vous devez l'être, Madame, puiſque dans ce moment-ci, vous en êtes la preuve.

La MARQUISE.

Je parle de vous & de la Comteſſe; pourquoi détourner la converſation? Il me ſemble qu'il eſt honnête à moi, de vous entretenir d'elle.

Le CHEVALIER, *à part.*

Quel perſiflage cruel! Quel ton dégagé!

La MARQUISE.

Tenez, la voilà qui vous cherche. Il faut ſervir ſes amis? Je vous laiſſe enſemble.

SCENE IX.

La COMTESSE, La MARQUISE, Le CHEVALIER.

La COMTESSE.

VOus ſortez, Marquiſe?

La MARQUISE.

Oui, Comteſſe.

La COMTESSE.

Pourquoi donc?

La MARQUISE.

Je ne crois pas que vous en deviez être fâchée.

La COMTESSE.

On perd toujours beaucoup quand on ne vous voit pas.

La MARQUISE.

On peut en être dédommagé facilement. *Elle ſort.*

SCENE X.

La COMTESSE, Le CHEVALIER.

La COMTESSE.

POURQUOI donc ce ton d'ironie ?

Le CHEVALIER.

Quel air de ſatisfaction ! Ah ! ma ſœur, je ſuis perdu !

La COMTESSE.

Quand j'ai ſçu que vous étiez ſeul avec elle, j'ai craint que vous ne fiſſiez quelque imprudence, je ſuis accourue promptement.

Le CHEVALIER.

J'en aurois ſûrement fait une affreuſe, & qui ne m'auroit attiré que du mépris de ſa part. Oui, las de vivre dans cette cruelle contrainte, je l'ai apperçue de loin, je l'ai crue ſeule, j'ai été entraîné malgré moi, vers elle ; j'allois tomber

à ſes pieds, & lui tout avouer, lorſque j'ai vu le Baron, qui lui baiſoit la main.

La COMTESSE.

Le Baron ?

Le CHEVALIER.

Je ne m'étonne plus de ce changement vis-à-vis de moi, la perfide !

La COMTESSE.

Le Baron ? Il eſt donc vrai !

Le CHEVALIER.

Quoi ?

La COMTESSE.

Il l'épouſe.

Le CHEVALIER.

Il l'épouſe !

La COMTESSE.

La Vicomteſſe, m'en avoit dit quelque choſe; mais comme je la connois, qu'elle fait ſouvent dans ſa tête des arrangemens, où il n'y a pas de vraiſemblance, je cherchois à m'inſtruire s'il étoit vrai.

Le CHEVALIER, *avec vivacité.*

Je verrai le Baron.

La COMTESSE.

Que voulez-vous faire ? Vous m'effrayez !

Le CHEVALIER.

Je veux ſçavoir d'où vient ce changement.

La COMTESSE.

S'il va refuſer de vous le dire, en voyant la vivacité de vos queſtions ?

Le CHEVALIER.

Je me modérerai. Ne craignez rien.

La COMTESSE.

S'il eſt piqué de mon apparente inconſtance ?

Le CHEVALIER.

Eh bien abandonnons cette feinte. Je vais trouver la Marquiſe.

La COMTESSE.

Et s'ils s'aiment réellement tous les deux ?

Le CHEVALIER.

Ah ! je le crains !

La COMTESSE.

Tâchons plutôt de ſçavoir le vrai de la Vicomteſſe, s'il eſt poſſible.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Le MARQUIS, Le CHEVALIER.

Le MARQUIS.

JE vous trouve à propos, Chevalier, je vous cherchois.

Le CHEVALIER.

On me l'a dit, que voulez-vous de moi? car je ſuis fort preſſé.

Le MARQUIS.

Bon! pour une répétition, je parie? Ces Dames ſe font toujours attendre, nous aurons du tems: la Vicomteſſe cauſe, elle ne finira pas ſitôt, écoutez-moi: tant que j'ai cru que vous aviez envie d'épouſer la Marquiſe, je me ſuis tenu tranquile; je ne ſçais ce que c'eſt que d'aller ſur les briſées de quelqu'un; on ſe doit des égards dans la ſociété, & perſonne n'en eſt plus capable que moi.

Le CHEVALIER.

C'eſt très-bien fait.

Le MARQUIS.

C'eſt là ma maniere de penſer; j'aurois eu

cent aventures plus agréables les unes que les autres ; mais dans ce cas-là, je m'y ſuis refuſé. il faut de la bonne foi dans le commerce, convenez-en : je ſuis ſûr que vous penſez comme moi.

Le CHEVALIER.

Tout ce qui eſt honnête doit toujours nous guider.

Le MARQUIS.

Sûrement ; c'eſt pourquoi j'attends de vous un ſervice.

Le CHEVALIER.

Je ſerai fort aiſe de vous obliger.

Le MARQUIS.

J'y compte. voici de quoi il s'agit : la Marquiſe a paru vous aimer.

Le CHEVALIER, *à part.*

Ah !

Le MARQUIS.

N'eſt-ce pas ? Ainſi il doit lui reſter du moins de la confiance en vous ; car vous ne me paroiſſez point brouillés. C'eſt une femme honnête ; je ne ſçais ſi elle a réellement de l'eſprit ; c'eſt égal. Sa confiance dans la Vicomteſſe, eſt la ſeule choſe que je condamne en elle. Il ne faut jamais ſe laiſſer dominer, & ſur-tout par une femme comme celle-là, qui ne voit que ſon intérêt dans tout ce qu'elle conſeille.

Le CHEVALIER.

Vous le croyez ?

Le MARQUIS.

J'en ſuis on ne peut pas plus convaincu. Son mari, avec un bien conſidérable, a trouvé le moyen de ſe ruiner. Elle regne ici, comme elle pourroit faire chez elle, & elle veut que cela continue ; elle vouloit que la Marquiſe reſtât veuve ; mais elle n'a pu y réuſſir.

Le CHEVALIER.

Je ne me ſuis point apperçu de ce que vous me dites.

Le MARQUIS.

Vous autres amans, vous ne voyez pas au-delà de votre amour ; nous autres oiſifs, rien ne nous échappe ; auſſi ſommes-nous redoutables dans la ſociété. Quand je dis oiſifs ; c'eſt que je n'ai jamais donné dans les grandes paſſions. La Marquiſe, croit que la Vicomteſſe, ſacrifieroit tout pour elle, & elle n'oſe lui reſiſter en rien.

Le CHEVALIER.

Je me rappelle en effet....

Le MARQUIS.

Elle ne vous aime point la Vicomteſſe, elle a eu des deſſeins ſur vous, vous lui avez tenu rigueur, je le ſçais.

Le CHEVALIER.

Moi ?

Le MARQUIS.

Oui, & vous avez eu tort. Il y a des femmes à qui il faut ſçavoir ſacrifier quinze jours, même un mois ; elle ne vous le pardonnera jamais. La Marquiſe eſt riche.

Le CHEVALIER.

Et belle.

Le MARQUIS.

Belle ? aſſez.

Le CHEVALIER.

Ah ! charmante !

Le MARQUIS.

Charmante, comme cela. Je n'en ſuis point amoureux.

Le CHEVALIER.

C'eſt une femme délicate, tendre....

Le MARQUIS.

Délicate, tendre, comme ſont toutes les femmes. Vous avez du romaneſque, vous, dans votre façon de les voir.

Le CHEVALIER.

Il y a des femmes que l'on ne ſçauroit s'empêcher d'eſtimer & d'admirer.

Le MARQUIS.

Vous êtes bien bon ! Voilà comme on ſe laiſſe

ſéduire par ſon imagination. Pour le peu qu'une femme ſoit paſſable, on la déifie; mais à la longue on éprouve toujours que c'eſt une mortelle; mais je dis, très-mortelle.

Le CHEVALIER.

Que gagnez-vous en voyant différemment?

Le MARQUIS.

De n'être pas dupe comme vous.

Le CHEVALIER.

Mais quel plaiſir trouvez-vous à dégrader la Marquiſe?

Le MARQUIS.

Je ne la dégrade point, elle vaut ce qu'elle vaut, je n'en diminue rien.

Le CHEVALIER.

Croyez que vous ne la connoiſſez pas.

Le MARQUIS.

Il n'eſt pas eſſentiel pour moi.

Le CHEVALIER.

Vous me permettrez de ne pas penſer comme vous; mais ſi vous aviez du pouvoir ſur la Vicomteſſe, vous pourriez me ſervir.

Le MARQUIS.

Imaginez donc qu'elle m'a refuſé tantôt de s'intéreſſer en ma faveur.

Le CHEVALIER.

Et comment?

Le MARQUIS.

Vis-à-vis de la Marquiſe.

Le CHEVALIER.

Que deſiriez-vous donc ?

Le MARQUIS.

L'épouſer.

Le CHEVALIER.

La Marquiſe ?

Le MARQUIS.

Ne vous l'ai-je pas dit ?

Le CHEVALIER.

Quoi, penſant d'elle comme vous faites ?

Le MARQUIS.

Oui ; pourquoi pas ? Voulez-vous que je prenne une femme pour l'adorer, pour en être l'eſclave ? Ma foi non ; je l'épouſerois pour augmenter ma fortune. C'eſt une femme ſérieuſe, qui aimera peut-être la ſolitude, elle a une belle terre, elle s'y tiendra ſi cela lui convient ; dès que j'aurai eu un enfant d'elle, je ne la contraindrai point ; nous ne nous verrons plus, ſi elle le veut.

Le CHEVALIER.

Ce projet-là a dequoi la tenter.

Le MARQUIS.

Si elle eſt raiſonnable ; car elle doit ſçavoir

qu'un mari qui n'eſt pas contrariant eſt un tréſor, ſur-tout, après celui qu'elle a eu, qui la tourmentoit cruellement, quoiqu'elle ne l'ait gardé qu'un mois.

Le CHEVALIER.

Vous croyez que j'aurois le pouvoir de la décider en votre faveur ?

Le MARQUIS.

Pourquoi pas ? Je me propoſerois bien moi-même ; mais vous l'avez ſûrement accoutumée aux fadeurs ; c'eſt une réflexion que j'ai faite, & qui m'arrête. Vous ſçavez mieux que moi comment il faut la prendre pour la déterminer.

Le CHEVALIER.

C'eſt un art que je voudrois bien avoir. Et ſi elle conſulte la Vicomteſſe ?

Le MARQUIS.

Elle ne ſera ſûrement pas pour moi ; car j'ai des torts auſſi avec elle ; j'ai refuſé de lui prêter deux cent louis ; mais tôt ou tard, nous l'en déferons.

Le CHEVALIER.

Voilà ce que je voudrois bien voir.

Le MARQUIS.

Vous le verrez.

Le CHEVALIER.

Et le Baron ?

Le MARQUIS.

Je ſçais qu'elle le protege; parce que c'eſt un bon diable; mais il ne peut m'être comparé. Là, entre nous, qu'en penſez-vous? Il croit qu'il épouſera la Marquiſe; lui, c'eſt excellent!

Le CHEVALIER.

Elle le traite très-bien.

Le MARQUIS.

Il n'eſt pas poſſible! Oh, pour celui-là, je défie la Vicomteſſe, de le faire réuſſir; elle me trouvera en ſon chemin, je vous en réponds.

Le CHEVALIER.

Ce ſera très-bien fait. Le voici, le Baron.

SCENE II.

Le BARON, Le CHEVALIER, Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

VENEZ, venez, mon cher Baron, recevoir nos complimens. Vous cherchez ſans doute la Marquiſe?

Le BARON.

Oui, ces Dames l'attendent.

Le MARQUIS.

C'eſt ſurprenant, l'art que vous avez de ſubjuguer une femme, & dans l'inſtant!

Le BARON.

Qui vous a dit que ce n'eſt pas le fruit de beaucoup de ſoins & de tems?

Le MARQUIS.

Et vous comptez l'épouſer?

Le BARON.

Oui.

Le MARQUIS.

Eh bien, tenez, je ne le crois pas.

Le BARON.

Cela n'y fait rien, que vous le croyiez ou non.

Le MARQUIS.

Je vous dis que je ne le crois pas. Je ſçais bien que vous avez pour vous la Vicomteſſe, n'eſt-ce pas? Oui; eh bien, malgré ſa protection, vous ne me le perſuaderez pas davantage, & je crois que j'ai raiſon. N'eſt-il pas vrai, Chevalier?

Le CHEVALIER.

Je n'en ſçais rien.

Le MARQUIS.

Allons, Baron, avouez de bonne foi, que

c'eſt une chimere que vous vous êtes mis dans la tête, & que vous voudriez nous faire croire.

Le BARON.

Vous le verrez.

Le MARQUIS.

Je vous réponds bien que non, que je ne le verrai pas.

Le BARON, *à part.*

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

Le MARQUIS.

Chevalier, vous ſçavez ce que vous m'avez promis, je compte ſur vous.

SCENE III.

Le BARON, Le CHEVALIER.

Le BARON.

CHEVALIER, vous êtes ſûrement inſtruit de ce que veut dire le Marquis, convenez-en.

Le CHEVALIER.

Moi, je ne ſçai ce qu'il vous a dit.

Le BARON.

Mais vous épouſez toujours la Comteſſe, vous ?

Le CHEVALIER.

Oui; c'eſt une femme dont je ſuis enchanté.

Le BARON.

La Marquiſe, eſt de même. Plus on la connoît....

Le CHEVALIER.

Oui, elle eſt aimable, & je ſerois fâché ſi vous ne l'épouſiez pas.

Le BARON.

La Comteſſe, vous aime donc beaucoup?

Le CHEVALIER.

A un autre qu'à vous, je ne le dirois pas; parce qu'on pourroit croire qu'il y auroit de la fatuité. J'ai long-tems aimé la Marquiſe; mais ſans jamais pouvoir me flatter de réuſſir; ſon indéciſion continuelle, m'a fait, avec un vrai regret, chercher à me guérir de ma paſſion, & j'ai bien fait, puiſqu'elle vous aimoit.

Le BARON.

Vous croyez qu'elle m'aimoit?

Le CHEVALIER.

Aſſurément, & vous avez été l'obſtacle qui l'a empêchée de ſe déterminer pour moi.

Le BARON.

Bon! quelle idée!

Le CHEVALIER.

Ne diſiez-vous pas au Marquis, dans le moment, que vous n'aviez réuſſi auprès d'elle, qu'après beaucoup de tems & de ſoins?

Le

Le BARON.

Oui, je le lui ai dit.

Le CHEVALIER.

N'eſt-il pas vrai ?

Le BARON.

Je n'aime point à me vanter.

Le CHEVALIER.

Pourquoi diſſimuler avec moi, Baron, je vous veux plus de bien que vous ne penſez.

Le BARON.

Et moi de même, Chevalier, je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous ſervir, je vous le jure.

Le CHEVALIER.

Tenez, je ſuis comme le Marquis, je crois auſſi que vous n'épouſerez pas la Marquiſe.

Le BARON.

Je voudrois ſçavoir ſur quoi ?

Le CHEVALIER.

Je ne peux pas le dire.

Le BARON.

La voici. *Il va au-devant d'elle.*

Le CHEVALIER, *à part.*

Parlons-lui pour le Marquis, je ſçaurai ſi elle aime le Baron.

SCENE IV.

La MARQUISE, Le BARON, Le CHEVALIER.

Le BARON.

MADAME, on cherche à m'allarmer; le Chevalier prétend que je n'aurai pas l'honneur de vous épouſer.

Le CHEVALIER.

Moi, Madame, je n'aſſure rien. *A part.* Il eſt réellement inquiet.

Le BARON, *bas à la Marquiſe.*

Notre feinte eſt découverte. *Haut.* Le Marquis, eſt du même avis.

La MARQUISE.

Je ne ſçais pas les raiſons que ces Meſſieurs peuvent avoir de le penſer.

Le CHEVALIER.

Cela paroît fondé. *A part.* Je voudrois lui donner de la curioſité.

Le BARON, *bas à la Marquiſe.*

Je vais vous laiſſer. *Haut.* Si je ne craignois de vous offenſer, Madame, je ſerois dans la plus vive inquiétude.

La MARQUISE.

Vous ſçavez ſur quoi vous devez compter, Baron.

Le CHEVALIER, *à part.*

Que ces aſſurances ſont cruelles à entendre!

Le BARON, *bas à la Marquiſe.*

Tâchez de ſçavoir du Chevalier, ce qu'il penſe; je vais voir la Comteſſe.

SCENE V.

La MARQUISE, Le CHEVALIER.

La MARQUISE, *avec embarras.*

ME direz-vous, Monſieur, quelles raiſons vous avez, de croire ce que vous venez de dire?

Le CHEVALIER.

Madame, c'eſt une opinion du Marquis.

La MARQUISE.

Du Marquis?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame, & je ſuis même chargé de vous parler de ſa part.

La MARQUISE.

Eſt-ce quelque choſe de fort extraordinaire?

Le CHEVALIER.

Non pas, Madame; quand on a le bonheur de vous connoître; il eſt tout ſimple de penſer comme lui, & d'avoir le même deſir.

La MARQUISE.

Les complimens ſont ennuyeux à mourir, quand ils ne ſont que cela. Expliquez-vous.

Le CHEVALIER.

Souvenez-vous, je vous prie, que c'eſt le Marquis qui parle, & non pas moi.

Le MARQUISE.

A quoi bon tout ce préambule?

Le CHEVALIER.

Il eſt néceſſaire. Le Marquis, penſe comme bien des gens, que vous vous êtes livrée trop facilement à la Vicomteſſe, & ſans la connoître aſſez. Il eſt étonné que vous convenant ſi peu, elle ait un empire ſur vous, dont vous ne vous appercevez pas, & qu'elle puiſſe vous diriger entièrement. L'intérêt qu'il prend à vous, fait qu'il en eſt allarmé.

La MARQUISE, *aigrement.*

Il a bien de la bonté!

Le CHEVALIER.

Il prétend; c'eſt toujours lui qui parle....

La MARQUISE, *ſèchement.*

Je ne l'oublie pas, Monſieur.

Le CHEVALIER.

Il prétend que ſon projet eſt dangereux, qu'elle a ruiné en partie ſon mari, qu'elle vous entraînera dans une ſuite de choſes qui vous feront le plus grand tort ; qu'elle vous fera haïr les gens qu'elle hait, & qu'elle vous fait aimer & préférer ceux qui lui plaiſent.

La MARQUISE.

Il fait là un joli portrait de nous deux ! Continuez.

Le CHEVALIER.

Il ajoute que lui & moi, ayant des torts avec elle, elle veut s'en venger. Moi je ne le crois pas.

La MARQUISE.

Et quels ſont vos torts à vous ?

Le CHEVALIER.

Madame, permettez....

La MARQUISE.

Je veux le ſçavoir abſolument.

Le CHEVALIER.

Vous pourriez croire que je cherche à me faire valoir.

Le VICOMTE.

Dites toujours.

Le CHEVALIER.

Elle ignoroit, ſans doute, qu'occupé de

vous, rien ne pouvoit me diſtraire, & que je ne pouvois répondre à ſa façon de penſer. Elle en a été piquée apparemment; car depuis ce tems-là, elle m'a toujours moins bien traité. Le Marquis, n'en eſt pas ſurpris, il eſt convaincu même, qu'elle doit m'avoir deſſervi auprès de vous. Vous ſçavez ſi ce qu'il dit eſt vrai.

La MARQUISE.

Et par où le ſçait-il ?

Le CHEVALIER.

Je voudrois que ce qu'il penſe fût fondé. Il m'a même blâmé de ne m'être par conduit plus adroitement avec elle; mais cela n'eſt point dans mes principes.

La MARQUISE.

Je crois qu'il n'y a que lui qui puiſſe blâmer cette conduite.

Le CHEVALIER.

Il imagine que le deſir de la Vicomteſſe, de vous faire épouſer le Baron, eſt une ſuite de celui qu'elle a de régner toujours dans votre maiſon; parce qu'il n'auroit pas le courage de l'en empêcher. Ce n'eſt point pour affoiblir votre goût pour le Baron, que je vous dis cela, Madame; mais pour amener la propoſition que le Marquis, m'a chargé de vous faire de ſa part.

La MARQUISE.

Et quelle eſt elle ?

Le CHEVALIER.

De vous épouſer.

La MARQUISE.

Et vous vous-êtes chargé de cette commiſſion ? Vous me le conſeillerez ſans doute.

Le CHEVALIER.

Moi, Madame ?

La MARQUISE.

Il vous croit bien du pouvoir ſur mon eſprit apparemment ?

Le CHEVALIER.

Il n'avoit pas cru que cette propoſition faite par moi, vous déplairoit autant, quoique je l'en euſſe bien aſſuré. Je ne m'en ſerois pas chargé, s'il ne m'avoit pas paru eſſentiel de vous faire connoître tout ce qu'on penſe de la Vicomteſſe.

La MARQUISE.

Et vous avez cru que je ſerois charmée de me voir peindre auſſi ridiculement ?

Le CHEVALIER.

Ridiculement ?

La MARQUISE.

Oui, Monſieur.

SCENE VI.

La VICOMTESSE, La COMTESSE, La MARQUISE, Le CHEVALIER, Le BARON.

La COMTESSE, *en entrant.*

Elle eſt ici, la Marquiſe, Madame.

La VICOMTESSE.

Ah! c'eſt vous que nous cherchons, Marquiſe.

La MARQUISE.

Je vous ſuis, Madame.

La VICOMTESSE.

Il n'eſt pas queſtion de répétition. J'ai bien imaginé autre choſe.

La MARQUISE.

Quoi donc?

La VICOMTESSE.

Il faut une fête pour votre mariage; le petit Deſvallons va arriver, je veux qu'il nous faſſe quelque choſe d'abſolument neuf. Envoyons chercher le Marquis. Baron, faites-lui dire qu'il vienne tout-à-l'heure. *Elle ſuit le Baron, qui parle à un laquais.*

La COMTESSE, *bas au Chevalier.*

Ne vous êtes-vous point trahi?

Le CHEVALIER.

Non, ne craignez rien. Je vous dirai.

La VICOMTESSE, *revenant.*

Vous entendez, Baron?

Le BARON.

Oui, Madame.

La MARQUISE, *bas au Baron.*

Que dit-elle?

Le BARON, *bas à la Marquiſe.*

Que c'eſt un moyen d'aſſurer le prétendu engagement qu'elle veut que vous & moi, nous formions.

La VICOMTESSE.

N'approuvez-vous pas mon projet, Marquiſe.

La MARQUISE.

Moi, Madame, ſûrement, & je ſuis bien reconnoiſſante de toutes les peines que vous vous donnez.

La VICOMTESSE.

Fi donc! vous vous moquez de moi. Qui arrive là? Ah! c'eſt le Vicomte.

Le BARON.

Et Monſieur Deſvallons.

SCENE VII.

La VICOMTESSE, La COMTESSE, La MARQUISE, Le CHEVALIER, Le VICOMTE, Le BARON, M. DESVALLONS, M. DROUSSIN.

La VICOMTESSE.

AH, Vicomte, vous êtes charmant!

Le VICOMTE.

Je vous amene Monſieur Drouſſin, que j'ai eu beaucoup de la peine à déterminer.

M. DROUSSIN.

Madame la Vicomteſſe, je vous demande bien pardon; mais c'eſt que j'ai à Paris, une affaire très-preſſée, & que j'ai bien des choſes à vous obſerver.

La VICOMTESSE.

Tant-pis; car dans ce moment-ci, je ne peux pas vous entendre.

M. DROUSSIN.

Songez donc qu'on ne ſçauroit remettre, Madame.

La VICOMTESSE.

Eh bien, il n'y a qu'à toujours faire l'Acte.

M. DROUSSIN.

Je ne ſerai pas long-tems, je vous dirai en bref....

La VICOMTESSE.

Moi, je n'ai qu'un mot à vous dire, il me faut abſolument dix mille francs. Paſſez dans mon cabinet, je vais vous y aller trouver. Je ne veux pas de repréſentations.

Le VICOMTE.

Allez, allez, Monſieur Drouſſin.

M. DROUSSIN.

J'eſpere que Madame, voudra bien m'entendre. *Il ſort.*

SCENE VIII.

La VICOMTESSE, La MARQUISE, La COMTESSE, Le VICOMTE, Le CHEVALIER, Le BARON, Le MARQUIS, M. DESVALLONS.

La VICOMTESSE.

DEs repréſentations! Les gens d'affaires ſont odieux! mais je ne les écoute jamais; ils ſont obligés de ſe taire, de faire ce que je veux, &

& de s'en-aller. Où eſt donc Monſieur Deſvallons ?

M. DESVALLONS.

Me voici, Madame.

La VICOMTESSE.

Et le Marquis ?

Le BARON.

Le voilà, le voilà.

La VICOMTESSE.

Vicomte, ne vous en-allez pas.

Le VICOMTE, *voulant ſortir.*

C'eſt que....

La VICOMTESSE.

Non, nous avons beſoin de vous, il faut que vous reſtiez. Aſſeyons-nous donc. Monſieur Deſvallons, mettez-vous là. *Monſieur Deſvallons, les Dames & quelques hommes, s'aſſeyent.* Ah ça, je voudrois que vous nous fiſſiez quelque choſe..... Là..... Comment vous dirai-je bien ?... Attendez.

M. DESVALLONS.

Mais, Madame, pourquoi ne voulez-vous pas de la Piece que j'eus l'honneur de vous lire la derniere fois ?

La VICOMTESSE.

Parce que c'eſt une aventure tout-à-fait bour-

geoiſe, toute ſimple. Et puis, c'eſt dialogué comme tout le monde parle.

La MARQUISE.

Il me ſemble pourtant que cette Piece eſt intéreſſante.

Le MARQUIS, *ironiquement.*

Si vous voulez. Mais une Piece qui n'eſt pas en Vers, ne ſçauroit réuſſir. Le ſtyle eſt toujours commun. *Au Chevalier.* Je vais appuyer les raiſonnemens de la Vicomteſſe; nous lui ferons dire de bonnes choſes.

M. DESVALLONS.

Monſieur, il y a des ouvrages où la Proſe eſt préférable, pour mettre plus de vérité.

Le MARQUIS, *ironiquement.*

On dit toujours cela, quand on ne ſçait pas faire des Vers.

M. DESVALLONS.

Mais, Monſieur, j'en fais quand j'en ai beſoin.

Le CHEVALIER.

Et de très-bons même, Marquis.

Le MARQUIS, *ironiquement.*

Cela peut être; mais dans cette Piece-ci, il n'y a point de Perſonnages intéreſſans. Je ſuis comme la Vicomteſſe, il faut des gens de conſidération.

La VICOMTESSE.

Je ſuis bien-aiſe que vous penſiez comme moi, Marquis.

Le MARQUIS.

Oui, dans ce moment.

M. DESVALLONS.

Mais, Monſieur, Moliere....

Le MARQUIS.

Moliere, Moliere.... Eſt bien vieux. Il faut de l'eſprit à préſent, on eſt éclairé.

M. DESVALLONS.

Moliere, en manquoit-il? Il connoiſſoit bien les hommes!

La VICOMTESSE.

Oui, les hommes de ce tems-là, peut-être: mais le Marquis, a raiſon.

Le VICOMTE.

Pour moi, je penſe comme lui. Et tenez, je cauſe ſouvent avec les Comédiens; je leur ai toujours entendu dire une choſe très-ſenſée; & ils s'y connoiſſent.

Le MARQUIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Vicomte?

Le VICOMTE.

Qu'il ne faut jamais qu'un Acteur quitte la Scène, ſans une tirade, qui le faſſe applaudir.

Le MARQUIS.

Sûrement, & voilà ce qu'on fait avec des Vers. Convenez-en, Monſieur Deſvallons, cela manque à votre Piece.

La VICOMTESSE.

Je ſuis fâchée de vous le dire, elle tombera tout à plat.

M. DESVALLONS, *ſouriant.*

Tout à plat ?

Le MARQUIS.

Oui, oui; il faut nous conſulter, Meſſieurs les Auteurs, ſur les choſes de goût.

M. DESVALLONS, *ſouriant.*

Mais, Monſieur....

La VICOMTESSE.

Et puis le titre. Les Enfans reconnoiſſans? Cela ne préſente rien à l'imagination, du tout, du tout.

Le VICOMTE.

Quoi, Monſieur Deſvallons, les Enfans reconnoiſſans ſont de vous ?

Le MARQUIS.

Ah! voilà le Comte.

SCENE IX.

La VICOMTESSE, La MARQUISE, La COMTESSE, Le CHEVALIER, Le BARON, Le MARQUIS, Le COMTE, Le VICOMTE, M. DESVALLONS.

La VICOMTESSE.

POURQUOI donc n'êtes-vous pas venu plutôt, Comte?

Le COMTE.

Ma foi, Madame, je ne m'en repens pas.

Le VICOMTE.

C'eſt honnête pour ces Dames.

La VICOMTESSE.

Voilà comme il eſt, je l'aime à la folie comme cela, le Comte.

Le COMTE.

Mais c'eſt que j'ai raiſon. Qu'eſt-ce que vous faites tous, ici? On joue une Piece charmante, & vous n'y êtes pas?

La VICOMTESSE.

Quelle Piece donc?

Le COMTE.

Elle s'appelle, les Enfans reconnoiſſans.

La

La VICOMTESSE.

Les Enfans reconnoiſſans ? Quoi, la Piece de Monſieur Deſvallons ?

Le COMTE.

Je ne connois pas l'Auteur ; mais c'eſt une Piece délicieuſe!

Le VICOMTE.

Elle a eu le plus grand ſuccès. Pourquoi donc ne m'en avez vous rien dit en chemin ?

M. DESVALLONS.

Parce que je venois ici, & de plus, que je ne me ſuis pas fait connoître des Comédiens.

Le COMTE.

Monſieur, vous devez être très-content d'avoir fait cette Piece.

Le MARQUIS.

Elle n'avoit donc été ni annoncée, ni affichée?

Le COMTE.

Non, du tout.

La VICOMTESSE.

C'eſt une plaiſanterie ; ces Meſſieurs ſe ſont donnés le mot pour nous perſifler.

Le COMTE.

Ce qu'il y a de ſûr ; c'eſt que nous n'avons pas donné le mot au public, qui eſt de notre

parti. Je n'ai jamais tant vu applaudir, depuis que je vais au Spectacle.

Le MARQUIS, *ironiquement.*

Mais ce n'eſt pas une Piece.

Le COMTE.

Je n'en ſçais rien; apparemment que je ne m'y connois pas, ni le Public non plus. Cependant tout eſt d'une vérité ſinguliere; un intérêt très-vif, une gaieté charmante, & du meilleur ton.

Le MARQUIS, *ironiquement.*

Cela n'eſt pas écrit.

Le COMTE.

Pas écrit? C'eſt écrit comme il faut que ſoit écrite une Comédie. Qu'on m'en donne ſouvent de pareilles.

Le MARQUIS, *ironiquement.*

Mais, le Préſident l'a entendue, & il s'y connoît.

La VICOMTESSE.

Oui, il fait de jolis Vers, des Parodies charmantes.

Le COMTE

Oh, il n'y a là ni Vers ni Parodies..... Eh, parbleu, vous dites, le Préſident; nous y étions enſemble, & il n'a pas ceſſé d'applaudir.

Le MARQUIS., *à la Vicomteſſe.*

Madame, je penſe une choſe. Il pourroit fort bien faire votre fête, le Préſident.

La VICOMTESSE, *avec diſtraction.*

C'eſt vrai?

Le COMTE, *bas au Marquis.*

Qu'eſt-ce que tu dis donc là?

Le MARQUIS, *bas au Comte.*

Tu viens de me faire grand plaiſir!

La VICOMTESSE.

Marquis, nous avons Morinval, le Secrétaire du Vicomte, à qui je ne penſois pas.

Le MARQUIS.

Et ſans doute, c'eſt ce qu'il nous faut, cela vaut bien mieux.

La VICOMTESSE.

Meſdames, voulez-vous paſſer dans le ſallon? Je vais vous y aller trouver. Monſieur Deſvallons, allez avec ces Dames.

SCENE X.

La VICOMTESSE, Le MARQUIS, Le COMTE, Le VICOMTE.

Le MARQUIS, *au Vicomte, pendant que la Vicomteſſe, voit ſortir ſes Dames.*

EH bien, Roſine ? ce que je t'ai dit eſt-il vrai ?

Le VICOMTE.

Elle m'a dit que non ; je lui ai donné ce diamant que tu me connoiſſois, elle m'a aſſuré que jamais elle n'écouteroit Languilliere. J'ai imaginé une choſe excellente ; reſtez tous les deux, vous allez voir.

La VICOMTESSE.

Marquis, ne venez-vous pas ?

Le MARQUIS.

Je vous ſuis, Madame.

La VICOMTESSE.

Que dites-vous du petit Deſvallons ? Cela n'a point d'eſprit du tout.

Le MARQUIS, *perſiflant.*

C'eſt vrai, au moins.

La VICOMTESSE.

Il ne ſçait qu'écrire. Le Comte eſt venu là, nous le gâter.

Le COMTE.

J'ai dit ce que j'ai vu, & ce que j'ai éprouvé.

La VICOMTESSE.

Je ne ſçais où j'avois pris l'idée de me ſervir de lui, je ſuis bien-aiſe d'en être débarraſſée; j'aurois été obligée de lui faire un préſent d'une cinquantaine de louis, & avec cela, je paierai ma Loge à l'Opéra.

Le MARQUIS, *ironiquement.*

Voilà ce qu'on appelle avoir de l'économie! Et puis c'eſt la ſeule choſe qu'il faut payer, rien ne doit aller avant.

La VICOMTESSE.

Allons, venez.

Le VICOMTE.

Madame, je voudrois bien vous dire un mot. Je peux parler devant eux.

La VICOMTESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

Le VICOMTE.

Vous êtes amie de l'oncle de Languilliere, vous devriez lui écrire que ſon neveu ſe dérange fort, & qu'il ſe ruinera tôt ou tard. Je l'aime beaucoup moi, & ce ſeroit un ſervice à leur rendre à tous les deux.

La VICOMTESSE.

Si cela vous intéreſſe, je ne demande pas mieux.

Le VICOMTE.

Vous me ferez le plus grand plaiſir.

Le MARQUIS, *bas au Vicomte.*

Très-bien, Vicomte!

Le VICOMTE.

J'ai encore une autre choſe à vous demander, & dont il y a long-tems que je vous ai prié. Le Procureur de mes créanciers, cherche à établir une direction: le Préſident, pourroit, par l'autorité qu'il a ſur lui, arrêter ces gens-là. Ecrivez-lui; mais très-fortement.

La VICOMTESSE.

Je le veux bien.

Le VICOMTE.

Tout-à-l'heure.

La VICOMTESSE.

Dans l'inſtant. Je vais trouver Monſieur Drouſlin.

Le VICOMTE.

Je vous ſuis. *Ils s'en-vont.*

SCENE XI.

Le MARQUIS, Le COMTE.

Le COMTE, *au Marquis.*

TU crois qu'elle écrira à l'oncle de Languilliere ?

Le MARQUIS.

Pourquoi pas ?

Le COMTE.

Elle lui doit deux mille écus, elle n'aura garde de le faire ſouvenir d'elle.

Le MARQUIS.

Mais, au Préſident ?

Le COMTE.

Elle veut le quitter, il eſt preſque ruiné, elle ne lui écrira pas plus qu'à l'autre.

Le MARQUIS.

Voilà donc le Vicomte, bien mal dans ſes affaires ?

Le COMTE.

Je t'en réponds. Viens-tu ?

Le MARQUIS.

Allons.

Fin du Troiſieme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

La VICOMTESSE, Le MARQUIS.

La VICOMTESSE.

LE petit Deſvallons eſt parti, & le Secrétaire du Vicomte, n'arrive point!

Le MARQUIS.

Cela n'avance pas votre fête; c'eſt déſeſpérant quand on a formé un projet, de le voir languir!

La VICOMTESSE.

Quand on eſt ſûre que rien ne le fera manquer, l'inquiétude eſt moins vive. Il y a des gens, à ce qu'on m'a dit, qui ſe flattent de rompre le mariage de la Marquiſe & du Baron.

Le MARQUIS.

Cela pourroit arriver.

La VICOMTESSE.

C'eſt très-adroit, de prendre un homme rebuté d'une femme, pour lui faire faire des propoſitions de mariage.

Le MARQUIS.

Chacun a ſon petit manege ; ceux qui n'ont pas beſoin d'adreſſe, ne s'en ſervent pas.

La VICOMTESSE.

On a pourtant cru en employer, en diſant à la Marquiſe, qui eſt mon amie, beaucoup de mal de moi.

Le MARQUIS.

La premiere marque d'intérêt qu'on doit donner à une femme qu'on veut épouſer, c'eſt de la ſervir.

La VICOMTESSE.

Et pour cela, on lui montre le deſir de la détacher de quelqu'un qu'elle aime tendrement.

Le MARQUIS.

Il y a des erreurs en amitié comme en amour.

La VICOMTESSE.

Eſt-ce une erreur d'aimer une perſonne, à qui l'on a les plus grandes obligations ?

Le MARQUIS.

Mais quand, au lieu de lui avoir des obligations, elle vous entraîne vers votre ruine ; celui qui le voit doit en avertir.

La VICOMTESSE.

Qui peut avoir le projet de ruiner ſon amie ?

Le MARQUIS.

Je ne dis pas que le projet ſoit formé, on

n'en ſçait rien ; peut-être eſt-ce innocemment que cela arriveroit, je le croirois même aſſez ; il eſt ſi naturel de conduire les autres, comme on s'eſt conduit ſoi-même.

La VICOMTESSE.

On blâme aiſément la conduite d'autrui.

Le MARQUIS.

Et l'on a tort ; mais on n'a pas tort de prévoir & de s'inquiéter pour les gens à qui l'on eſt attaché.

La VICOMTESSE.

Cette conduite eſt donc bien répréhenſible ?

Le MARQUIS.

Moi, je ne le trouve peut-être pas ; mais la voix publique s'accorde là-deſſus : il faut ſuivre le torrent, malgré ſoi. Les ames foibles, ou ſubjuguées, ne le croiront pas, que vous importe ?

La VICOMTESSE.

Subjuguées ?

Le MARQUIS.

Oui ; puiſque loin de ſentir le bien qu'on leur veut, & de ſe garantir des piéges qu'on leur tend, elles s'y jettent à corps perdu.

La VICOMTESSE.

Des piéges ? Et qui peut tendre des piéges ?

Le MARQUIS.

Oh, tout le monde ; ſelon ſes intérêts.

La VICOMTESSE.

C'eſt un peu général ; tout le monde.

Le MARQUIS.

Mais chacun peut prendre ſa part dans ce que je dis là.

La VICOMTESSE.

Il eſt fort ſingulier que vous me teniez à moi-même de pareils propos !

Le MARQUIS.

Nous cauſons, la converſation entraîne.

La VICOMTESSE.

La converſation eſt impertinente.

Le MARQUIS.

Impertinente ? Cela n'eſt pas bien vu, permettez-moi de vous le dire, Vicomteſſe. Quelqu'un qui ſe croit éclairé, & qui veut faire part de ſes lumieres, ne ſçauroit avoir des torts.

La VICOMTESSE.

C'eſt donc celle qui écoute ce quelqu'un, qu'elle ne devroit pas ſouffrir dans le lieu qu'elle habite.

Le MARQUIS.

Oui, ſi cette perſonne n'oublioit pas qu'elle eſt chez une autre, & qu'elle n'y domine pas

tout le monde, comme la maîtreſſe de la maiſon.

La VICOMTESSE.

Adieu. Vous avez quelquefois des manieres de vous exprimer, ſi extraordinaires & ſi conſéquentes, qu'on ne ſçauroit cauſer avec vous.

Le MARQUIS.

Une autre fois, je m'exprimerai plus clairement; mais j'avois compté ſur la force & la ſagacité de votre eſprit.

La VICOMTESSE.

Je ne crois pas que nous reprenions jamais, ici, cette converſation. *Elle s'en-va.*

Le MARQUIS.

Eſt-ce que vous voudriez nous quitter? Ah! vous ne ſerez pas aſſez cruelle pour cela. Et cette pauvre Marquiſe, que deviendroit-elle ſans vous?

SCENE II.

Le COMTE, Le MARQUIS.

Le MARQUIS, *riant.*

ELLE eſt déſeſpérée, furieuſe!

Le COMTE.

Qui donc?

Le MARQUIS.

La Vicomteſſe.

Le COMTE.

Tout de bon? J'en ſuis enchanté!

Le MARQUIS.

Nous venons d'avoir une converſation excellente! Je te réponds que je ne l'ai pas épargnée.

Le COMTE.

Tu as très-bien fait. Je lui en dois, elle m'a brouillé avec une femme....

Le MARQUIS.

Voilà comme elle eſt. Elle veut empêcher la Marquiſe de m'épouſer, & elle lui fait préférer le Baron: je ſçais bien pourquoi. Le Chevalier, a dit à la Marquiſe, tout ce que je penſois de la Vicomteſſe, pour l'en détacher apparemment, & la Marquiſe le lui aura redit.

Le COMTE.

Elle eſt foible, la Marquiſe.

Le MARQUIS.

Elle eſt de bonne foi; elle ne croit pas que perſonne puiſſe l'aimer autant que la Vicomteſſe, & celle-ci uſe de cette prétendue amitié, pour lui faire faire tout ce qui lui plaît.

Le COMTE.

Si tu veux, je te vengerai de la Vicomteſſe.

Le MARQUIS.

Parbleu, ſi je le veux! . . . Mais par-là, détromperons-nous la Marquiſe?

Le COMTE.

Non; mais nous chagrinerons la Vicomteſſe; c'eſt toujours autant de pris.

Le MARQUIS.

A la bonne heure; mais comment cela?

Le COMTE.

Ce que j'avois prévu eſt arrivé; les deux lettres que le Vicomte avoit exigé d'elle, n'ont pas été portées à Paris; le Valet-de-chambre a fait ſemblant de partir, & il a paſſé la nuit à boire avec le mien, qui me l'a dit, pour s'excuſer de ce qu'il étoit yvre, ce matin.

Le MARQUIS.

C'eſt délicieux! Il faut attendre le moment favorable, pour apprendre cela au Vicomte.

Le COMTE.

Sans doute. Je te cherchois pour te dire encore une découverte que j'ai faite.

Le MARQUIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Le COMTE.

J'ai été occupé hier, toute la ſoirée, de me rappeller où j'avois vu la Comteſſe, ſans pouvoir y parvenir; enfin ce matin je me ſuis ſouvenu que c'eſt à Bordeaux, où je paſſois avec mon Régiment; mais elle avoit un autre nom.

Le MARQUIS.

Il n'y a rien d'extraordinaire à cela.

Le COMTE.

D'avoir un autre nom, ſans doute; mais ce que je ne comprends pas; c'eſt pourquoi l'on dit ici, qu'elle épouſe le Chevalier.

Le MARQUIS.

Parbleu, tu t'étonnes de tout aujourd'hui.

Le COMTE.

Quoi, tu veux qu'elle épouſe ſon frere?

Le MARQUIS.

Son frere?

Le COMTE.

Oui, il étoit avec elle à Bordeaux, je m'en

ſouviens très-bien, & je te réponds que je ne me trompe point du tout.

Le MARQUIS.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Le COMTE.

Je n'en ſçais rien.

Le MARQUIS.

Ils ne t'ont donc pas reconnu ?

Le COMTE.

Non.

Le MARQUIS.

Plus je rêve, moins je pénetre l'objet de ce myſtere.

Le COMTE.

Il y a un moyen tout ſimple de le découvrir.

Le MARQUIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Le COMTE.

Voici le Chevalier, tu vas voir.

SCENE

SCENE III.

Le MARQUIS, Le CHEVALIER, Le COMTE.

Le CHEVALIER.

MARQUIS, je vous cherche pour vous dire....

Le MARQUIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Le CHEVALIER.

Que nous ſommes vous & moi, très-mal avec la Vicomteſſe.

Le MARQUIS.

Cela doit être. Je viens de lui parler d'un ton.... Mais qui vous l'a dit ?

Le CHEVALIER.

Le Baron, qui vient d'être témoin d'une converſation très-vive qu'elle vient d'avoir avec la Marquiſe.

Le MARQUIS.

Tout de bon ?

Le CHEVALIER.

Oui ; elle a dit qu'elle vouloit abſolument s'en-aller, ſi vous demeuriez ici davantage.

Le COMTE.

Eh bien, la Marquiſe l'a priée de reſter.

Le CHEVALIER.

Elle n'avoit garde de partir.

Le MARQUIS.

Je le crois comme vous. Elle lui a donc fait promettre de me fermer sa porte?

Le CHEVALIER.

Le Baron n'a pas voulu m'en dire davantage.

Le COMTE.

Si le Baron faisoit bien, il empêcheroit la Marquise, lorsqu'il l'aura épousée, de revoir jamais la Vicomtesse.

Le MARQUIS.

Le Baron, n'épousera pas la Marquise.

Le CHEVALIER, *avec joie.*

Vous le croyez?

Le MARQUIS.

Rien n'est plus sûr.

Le CHEVALIER.

Ce sera donc vous?

Le COMTE.

Lui? Bon! il a bien un autre projet.

Le MARQUIS.

Qu'est-ce que tu veux dire?

Le COMTE.

Pendant que nous tenons le Chevalier, pourquoi ne lui en pas parler?

Le MARQUIS.

D'honneur, je crois qu'il est devenu fou.

Le COMTE.

Mais les mariages ne ſe font pas autrement.

Le CHEVALIER.

Je ne vous comprends pas.

Le MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus.

Le COMTE.

A quoi bon diſſimuler ? Ne m'as-tu pas dit que tu déſirois d'épouſer la Comteſſe ?

Le MARQUIS.

Le Chevalier, je crois, ne le trouveroit pas bon.

Le COMTE.

Le Chevalier, ſera fort aiſe d'être allié avec toi ; n'eſt-ce pas, Chevalier ?

Le CHEVALIER, *étonné.*

Que dites-vous ?

Le COMTE.

Qu'il vous ſera fort aiſé d'y faire conſentir Madame votre ſœur.

Le CHEVALIER.

Ma ſœur ?

Le MARQUIS.

En vérité, la tête lui a tourné.

Le COMTE.

Oui, tourné ! Le Chevalier, peut te dire ſi elle a d'autres engagemens, la Comteſſe.

Le CHEVALIER.

Je vous avoue....

Le COMTE.

Que vous êtes ſurpris, & que vous ne vous ſouvenez pas que nous avons ſoupé enſemble à Bordeaux, dans le tems qu'elle s'appelloit la Marquiſe de Beldour.

Le CHEVALIER.

Pardonnez-moi, je me le rappelle à préſent. Je ne m'attendois pas que ce myſtere ſeroit découvert; je vous demande en grace le plus grand ſecret.

Le COMTE.

C'eſt ſelon; il faut faire nos conditions.

Le CHEVALIER.

Quelles ſont-elles?

Le COMTE.

Que vous nous ſeconderez à détruire la Vicomteſſe, dans l'eſprit de la Marquiſe.

Le CHEVALIER.

C'eſt tout ce que je deſire.

Le MARQUIS.

C'eſt elle qui vous a empêché d'épouſer la Marquiſe.

Le CHEVALIER.

Je n'en ſçaurois douter.

Le COMTE.

Quel étoit votre projet, en feignant d'aimer la Comteſſe ?

Le CHEVALIER.

De tâcher d'inſpirer de la jalouſie à la Marquiſe ; afin de la ramener.

Le MARQUIS.

C'eſt la Vicomteſſe qui a propoſé le Baron ?

Le CHEVALIER.

Oui, elle a ſaiſi cette occaſion, & le Baron aimoit ma ſœur ; je ne ſçais pas comment il y a conſenti : il a peut-être été piqué de ce qu'elle paroiſſoit vouloir bien m'épouſer.

Le COMTE.

C'eſt une découverte délicieuſe ! Au moins, de ceci, il n'épouſera pas la Marquiſe, & la Vicomteſſe en ſera déſeſpérée.

Le CHEVALIER.

Vous croyez qu'il n'épouſera pas la Marquiſe ?

Le COMTE.

Oh, parbleu, nous l'en empêcherons.

Le CHEVALIER.

Mais ſi elle l'aime ? car voilà ce que je crains.

Le MARQUIS.

Cela ne ſe peut pas ; il n'y a que vous qu'elle

puiſſe aimer, je le parierois; mais il faut que la Vicomteſſe ignore tout cela, que même la Marquiſe n'en ſçache rien, que lorſqu'il ſera néceſſaire; que la fête de la Vicomteſſe, ſerve à votre mariage avec la Marquiſe, & qu'elle apprenne que c'eſt nous qui avons tout conduit. Elle ſera furieuſe d'avoir été trompée, par vous & par la Comteſſe.

Le CHEVALIER.

Mais comment faire conſentir la Marquiſe, à ſe détacher du Baron & de la Vicomteſſe?

Le MARQUIS.

Il me vient une idée admirable!

Le COMTE.

Qu'eſt-ce, que c'eſt?

Le MARQUIS.

La Marquiſe vient, je n'ai pas le tems de vous l'expliquer. Chevalier, il ne faut pas que vous ſoyez préſent; mais j'ai beſoin du Comte, pour tout affirmer; vous verrez comme je vais vous ſervir. Envoyez-nous la Comteſſe, ſeulement.

Le CHEVALIER.

Je laiſſe mes intérêts entre vos mains.

Le MARQUIS.

Laiſſez, laiſſez-nous faire, nous vous en répondons.

SCENE IV.

La MARQUISE, Le MARQUIS, Le COMTE.

Le MARQUIS.

IL n'eſt pas difficile d'imaginer qui vous cherchez, Madame.

La MARQUISE.

Je peux le dire, je crois, ſans craindre qu'on me blâme, & ſi cela arrivoit, il m'importeroit même fort peu.

Le MARQUIS.

C'eſt la Vicomteſſe, je n'en doute point.

La MARQUISE.

Oui, Monſieur. *Elle veut s'en-aller.*

Le MARQUIS.

Madame, un moment s'il vous plaît.

La MARQUISE.

Vous voulez peut-être vous plaindre de ce que je lui ai dit tous les propos que vous m'avez fait tenir par le Chevalier?

Le MARQUIS.

Moi? Non, Madame. Ce procédé eſt de quelqu'un qui eſt de bonne foi, & qui n'a point de ſecret pour ſon amie. *Ironiquement.* La

Vicomteſſe, eſt pour vous de même, & il y auroit de l'ingratitude à vous, de vous conduire autrement.

La MARQUISE.

Vous plaiſantez; mais rien ne détruira la bonne opinion que j'ai d'elle.

Le MARQUIS.

Je n'ai jamais eu ce projet, Madame; & je ſuis même très-aiſe d'avoir à vous féliciter du deſir qu'elle a montré de vous ſervir.

La MARQUISE.

Quand vous me parlerez ſur ce ton-là, je vous écouterai; car il eſt vrai que je lui ai les plus grandes obligations.

Le COMTE.

Oui, par exemple, de vouloir vous faire épouſer le Baron; parce qu'elle craignoit que vous ne vous déterminaſſiez en faveur du Chevalier, qu'elle n'aime pas.

La MARQUISE.

Vous croyez qu'elle n'aime pas le Chevalier?

Le MARQUIS.

A préſent; elle n'a pas toujours penſé de même.

La MARQUISE.

Le Chevalier, ſe plaint d'elle, & tient là-deſſus des propos fort extraordinaires.

Le MARQUIS.

C'eſt fort ordinaires, que vous voulez dire, Marquiſe.

La MARQUISE.

Si c'eſt pour cela que vous me retenez....

Le MARQUIS.

Non; mais je ſerois bien-aiſe de vous apprendre de qui il auroit lieu de ſe plaindre réellement, s'il le ſçavoit.

La MARQUISE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

Le MARQUIS.

Prévenue comme vous l'êtes, pour la Vicomteſſe, je ne ſçais ſi je peux vous le dire.

La MARQUISE, *avec humeur.*

Voyons, Monſieur, voyons.

Le MARQUIS.

Connoiſſez-vous bien la Comteſſe?

La MARQUISE.

Non, pas abſolument.

Le MARQUIS.

Vous ne ſçavez pas qu'elle eſt ſœur du Chevalier?

La MARQUISE, *très-ſurpriſe.*

La Comteſſe, ſœur du Chevalier?

Le MARQUIS.

Oui, Madame.

La MARQUISE.

Et pourquoi dit-on qu'il va l'épouſer ?

Le MARQUIS.

C'eſt la Vicomteſſe, qui a engagé le Chevalier, à vous le faire croire, pour, lui a-t-elle dit, vous faire déterminer en ſa faveur, & elle ne vouloit que le tromper.

La MARQUISE.

Comment ?

Le MARQUIS.

C'eſt un piége qu'elle vous a tendu à tous les deux, pour profiter de votre dépit, & vous engager par ce moyen, à épouſer le Baron.

La MARQUISE.

Seroit-il bien poſſible ?

Le MARQUIS.

Rien n'eſt plus vrai ; c'eſt le Comte qui a découvert tout cela.

La MARQUISE.

Ce que vous me dites là, me confond. La Comteſſe, ſœur du Chevalier ?

Le COMTE.

Oui, Madame ; j'ai été ſurpris, en arrivant ici, de ce feint mariage dont on parloit.

Le MARQUIS.

Et c'eſt ce qui nous en a fait rechercher le principe.

La MARQUISE.

La Vicomteſſe, pourroit me jouer ainſi! *Elle rêve.*

Le COMTE, *bas au Marquis.*

Nous faiſons-là une choſe affreuſe!

Le MARQUIS, *bas au Comte.*

Bon! Elle n'aura que le regret de ne l'avoir pas imaginé ni prévu.

La MARQUISE.

Elle ignoroit donc que le Baron aimoit la Vicomteſſe?

Le MARQUIS.

Vraiſemblablement.

La MARQUISE.

La Comteſſe, a riſqué de perdre le Baron?

Le MARQUIS.

Elle a ſans doute cru que vous aimiez trop réellement le Chevalier, pour conſentir à ce mariage, & elle aura été piquée contre le Baron, d'avoir accepté cette propoſition.

La MARQUISE.

Je ne ſçaurois croire tout cela.

Le MARQUIS.

Voici la Comteſſe, ſçachez s'il eſt vrai qu'elle aime le Baron, ce ſera une preuve de tout ce que nous vous avons dit.

La MARQUISE.

Marquis, ne dites rien à la Vicomteſſe, de tout ce que vous venez de m'apprendre, non plus qu'au Chevalier.

Le MARQUIS.

Nous ſerons diſcrets.

Le COMTE, *au Marquis.*

La Vicomteſſe, niera quand elle ſçaura tout cela.

Le MARQUIS, *au Comte, en s'en-allant.*

Elle n'en ſera pas moins perdue.

SCENE V.

La MARQUISE, La COMTESSE, Le BARON.

La COMTESSE.

IL n'eſt point ici, Baron.

La MARQUISE.

Qui cherchez-vous, Madame?

La COMTESSE.

Le Chevalier: on m'a dit qu'il étoit venu chez moi, & que je le trouverois ici.

La MARQUISE, *ſouriant.*

Votre empreſſement n'a rien que de convenable, & pour moi je le trouve tout ſimple.

La COMTESSE.

Vous plaiſantez, Madame; mais en vérité....

La MARQUISE.

Non, ma chere Comteſſe.

La COMTESSE.

Madame, vous me voulez ſûrement du mal.

La MARQUISE.

Au contraire, je vous plains bien ſincérement de toutes les inquiétudes que je vous ai cauſées.

La COMTESSE.

Que voulez-vous dire, Marquiſe? expliquez-vous.

La MARQUISE.

Je vous rends le Baron, il eſt toujours fidele, & toujours digne de vous.

La COMTESSE.

Eſt-il poſſible?

Le BARON, *bas à la Marquiſe.*

Que faites-vous, Madame? *A part.* Ah! ſerois-je aſſez heureux!...

La MARQUISE.

J'admire la tendreſſe de la Comteſſe, pour

ſon frere, d'avoir riſqué de vous perdre, par complaiſance pour lui.

La COMTESSE.

Comment, pour mon frere?

Le BARON.

Quoi?...

La MARQUISE.

Oui, Comteſſe, je ſçais que le Chevalier, eſt votre frere.

Le BARON, *à la Comteſſe.*

Ah! Madame, je vous demande pardon d'avoir pu vous ſoupçonner de me trahir, & d'avoir feint de vous abandonner.

La COMTESSE.

N'ai-je pas les mêmes torts vis-à-vis de vous, Baron? N'ai-je pas cru que vous épouſiez Madame?

Le BARON.

Nous l'avons tous deux laiſſé croire, ſans jamais en avoir eu le deſir.

La MARQUISE.

Oui; c'eſt un projet de la Vicomteſſe; mais je ne veux pas qu'elle ſçache encore que je ſuis inſtruite de tous ſes deſſeins ſur moi. Le Marquis & le Comte, à qui j'ai obligation, de tout ce que j'ai appris, m'ont promis le ſecret. Baron, feignons toujours devant elle, je vous prie.

Le BARON.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira. *A la Comteſſe.* Mais, Madame, fixez du moins le jour où je ſerai heureux.

La COMTESSE.

Notre bonheur dépend de la Marquiſe.

La MARQUISE.

Comment ?

La COMTESSE.

Vous devez m'entendre, Madame ; ſi mon frere....

La MARQUISE.

Le voici ; je ne veux pas lui parler actuellement.

Le BARON.

Ah ! Madame, par grace.

La MARQUISE.

Non, laiſſez-moi, je vous prie. *Elle ſort avec précipitation.*

SCENE VI.

La COMTESSE, Le CHEVALIER, Le BARON.

Le CHEVALIER.

Est-ce que la Marquiſe m'évite ? Pourquoi donc s'en-va-t-elle auſſi précipitamment ?

La COMTESSE.

Nous ne pouvons pas encore ſçavoir quels ſont ſes deſſeins ; par rapport à vous, elle ſçait tout.

Le CHEVALIER.

Elle eſt donc ſure que vous êtes ma ſœur ?

La COMTESSE.

Oui ; mais le Marquis & le Comte, n'en ſont pas reſtés là, ils l'ont aſſurée que la Vicomteſſe, s'eſt miſe à la tête de notre projet, pour vous tromper & pour la tromper elle-même, & la forcer d'épouſer le Baron,

Le CHEVALIER.

Et le croit-elle ?

Le BARON.

Si bien ; qu'elle paroît très-piquée contre la Vicomteſſe.

Le

Le CHEVALIER, *avec joie.*

Ils m'ont bien tenu parole. Cependant....

La COMTESSE.

Elle nous a priés de lui laiſſer ignorer qu'elle eſt inſtruite de tout cela.

Le BARON.

C'eſt d'un bon augure pour vous.

La COMTESSE.

Je la crois humiliée d'avoir été la dupe d'une femme en qui elle avoit la plus grande confiance.

Le CHEVALIER.

Mais ſi la Vicomteſſe a une converſation avec elle, & qu'elle lui faſſe avouer tout ce qu'elle ſçait, elle ſe juſtifiera, elle ſçaura lui perſuader aiſément que ce ſont des imputations fauſſes; & ſon empire ſera encore mieux établi que jamais.

La COMTESSE.

Voilà ce que je crains, comme vous.

Le CHEVALIER.

Si du moins, elle avoit voulu m'entendre, peut-être que l'amour..... Mais le Baron, n'avoit-il pas fait ſur ſon cœur l'impreſſion que je craignois? Ne me flattez point, Baron, je vous en conjure.

Le BARON.

Il eſt impoſſible que vous ſoyez malheureux. Lorſqu'elle a conſenti à laiſſer croire que je l'épouſerois, ce n'étoit, diſoit-elle, que pour me ſervir, & pour me faire réuſſir auprès de Madame ; mais elle étoit ſi troublée, qu'elle vous a nommé pluſieurs fois au lieu d'elle.

Le BARON.

Pourquoi donc n'a-t-elle pas voulu reſter, lorſque je ſuis arrivé ?

La COMTESSE.

Elle eſt inquiéte, agitée de différens mouvemens, & peut-être ne ſçait-elle pas bien encore à quoi s'en tenir.

Le CHEVALIER.

Mais ſi elle m'aime réellement.... Ma ſœur, j'ai envie d'aller me jetter à ſes pieds, & de profiter de ce moment de trouble.

La COMTESSE.

Je n'oſe vous le conſeiller. Avec la Marquiſe, il ne faut rien bruſquer ; laiſſez agir les réflexions qu'elle pourra faire : lorſque l'on aime bien, elles tournent toujours au profit de l'amour.

Le CHEVALIER.

Mais, ſi la Vicomteſſe s'eſt juſtifiée, je ſuis perdu !

Le BARON.

La voici, elle paroît inquiéte.

SCENE VII.

La VICOMTESSE, La COMTESSE, Le CHEVALIER, Le BARON.

La VICOMTESSE.

BARON, ſçavez-vous ce que peut avoir la Marquiſe?

Le BARON.

Pourquoi donc?

La VICOMTESSE.

Je viens de chez elle, on m'a dit qu'elle étoit renfermée.

Le BARON.

Oui, mais non pas pour vous; ſûrement elle ne l'eſt jamais.

La VICOMTESSE.

Non, pas ordinairement; ſi elle étoit malade, cela ne l'empêcheroit pas de me voir.

Le BARON.

C'eſt ſans doute la faute de ſes gens.

La VICOMTESSE.

J'ai inſiſté, cela me confond!

Le BARON.

Ce ſont peut-être ſes vapeurs.

La VICOMTESSE.

Je le crains. Voyez-la, vous y êtes intéreſſé plus que perſonne.

Le BARON.

J'y vais; mais vous la verrez.

La VICOMTESSE.

Allez-y auſſi, Madame.

La COMTESSE.

Si elle n'a pas voulu vous voir, elle ne nous verra pas non plus.

La VICOMTESSE.

Pourquoi donc, Madame? Ce n'eſt point du tout une raiſon.

La COMTESSE.

Je vais toujours ſçavoir ſi elle n'eſt pas incommodée. Chevalier, venez-vous?

Le CHEVALIER.

Je vous ſuis. *Ils ſortent.*

La VICOMTESSE, *à elle-même.*

Ceci m'inquiéte.

SCENE VIII.

La VICOMTESSE, Le VICOMTE.

Le VICOMTE.

EH bien, Madame, quelles réponſes a-t-on fait à vos lettres ?

La VICOMTESSE.

Ne vous l'a-t-on pas dit ?

Le VICOMTE.

Non vraiment.

La VICOMTESSE.

Duval eſt revenu. Je n'aurai de réponſes que dans la journée ; ne ſoyez pas inquiet.

Le VICOMTE.

C'eſt bien aiſé à dire.

La VICOMTESSE.

Et Morinval, n'eſt pas arrivé ?

Le VICOMTE.

Je l'attends.

La VICOMTESSE.

Mais c'eſt que je voudrois que ma fête fût décidée.

Le VICOMTE.

C'eſt bien intéreſſant !

La VICOMTESSE.

Sans doute. Je voudrois engager la Marquise, à fixer le jour de son mariage avec le Baron, & ce seroit un prétexte.

Le VICOMTE.

Que vous fait ce mariage? Vous êtes bien bonne de vous tant intéresser à ces gens-là, quand vous négligez mes affaires.

La VICOMTESSE.

Est-ce que je les néglige? Nai-je pas fait tout ce que vous avez voulu?

Le VICOMTE.

Oui, pour avoir dix mille francs.

La VICOMTESSE.

Mais les ai-je?

Le VICOMTE.

Vous les aurez.

La VICOMTESSE.

Il y a de l'ingratitude à vous.

Le VICOMTE.

Oui, de l'ingratitude; c'est bien là, de quoi vous vous embarrassez.

La VICOMTESSE.

Mais pourquoi cette humeur?

Le VICOMTE.

Ce n'est pas de l'humeur, c'est de l'inquiétude.

La VICOMTESSE.

Chacun a la ſienne. Faites-moi donc dire quand Morinval ſera arrivé.

Le VICOMTE, *s'en allant.*

Tout cela me tourmente.

La VICOMTESSE, *ſuivant le Vicomte.*

Monſieur, entendez-vous?

Le VICOMTE.

Oui, oui.

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

Le COMTE, Le MARQUIS.

Le COMTE.

EH bien, Marquis?

Le MARQUIS.

Ma foi, tout va à merveilles.

Le COMTE.

Mais quoi?

Le MARQUIS.

La Marquiſe eſt triſte : la Vicomteſſe eſt inquiéte ; elle voudroit ſçavoir ce qu'a la Marquiſe ; mais celle-ci évite le tête-à-tête.

Le COMTE.

Elle craint l'explication ; ainſi nous pouvons être tranquilles.

Le MARQUIS.

Le Vicomte, eſt en colere contre ſa femme, de ce qu'elle n'a point de réponſes de ſes lettres.

Le COMTE.

C'eſt excellent ! Et elle eſt furieuſe de ce que

Morinval n'arrive point, à ce que m'a dit le Vicomte.

Le MARQUIS.

C'eſt délicieux !

Le COMTE.

Oui ; mais le pauvre diable de Vicomte, ne ſçait pas encore ſon malheur.

Le MARQUIS.

Quoi donc ?

Le COMTE.

Languilliere, lui a enlevé Roſine ; c'eſt une choſe faite ſans retour.

Le MARQUIS.

Il m'avoit pourtant aſſuré qu'il ne craignoit rien.

Le COMTE.

Dans ſon chagrin, il s'en prendra à la Vicomteſſe, de n'avoir point écrit à l'oncle.

Le MARQUIS.

Mais il auroit été trop tard.

Le COMTE.

Qu'eſt-ce que cela fait ? On s'en prend à tout, quand on eſt contrarié.

Le MARQUIS.

A propos ; le Baron, époux de la Comteſſe, à ce que m'a dit le Chevalier.

Le COMTE.

La Vicomteſſe, le ſçait-elle?

Le MARQUIS.

Non, pas encore.

Le COMTE.

Et toi, tes projets ſur la Marquiſe, que deviennent-ils?

Le MARQUIS.

Je la croyois détachée du Chevalier, quand j'y ai penſé; je n'y penſe plus, je la lui abandonne. On trouve toujours à ſe marier, quand on ne cherche que de l'argent, & qu'on a un nom.

Le COMTE.

Qui retient la Marquiſe? qui l'empêche de s'expliquer?

Le MARQUIS.

Ma foi, je n'en ſçais rien; l'embarras de rompre avec la Vicomteſſe, peut-être.

Le COMTE.

Reçois donc; avec des femmes comme celle-là, quoique l'on n'ait rien à ſe reprocher, on y regarde à deux fois.

Le MARQUIS.

Je crois qu'elle ſera furieuſe contre nous,

Le COMTE.

Je le voudrois, cela me divertiroit; ce ſera toujours une bonne choſe à conter.

Le MARQUIS.

Voici la Marquiſe.

Le COMTE.

Elle rêve profondément.

Le MARQUIS.

Elle ne nous voit pas.

Le COMTE.

Il faut la déterminer.

Le MARQUIS.

Le veux-tu?

Le COMTE.

Ma foi oui; j'ai affaire à Paris, & je veux voir la fin de tout cela, avant de m'en aller.

Le MARQUIS.

Et moi auſſi.

SCENE II.

La MARQUISE, Le COMTE; Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

VOus me paroiſſez bien occupée, Madame.

La MARQUISE.

Ah! Marquis, vous m'avez miſe dans le plus grand embarras.

Le MARQUIS.

Comment donc?

La MARQUISE.

Je crains autant de revoir la Vicomteſſe, que ſi j'étois coupable envers elle.

Le COMTE.

Bon, quelle enfance! Je ne voudrois ſeulement pas d'explication, à votre place.

La MARQUISE.

Je voudrois pouvoir l'éviter; mais rompre ſans qu'elle en ſçache les raiſons, je ne lui paroîtrai qu'une capricieuſe; il y a déjà long-tems qu'elle croit que je n'ai pas une façon de penſer à moi.

Le MARQUIS.

C'eſt vrai, elle le dit par-tout.

La MARQUISE.

Et qu'elle m'accuſe d'irréſolution.

Le COMTE.

Pour lors elle ne le pourra plus, & ce n'eſt pas là ce que vous devez craindre.

La MARQUISE.

Oui; mais elle me couvrira de ridicules.

Le MARQUIS.

Sa réputation eſt faite, & la vôtre eſt ſans reproches; tous les torts ſeront de ſon côté.

La MARQUISE.

Je crains de vous compromettre tous les deux.

Le COMTE.

Ah! que cette crainte ne vous arrête point.

Le MARQUIS.

Je ne crois pas qu'elle oſe ſe plaindre de nous.

Le COMTE.

Parlez, parlez, Madame, tant que vous le voudrez.

La MARQUISE.

J'ai envie de lui dire, que le Baron, ſur lequel je comptois, m'abandonnant pour la Comteſſe, je veux reſter veuve.

Le MARQUIS.

Et voulez-vous que le Chevalier, croye que vous aimez le Baron?

La MARQUISE.

Que dites-vous ?

Le COMTE.

Ce qui arrivera. C'étoit là toute ſa crainte.

La MARQUISE.

Quoi, il m'a cru réellement capable de l'épouſer ?

Le MARQUIS.

Et ſans cela, cette feinte auroit-elle autant duré ? Vous ne l'avez donc point vu depuis que nous vous avons inſtruite ?

La MARQUISE.

Je voulois prendre avant une réſolution, & je ne le puis.

Le MARQUIS.

Et vous ſacrifiez votre bonheur à une femme, qui ne vous faiſoit rien faire que pour elle, dont le but étoit de vous dominer toujours, & qui ne veut vous faire abandonner le Chevalier, que parce qu'il lui déplaît ; c'eſt une foibleſſe dont vous ne devez pas même être ſoupçonnée.

La MARQUISE.

Que voulez-vous, je n'en ſuis pas la maîtreſſe ; donnez-moi du tems, laiſſez-moi y réfléchir encore. *Elle ſort.*

Le MARQUIS.

Je ne vous quitte pas. *Au Comte.* Je veux abſolument la déterminer.

Le COMTE.

Elle eſt ébranlée, il ne faut pas lui donner le tems de reſpirer.

SCENE III.

Le COMTE, Le VICOMTE.

Le VICOMTE.

EH bien, Comte, je ſuis déſeſpéré!

Le COMTE.

Eſt-il vrai?

Le VICOMTE.

Que trop! La perfide créature! Après les promeſſes qu'elle me fit hier! Et tout étoit arrangé avec Languilliere; peut-on tromper auſſi cruellement!

Le COMTE.

Tôt ou tard, tu devois t'y attendre.

Le VICOMTE.

Mais ce n'eſt pas tout.

Le COMTE.

Qu'y a-t-il donc encore?

Le VICOMTE.

Une choſe qui va me couvrir d'un ridicule affreux ; qui eſt vilaine ; malhonnête.

Le COMTE.

Mais quoi ?

Le VICOMTE.

Mon Intendant, ayant appris cet arrangement, s'eſt aviſé, de ſon propre mouvement, de retirer tout ce que j'avois donné à Roſine, de faire démeubler la maiſon.

Le COMTE.

C'eſt un drôle adroit.

Le VICOMTE.

Oui ; mais c'eſt une action infâme, & qui ne ſe fait point.

Le COMTE.

Il eſt vrai qu'on n'en dira pas de bien, & que l'on croira que tu en avois donné l'ordre.

Le VICOMTE.

Voilà ce que je crains, & je ne pourrai jamais me laver de cela.

Le COMTE.

C'eſt fâcheux.

Le VICOMTE.

Oh ; très-fâcheux ! Imaginerois-tu quelque moyen pour tout réparer ?

Le

Le COMTE.

Oui, il y en a un. Tu n'as qu'à chaſſer ton Intendant, & le déſavouer.

Le VICOMTE.

Tu as raiſon.

Le COMTE.

Tout ce qu'il a retiré étoit peut-être dû aux Marchands, encore ?

Le VICOMTE.

Sûrement ; qu'importe ? Ils vendent aſſez cher pour faire crédit. Allons, je vais tout renvoyer.

Le COMTE.

A la bonne heure. Mais on croira toujours que c'eſt le premier mouvement qui t'aura fait donner cet ordre.

Le VICOMTE.

On le croira ?

Le COMTE.

Tu ne ſçaurois l'empêcher ; cela fera un bruit du diable à l'Opéra.

Le VICOMTE.

C'eſt déſeſpérant ! Je n'oſerai m'y montrer. Il faut que tu me rendes un ſervice.

Le COMTE.

De tout mon cœur ; qu'eſt-ce que c'eſt ?

Le VICOMTE.

De publier dans la Loge, que je n'ai point de part à ce procédé; que j'ai été furieux de ne l'avoir pas prévu, & que j'ai tout fait rendre ſur le champ.

Le COMTE.

Cela peut faire un bon effet.

Le VICOMTE.

Je vais écrire qu'on ne perde pas un inſtant.

SCENE IV.

Le COMTE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

MONSIEUR le Comte, avez-vous vu la Marquiſe?

Le COMTE.

Oui, le Marquis eſt avec elle, il ne la quittera pas qu'il ne l'ait déterminée.

Le CHEVALIER.

A quoi?

Le COMTE.

A vous épouſer.

Le CHEVALIER.

Je puis l'eſpérer?

Le COMTE.

Elle craint encore la Vicomteſſe, voilà tout l'obſtacle; il faudra l'aider, & nous ne vous abandonnerons pas.

Le CHEVALIER.

Que je vous aurai d'obligations à tous deux!

Le COMTE.

Vous vous moquez.

Le CHEVALIER.

Si l'on diſoit à la Vicomteſſe, que le Baron, épouſe ma ſœur, pour la préparer.

Le COMTE.

Gardons-nous-en bien, elle auroit le tems d'agir, & il faut qu'elle ne prévoye rien, afin que le coup que nous voulons lui porter ſoit plus fort, & que vous en ſoyez débarraſſé ſans retour.

Le CHEVALIER.

Ah! je le voudrois de tout mon cœur!

Le COMTE

Je vais voir ce que le Marquis a fait, & vous le ramener.

Le CHEVALIER.

Ma reconnoiſſance....

Le COMTE.

Laiſſez donc; nous ſerons trop heureux de réuſſir.

SCENE V.

La COMTESSE, Le BARON, Le CHEVALIER.

La COMTESSE.

ÉH bien, mon frere, avez-vous vu le Marquis?

Le CHEVALIER.

Non; mais le Comte me fait tout eſpérer; ils ſont tous deux occupés de preſſer la Marquiſe, en ma faveur.

La COMTESSE.

La Vicomteſſe, eſt inquiéte: le Baron a feint de craindre que la Marquiſe ne change de ſentiment; elle l'a raſſuré, & elle prétend même que, ſi le Marquis & le Comte, pouvoient réuſſir à la deſſervir auprès d'elle, qu'elle ſçauroit bien trouver les moyens de reprendre ſon empire ſur la Marquiſe.

Le CHEVALIER.

Tant-mieux, cette confiance m'eſt abſolument néceſſaire, pour que rien ne traverſe mes deſſeins. Elle ne ſçait donc rien abſolument?

Le BARON.

Non, du tout.

La COMTESSE.

La Voici.

Le CHEVALIER.

Elle a l'air très-empreſſé.

Le BARON.

Nous allons ſçavoir ce qui l'amene.

SCENE VI.

La VICOMTESSE, La COMTESSE; Le BARON, Le CHEVALIER.

La VICOMTESSE.

BAron, vous ſerez content.

Le BARON.

Comment donc, Madame?

La VICOMTESSE.

J'abandonne le projet de la fête, tout cela ſeroit trop long.

Le BARON.

Et comment ferez-vous?

La VICOMTESSE.

La Marquiſe, me fournit elle-même; un moyen admirable. Sa retraite eſt une occaſion de reproches; elle m'aime, elle ſera embarraſſée; je feindrai de douter de ſon amitié; elle

voudra me raſſurer, & je lui demanderai, pour me prouver ſa confiance en moi, de ſe décider, & de prendre jour pour vous épouſer.

Le BARON.

C'eſt très-bien penſé.

La VICOMTESSE.

Laiſſez-moi faire. Bon! avec cette femme-là, on ne peut pas être inquiet, du tout; j'en ferai toujours tout ce que je voudrai; je ſçais comment il faut la prendre.

La COMTESSE.

Vous la connoiſſez bien.

La VICOMTESSE.

Elle a l'ame ſenſible, le cœur excellent; mais elle eſt foible à l'excès, elle ne ſçait pas réſiſter.

Le BARON.

Je le voudrois.

La VICOMTESSE.

Comptez, comptez ſur moi. Elle vient, retirez-vous tous les trois, & vous paroîtrez quand il ſera néceſſaire. *Ils ſe retirent.*

SCENE VII.

La MARQUISE, La VICOMTESSE, Le MARQUIS, Le COMTE.

La MARQUISE, *bas au Marquis.*

EN vérité, je tremble.

Le MARQUIS.

Quelle folie !

La VICOMTESSE.

Eh bien, ma chere Marquiſe, qu'avez-vous donc eu ? J'ai été, mais on ne peut pas plus, fâchée de ce que vous n'avez pas voulu me voir ; eſt-ce ainſi que l'on traite quelqu'un dont on eſt auſſi ſure d'être aimée ?

Le MARQUIS.

Madame, craignoit de vous trop attendrir ſur ſon état. Quand on ſçait à quel point les perſonnes qui nous aiment ſont ſenſibles, il faut les ménager.

La VICOMTESSE.

Vous avez donc réellement beaucoup ſouffert ?

La MARQUISE.

Oui, Madame, & je ne ſuis pas bien encore.

La VICOMTESSE.

Et vous me l'avez laiſſé ignorer ; en vérité, je ne ſçaurois vous faire aſſez de reproches.

La MARQUISE.

Vous, Madame ?

La VICOMTESSE.

Oui ; vous n'avez pas aſſez de confiance en mon amitié, ma chere Marquiſe, & quand encore ? Lorſque je ne ſuis occupée que de votre bonheur ; mais je ne veux plus que vous en doutiez.

La MARQUISE.

Je n'en doute pas non plus, Madame.

La VICOMTESSE.

Eh bien, j'ai beſoin que vous me le prouviez.

La MARQUISE.

Et Comment ?

La VICOMTESSE.

La fête que j'avois imaginée de faire faire pour votre mariage....

Le MARQUISE.

Je ne veux point de fêtes.

La VICOMTESSE.

Vous me charmez ! C'eſt préciſément là, ce que je voulois dire, il n'en faut point ; l'impatience du Baron, ne ſe prêteroit point à cela.

La MARQUISE.

L'impatience du Baron ?

Le MARQUIS, *bas à la Marquiſe.*

Elle ne ſe doute de rien.

La VICOMTESSE.

Oui, Marquiſe, il m'a réellement querellée de ne vous avoir pas preſſée davantage.

La MARQUISE.

Ce que vous me dites là, me ſurprend, Madame !

La VICOMTESSE.

Ne me croyez-vous pas ? Je vais vous le faire dire par lui-même, ſi vous le voulez.

La MARQUISE.

Cela ſeroit étonnant.

La VICOMTESSE.

Pourquoi donc étonnant ?

La MARQUISE.

Vous n'êtes pas bien inſtruite, Madame.

Le COMTE, *bas à la Marquiſe.*

Fort bien.

La VICOMTESSE.

Je ne vous comprends pas, Marquiſe.

La MARQUISE.

Vous ignorez, ſans doute, que le Baron, que vous m'aſſurez ſi poſitivement, qui vous

preſſe de me prier de conſentir à l'épouſer, épouſe la Comteſſe?

La VICOMTESSE.

La Comteſſe? Cela ne ſe peut pas. Et le Chevalier donc? Vous voyez bien que vous vous trompez. Mais je m'en-vais éclaircir tout cela. *Elle appelle.* Baron, Baron?

SCENE VIII.

La MARQUISE, La COMTESSE, La VICOMTESSE, Le MARQUIS, Le CHEVALIER, Le BARON, Le COMTE.

Le BARON.

ME voici, Madame....

La VICOMTESSE.

Expliquez-nous....

La MARQUISE.

Il eſt inutile, Madame; tout eſt découvert.

La VICOMTESSE.

Que voulez-vous dire?

Le MARQUIS, *bas à la Marquiſe.*

Ferme.

La MARQUISE.

Je ſçais tous les moyens que vous aviez employés pour éloigner de moi, le Chevalier.

La VICOMTESSE.

Moi?

La MARQUISE.

Oui, Madame; je ſçais que la Comteſſe, eſt ſa ſœur.

La VICOMTESSE.

La ſœur du Chevalier!

La MARQUISE.

Oui, la ſœur du Chevalier. Vous êtes ſurpriſe de ce que je ſuis inſtruite de tout cela; mais ce qui vous étonnera davantage, c'eſt d'apprendre que le Baron, n'a jamais eu d'autres deſſeins que d'épouſer la Comteſſe.

La VICOMTESSE.

Je vous réponds, Madame....

La MARQUISE.

Je ſuis fâchée, moi, de voir à quel point vous vous êtes abaiſſée à feindre; j'ai cru que vous m'aimiez ſincérement, & mon cœur ne s'eſt jamais défié de ce qui a pu lui paroître honnête.

La VICOMTESSE.

Vous pouvez me ſoupçonner....

La MARQUISE.

D'avoir voulu détruire la ſeule choſe qui peut faire à jamais mon bonheur, l'amour que j'aurai toujours pour le Chevalier, & que j'épouſe enfin, malgré tout ce que vous avez fait pour l'empêcher.

Le CHEVALIER, *baiſant la main à la Marquiſe.*

Ah! Madame, après toutes les inquiétudes que j'ai eues de vous perdre, je vais mourir de joie!

Le MARQUIS.

Vicomteſſe, je ſçavois bien que le Baron, n'épouſeroit pas la Marquiſe.

La VICOMTESSE.

La confiance que Madame, a en vous, ne m'étonne pas, Monſieur; votre art va plus loin que celui qu'on me ſuppoſe.

Le COMTE, *ironiquement.*

Celui de plaire & d'enchaîner, que vous poſſédez ſi bien, Vicomteſſe, ſurpaſſera toujours le nôtre, quelque grand qu'il puiſſe être.

La MARQUISE.

Je ne puis ſouffrir d'avoir à me défier de perſonne, cela n'eſt point dans mon caractere; ainſi je ne crains pas d'y être expoſée davantage.

La VICOMTESSE.

Sans doute ; quand on a des amis, comme ces Meſſieurs, rien n'eſt plus raſſurant, vous leur avez tant d'obligations, que je ne ſuis pas étonnée de la confiance qu'ils vous ont inſpirée. Cependant il me ſeroit facile de vous prouver qu'ils vous ont trompée, & que j'ignorois abſolument....

La MARQUISE.

Je n'examinerai point, ſur-tout, quand je n'ai lieu que de m'en louer.

Le CHEVALIER, *au Comte, & au Marquis.*

Je vous dois tout mon bonheur.

Le MARQUIS.

Vous voyez que je ſuis un rival honnête homme.

Le COMTE.

Que vois-je ? Quel déſeſpoir s'eſt emparé du Vicomte ?

SCENE DERNIERE.

La MARQUISE, La VICOMTESSE, La COMTESSE, Le CHEVALIER, Le MARQUIS, Le COMTE, Le BARON, Le VICOMTE, *une lettre à la main.*

La VICOMTESSE.

C'Est l'aventure de Languilliere, apparemment.

Le COMTE.

En écrivant à ſon oncle, vous avez pourtant ſervi de votre mieux le Vicomte, il auroit tort de ſe plaindre de vous.

La VICOMTESSE.

Mais, Vicomte, êtes-vous fou, de vous déſeſpérer comme cela, pour cette petite créature?

Le VICOMTE.

Pouvez-vous me parler encore, Madame, quand c'eſt vous qui êtes cauſe de ma perte?

La VICOMTESSE.

Moi, Monſieur?

Le COMTE.

Ah! Vicomte, tu as tort de te plaindre

d'elle, quand elle n'eſt occupée que de tes affaires ; les deux lettres qu'elle a écrites en ſont foi.

Le VICOMTE.

Tu l'as cru comme moi, qu'elle avoit écrit?

Le COMTE.

Eh bien ?

Le VICOMTE.

Elle n'en a rien fait. Oui, Madame, Morinval, que j'ai envoyé chercher les réponſes, me l'a mandé. C'eſt envain que je vous ai preſſée pluſieurs fois d'écrire au Préſident, pour en impoſer au Procureur de mes créanciers, vous ne l'avez pas voulu, je ſuis ruiné !

La VICOMTESSE.

Ruiné ?

Le VICOMTE.

Oui, Madame, ruiné. Mes biens ſont en direction, & l'on ne m'accorde qu'une penſion viagere de deux mille écus, pour vous & pour moi.

La VICOMTESSE.

Pour moi ? J'ai mon bien.

Le VICOMTE.

Votre bien ? Ce ſont vos créanciers qui ont prêté ſoixante mille francs, pour vous faire

engager, & nous n'avons pas plus de reſſources l'un que l'autre.

La VICOMTESSE.

Quoi, Monſieur Drouſſin, m'a trompée?

Le VICOMTE.

Vous n'avez pas voulu écouter ſes repréſentations, je ne ſçavois pas les conſéquences de ce que vous faiſiez, ou plutôt, je ne croyois pas le péril ſi prochain.

La VICOMTESSE.

Et il ne me reſte rien dont je puiſſe diſpoſer?

Le VICOMTE.

Non; mais ce n'eſt pas tout.

La VICOMTESSE.

Qu'y a-t-il encore?

Le VICOMTE.

Mon Intendant, avoit touché *les* ſoixante mille franes, & il a diſparu avec cet argent, & encore celui d'autres effets qu'il avoit vendus.

Le COMTE.

Les meubles de Roſine, apparemment.

Le VICOMTE.

Je ſuis perdu, abymé!

La MARQUISE.

Madame, dans vôtre infortune, je ſerois trop heureuſe, ſi vous vouliez accepter l'offre que je vais vous faire.

La

La VICOMTESSE, *aigrement.*

Vous, Madame ?

La MARQUISE.

Oui, moi. J'ai une Terre en Champagne ; aſſez belle ; ſi vous voulez aller l'habiter, vous y ſerez entierement la maîtreſſe.

La VICOMTESSE.

Je vous remercie, Madame, je ne ſuis pas encore en âge de quitter le monde ; mais ce que je quitterai, & de très-grand cœur, c'eſt cette maiſon-ci. *Elle ſort avec le Vicomte.*

Le COMTE.

Suivons le Vicomte, il me fait réellement de la peine.

La MARQUISE.

Venez, & cherchons les moyens d'aider cette malheureuſe Vicomteſſe. Puiſſe, leur exemple, ſervir à effrayer ceux qui courent, comme eux, auſſi rapidement vers leur perte.

Fin des Liaiſons du Jour.

LES
HOMMES
A LA MODE.

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

AVERTISSEMENT.

LA Comédie des Hommes à la Mode, étant la même choſe que les Ridicules du Jour, il étoit impoſſible qu'elle ne reſſemblât pas, en partie, au Préjugé à la Mode; puiſqu'il falloit y mettre des gens mariés. Ce reproche étoit donc inévitable; mais cette reſſemblance n'eſt pas entiere, & cette critique eſt avouée par l'Auteur. (*) *Il ſeroit trop heureux, ſi l'on n'en trouvoit pas d'autres. Ce n'eſt pas qu'il penſe qu'on doive ſe plaindre de ſe voir critiquer; les meilleurs Ouvrages l'ont été & le ſeront toujours; ce qu'il y a de plus redoutable, c'eſt de tomber bientôt dans l'oubli. Une Piece excellente, au contraire, attire l'attention; plus elle réuſſit, plus on l'examine ſcrupuleuſement. Tout le monde ne ſçauroit voir des mêmes yeux; chacun a ſa façon de penſer & de ſentir; & en critiquant, il y a toujours une ſorte de ſatisfaction pour l'amour-propre du lecteur. En indiquant des défauts, on ſe croit plus habile que l'Auteur. S'il n'eſt point énorgueilli du ſuccès de ſes Ouvrages, s'il eſt modeſte; le critique lui a obligation de l'avoir fait briller; il eſt même,*

(*) Le Prince Clénerzow, en convenoit.

quelquefois, prêt à prendre ſon parti, ſi un autre pouſſe la critique trop loin. Et la raiſon? C'eſt que l'amour-propre eſt plus reconnoiſſant qu'on ne penſe: ſans lui il n'y auroit pas de protecteurs, peu d'amis, & point d'amans.

Que l'on ne compare donc pas cette Piece, au Préjugé à la Mode; c'eſt tout ce que l'Auteur demande; il eſt trop loin de penſer à vouloir ſoutenir le parallele avec Monſieur de la Chauſſée; mais il voudroit bien qu'on obſervât l'avantage qu'aura toujours une Piece imprimée, qui a réuſſi au Théâtre, ſur celle qui n'a pas été jouée. Le ton, & le jeu des Acteurs, ſe rappellent en liſant; c'eſt pour le lecteur, préſque l'équivalent d'une ſeconde Repréſentation. On pourroit encore ajouter, que telle Piece n'eſt jouée entierement, comme elle a été préſentée aux Comédiens; que les Répétitions font voir des longueurs & des défauts, que l'on n'apperçoit pas à une ſimple lecture; que l'on reçoit bien des avis, avant la Repréſentation, & qu'une Piece jouée, a reçu, avant d'être imprimée, préſque toutes les corrections dont elle étoit ſuſceptible, & que l'Auteur étoit capable de faire.

PERSONNAGES.

M. de VIRTEIL.

Mad. de VIRTEIL, *Femme de Monſieur de Virteil.*

Mlle de S. RIS.

M. de BEAUVIEUX, *Oncle de Mademoiſelle de S. Ris.*

Le CHEVALIER.

Le MARQUIS.

Le PRÉSIDENT.

HENRIETTE, *Femme-de-chambre de Madame de Virteil.*

RENAUD, *Laquais de confiance de Monſieur de Virteil*

CHAMBERY, *Frotteur.*

DES LAQUAIS.

La Scène eſt dans le ſallon de compagnie de Monſieur de Virteil, qui eſt bien meublé, & où il y a un Clavecin, avec de la Muſique & un violon deſſus, & ſur une table, un tambour à broder.

LES HOMMES A LA MODE.

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, CHAMBERY.

Chambery, range les meubles & les eſſuye, & Henriette arrive en regardant par toutes les portes.

HENRIETTE.

IL me ſemble pourtant que je viens de voir entrer Renaud, ici; par où a-t-il paſſé? Chambery, ne l'avez-vous pas vu?

CHAMBERY, *nétoyant, ſans regarder Henriette.*

Qui, Mademoiſelle ?

HENRIETTE.

Monſieur Renaud.

CHAMBERY.

Non, il n'eſt pas venu ici.

HENRIETTE.

Allez, je vous prie, chez ſon maître, voir s'il n'y eſt pas. *Se parlant à elle-même.* Il a ſûrement pris par le grand eſcalier. *A Chambery, qui demeure à ranger.* Qu'eſt-ce que vous faites là ? Allez donc.

CHAMBERY.

Oh, Mademoiſelle, vous n'êtes pas ſi preſſée, peut-être ; dès que j'aurai fini de nétoyer ici, j'irai.

HENRIETTE, *vivement.*

Eh, mais, il ſera parti, je ne le verrai point, & je veux lui parler.

CHAMBERY, *lentement.*

Ne vous fâchez pas, j'y vais tout-à l'heure. *En s-en-allant, il s'arrête à houſſer un tableau.*

HENRIETTE.

Eh bien, vous voilà déjà arrêté ?

CHAMBERY.

Si je n'acheve pas mon ouvrage, perſonne

ne le finira pour moi, pendant que je ferai vos commiſſions.

HENRIETTE.

Vous êtes bien impatientant!

CHAMBERY,

Et vous, vous êtes bien vive. Tenez, ne vous fâchez pas, le voilà qui vient, Monſieur Renaud.

HENRIETTE.

Où donc?

CHAMBERY.

Par ici; je m'en vais l'appeller. *Il appelle* Monſieur Renaud, Monſieur Renaud.

SCÈNE II.

HENRIETTE, RENAUD, CHAMBERY.

RENAUD, *en entrant.*

LE diable emporte le braillard! Qu'eſt-ce qu'il y a? Que veux-tu?

CHAMBERY.

Ce n'eſt pas moi; c'eſt Mademoiſelle Hen-

riette, qui vous demande. *A part en s'en-allant.* On eſt toujours plus grondé par ces gens-là, que par les maîtres.

SCENE III.

HENRIETTE, RENAUD.

HENRIETTE.

EH bien, Monſieur Renaud, on ne peut donc plus vous voir?

RENAUD.

Ah, Mademoiſelle, j'en ſuis plus fâché que vous; mais nous ſommes toujours en-l'air, je ne ſçais pas quand cela finira. Si je ſuis ici, à préſent, par exemple, ce n'eſt qu'en paſſant.

HENRIETTE.

Comment?

RENAUD.

Oui, j'y viens chercher de l'argent, pour payer un attelage de ſix chevaux Danois, que mon maître vient d'acheter.

HENRIETTE.

Il en a tant, qu'en veut-il faire?

RENAUD.

Ma foi, je n'en ſçais rien; il les eſſaye triſ-

tement ſur le Rempart ; car tous les Ecuyers ont l'air triſte en maniant leurs chevaux.

HENRIETTE.

Cela peut être ; mais Monſieur de Virteil, votre maître, n'a point de ſujet de s'attriſter ; à peine a-t-il le tems de deſirer, la fortune immenſe dont il jouit....

RENAUD.

Le rend, je crois, malheureux ; il étoit cent fois plus aimable, du vivant de ſon pere.

HENRIETTE.

Et vous croyez que c'eſt parce qu'il eſt trop riche, qu'il eſt triſte ?

RENAUD.

J'ai lieu de le penſer ; je vois tant de gens, comme lui, qui s'ennuient ; parce qu'ils ont tout ce qu'ils veulent ; que cela m'a fait faire bien des réflexions.

HENRIETTE.

Comment ?

RENAUD.

Je commence à croire, que l'on a tort de ſe donner tant de peine pour amaſſer du bien ; puiſque l'on n'en eſt pas plus content.

HENRIETTE.

Si vous allez devenir comme votre maître, prenez-y garde, je n'aime pas les moraliſeurs.

RENAUD.

Pouvez-vous me blâmer d'avoir de l'humeur, parce que je ne fais pas ce que je ſouhaite le plus, que je ne vous vois pas aſſez ?

HENRIETTE.

Non vraiment, au contraire.

RENAUD.

Je vous aime depuis long-tems, & je ſuis contrarié toute la journée ; cela me déplaît.

HENRIETTE.

Rien n'eſt plus galant ; que pouvez-vous donc avoir tant à faire ?

RENAUD.

Mille commiſſions.

HENRIETTE.

Mais votre maître ?

RENAUD.

Oh, un homme qui fait profeſſion d'avoir tous les airs à la mode, a bien de l'occupation.

HENRIETTE.

Et de quelle ſorte ?

RENAUD.

Comme ſi vous l'ignoriez. N'avez-vous pas chez vous des agréables, tout le jour?

HENRIETTE.

Il eſt vrai ; mais je ne les écoute pas.

RENAUD.

Autrefois, on ſe levoit tard, on écrivoit quelques billets, on liſoit une brochure, & l'on ne ſortoit que l'après-dîné; on avoit quelques habits magnifiques; une femme à la mode, & tout étoit dit.

HENRIETTE.

Et que fait-on de plus?

RENAUD.

Bon! à préſent, il faut courir toute la matinée, à pied, à cheval, dans un diable ou dans un cabriolet.

RENAUD.

Pour quoi faire?

RENAUD.

Pour aller voir des chevaux, pour faire faire un nouvel équipage, dont on ſe dégoute au bout de huit jours; pour choiſir des étoffes, pour faire bâtir, pour acheter des deſſins, des tableaux; pour faire de l'exercice enfin, & l'on ſe ruine par air & par oiſiveté; voilà ce que fait mon maître.

HENRIETTE.

Et l'après-dîné?

RENAUD.

Il court tous les Spectacles, & n'en écoute

aucun. Après l'Opéra, dans l'Eté, il reſte ſur le Théâtre, à attendre qu'il ſoit nuit, pour aller ſouper à la campagne. S'il va par haſard dans une bonne maiſon, il y porte un air ennuyé, pour n'y être pas retenu à ſouper.

HENRIETTE.

Pourquoi cela ?

RENAUD.

Parce qu'on n'y a pas aſſez de liberté, & qu'il aime mieux vivre avec la compagnie de ces Demoiſelles, dont il eſt la dupe, & qui ſe moquent de lui en vivant à ſes dépens. Souvent un mal d'eſtomac le fait rentrer chez lui, où il y a quelquefois des gens fort aimables ; mais qu'il ne veut pas voir ; parce qu'il n'eſt pas du bon air, d'être en ſociété avec ſa femme.

HENRIETTE.

Mais Monſieur a pourtant ſoupé hier ici, avec elle, à ce qu'on m'a dit.

RENAUD.

C'eſt qu'il eſt brouillé avec Mademoiſelle Sauteville. Vous ſçavez qui c'eſt ?

HENRIETTE.

N'eſt-elle pas à l'Opéra ?

RENAUD.

Juſtement. Quand il eſt mal avec elle, il ne

ſçait plus où aller. Il vouloit manger un poulet tout ſeul dans ſa chambre, je lui ai dit qu'il y avoit de la Muſique, chez Madame, & il a cru qu'il pouvoit s'y montrer ſans ridicule; car on croit ſouvent qu'il y en a, à ne pas en avoir.

HENRIETTE.

Il me ſemble que Madame a été aſſez contente de lui, & qu'il s'eſt amuſé.

RENAUD.

Je ne ſuis pas étonné qu'il en ait eu l'air; c'étoit de la Muſique Italienne; il n'y connoît pourtant rien, à ce que l'on m'a aſſuré, ainſi qu'aux porcelaines qu'il achete fort cher, quand c'eſt ce qu'on appelle de l'ancien; mais c'eſt la mode. Si vous ſçaviez la Chymie, l'Hiſtoire Naturelle, je vous ferois voir de belles choſes; car nous avons de toutes ces drogues-là, en abondance.

HENRIETTE.

Parce que c'eſt la mode?

RENAUD.

Sans doute.

HENRIETTE.

Je ne m'etonne pas qu'avec tout cela on s'ennuie.

RENAUD.

Ah, je vous réponds. Il y a long-tems que

j'aurois pris mon parti, ſans vous & les revenant-bons que je trouve ici. Comme nous payons bien, & que les Marchands n'y ſont pas accoutumés, je fais aſſez bien mes affaires avec eux.

HENRIETTE.

N'eſt-ce pas du mauvais air de bien payer?

RENAUD.

Sans doute, & nous pourrions bien parvenir inceſſamment à nous mettre à la mode. Adieu, je vous verrai, peut-être, pendant que mon maître ira jouer à la paume, s'il y va aujourd'hui. Je l'ai laiſſé à la Porte Saint-Honoré, & il aura bien eu le tems d'aller à la Porte Saint-Antoine, & de revenir, je crains de le faire attendre, & de m'être trop amuſé avec vous.

HENRIETTE.

Et vous ne m'avez pas parlé de nos affaires.

RENAUD.

C'eſt pour la premiere fois, vous voyez bien que j'y travaille. *Il ſort.*

HENRIETTE, *à elle-même.*

Il ſera bien un jour, s'il ne ſe gâte pas; car c'eſt auſſi du bon air, que les domeſtiques ſoient libertins.

SCENE

SCENE IV.

HENRIETTE, Le PRÉSIDENT, *en habit vert, les cheveux noués & en bottes.*

Le PRÉSIDENT.

L'On m'avoit dit que Renaud, étoit ici, &, je n'en ſerois pas étonné; puiſque j'y trouve Henriette.

HENRIETTE.

Renaud, Monſieur le Préſident? il ſort dans l'inſtant, il eſt allé joindre ſon maître.

Le PRÉSIDENT.

Il ſe moque de moi, Virteil, il me donne rendez-vous ici, pour que nous allions enſemble au Bois de Bologne, eſſayer mes chevaux, & il eſt ſorti; c'eſt tout-à-fait agréable! Je n'ai eu que le tems de rentrer, pour mettre mes bottes & faire nouer mes cheveux, & j'ai penſé rompre les jambes à mes Anglois, pour ne pas le faire attendre; ſi je ne les avois pas tenu auſſi bien dans la main, je ne ſçais pas trop ce qui en ſeroit arrivé.

HENRIETTE.

Il me paroît que vous menez fort bien; c'eſt une choſe que je n'ai jamais conçu, que

vous puiſſiez avoir ce talent-là ; car vous avez preſque tous la vue baſſe.

Le PRÉSIDENT.

Oh, que non ; pas tous ; je n'en connois que ſix, & de ces ſix-là, il y en a quatre qui menent auſſi bien que moi. Mais puiſque Virteil n'y eſt pas, ſa femme eſt-elle éveillée ? J'irois lui faire un doigt de cour. J'ai une Ariette charmante à lui montrer, que j'ai faite ce matin.

HENRIETTE.

Voilà ce qu'on appelle du talent, ſi elle eſt bonne. Je vois que vous ne perdez pas toujours votre tems.

Le PRÉSIDENT.

Perſonne n'en eſt plus économe que moi. Eh bien, puis-je entrer ?

HENRIETTE.

Ma maîtreſſe n'a pas ſonné, & puis en bottes, voudriez-vous....

Le PRÉSIDENT.

Pourquoi pas ?

HENRIETTE.

C'eſt qu'il me ſemble que la décence....

Le PRÉSIDENT.

Oh, bon, la décence ! Vieux mot inſipide, dont on a ſecoué le joug. Et puis je trouve

l'habit cavalier fait pour moi ; auſſi je ne tiens point à la Robe, c'eſt un parti qu'on m'avoit forcé de prendre, & que je m'en-vais quitter ; j'ai déjà fait faire quatre habits de couleur, plus charmans les uns que les autres.

HENRIETTE.

C'eſt être prévoyant.

Le PRÉSIDENT.

Voilà comme je ſuis. Mais ne puis-je pas voir Mademoiſelle de S. Ris ?

HENRIETTE.

Non.

Le PRÉSIDENT.

Pourquoi cela ? J'ai la choſe du monde la plus intéreſſante à lui dire. Vous ſçavez à quel point je l'aime ; eh bien, mon Ariette n'eſt faite que pour elle ; les paroles ſont auſſi de moi, & je défie mes rivaux d'en faire de pareilles.

HENRIETTE.

Vos rivaux ?

Le PRÉSIDENT.

Oui, je dis même le Chevalier, tout préféré qu'il eſt.

HENRIETTE.

Par où jugez-vous qu'il le ſoit ?

Le PRÉSIDENT.

Rien n'eſt plus aiſé : je m'y connois ; j'ai tant vu de ces petits amours myſtérieux, lorſque j'habitois le Marais ! Ce qui m'étonne, c'eſt que Mademoiſelle de S. Ris, prenne un ton ſi oppoſé à celui de ſa ſœur ; car on ne ſçauroit diſconvenir qu'elle eſt du meilleur ton ; elle a tous les goûts, tous les talens ; enfin, c'eſt une femme adorable ! Il eſt vrai qu'elle m'a quelque obligation.

HENRIETTE.

A vous ?

Le PRÉSIDENT.

Oui ; je me ſuis attaché à elle, dès qu'elle a paru dans le monde. La vivacité de ſon eſprit, ſa figure, ſes graces, tout cela m'avoit ſéduit ; mais elle n'étoit occupée que du deſir de plaire, ſans vouloir s'engager ; cela m'a refroidi, j'ai même remarqué depuis, que ſa gaieté n'étoit pas naturelle ; & je crois que le plaiſir de montrer ſes dents, étoit ce qui lui donnoit cet air riant, dont nous étions tous la dupe.

HENRIETTE.

Et vous croyez ſa ſœur plus ſenſible ?

Le PRÉSIDENT.

Je le deſire au moins, & j'eſpere que le goût

la déterminera en ma faveur. On me preſſe de me marier, elle ſera riche, & elle eſt la ſeule perſonne qui ait pu vaincre ma répugnance pour le mariage; car il n'y a rien de ſi inſupportable! Comme je l'adore, elle en charmera tous les commencemens; auſſi ſuis-je très-inquiet de ſçavoir ſes ſentimens pour moi.

HENRIETTE.

Et ne craignez-vous pas Monſieur le Marquis?

Le PRÉSIDENT.

Lui? Ah, bon!

HENRIETTE.

Il a des prétentions auſſi, je vous en avertis.

Le PRÉSIDENT.

Lorſqu'il faut rendre des ſoins aſſidus, il ne ſçauroit s'y réſoudre, il eſt trop merveilleux, trop important; il a vêcu avec toutes ces femmes, qui s'engouent ſi aiſément de ces Meſſieurs-là; elles ont confirmé la haute opinion qu'il a de lui; il croiroit s'abaiſſer, ſe déshonorer en affichant une paſſion réelle.

HENRIETTE.

Quelquefois la réſiſtance....

Le PRÉSIDENT.

Non, toute ſon ambition eſt d'avoir fait

d'un homme à bonnes fortunes, il ſacrifie tout à cet air-là. Vous ſentez bien qu'il n'ira pas conſommer publiquement un tems, dont je parie que ſouvent il ne ſçait que faire, auprès de Mademoiſelle de S. Ris. On ne renonce pas auſſi facilement à ſa réputation.

HENRIETTE.

Et ſi ſes affaires l'obligeoient à ſe marier; car il n'eſt pas riche?

Le PRÉSIDENT.

En ce cas.... Oh, mais, Beauvieux, l'oncle de Mademoiſelle de S. Ris, eſt ami du mien, il ne voudra pas ſe brouiller avec lui, & puis, il eſt prévenu en ma faveur, il m'a promis à moi-même....

HENRIETTE.

Oui, comptez-y; c'eſt l'homme du monde le moins ſenſé, quoiqu'il ſoit fort vieux; il a tous les ridicules & tous les travers de la jeuneſſe; il veut être compté dans le monde, y briller, voilà ce qui l'occupe; le plaiſir d'être allié avec un homme de qualité, lui tournera la tête, je vous en avertis.

Le PRÉSIDENT.

Ne vous inquiétez pas, ma chere Henriette; ne me ſoyez ſeulement pas contraire, & vous

verrez que tout ira à merveilles. *Il tire ſa montre.* Comment diable, il eſt tard ! La petite Comteſſe, à qui je dois donner une leçon de Cheval, peſtera contre moi. Adieu, je reviendrai tantôt, montrer ma Muſique à ces Dames. *Il ſort.*

SCENE V.

Mlle De S. RIS, *coëffée ſeulement.*

HENRIETTE.

Mlle De S. RIS.

JE voudrois bien ſçavoir ce que le Préſident, avoit de ſi intéreſſant à vous dire, pour reſter auſſi long-tems avec vous ?

HENRIETTE.

Vous n'ignorez pas qu'il aime un peu à parler, il m'a beaucoup entretenu de ſon amour pour vous, & j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher d'entrer.

Mlle De S. RIS.

Vous avez très-bien fait, je ne le puis ſouffrir.

HENRIETTE.

Il compte pourtant vous épouſer.

Mlle De S. RIS.

Lui ?

HENRIETTE.

Oui, & je voulois ſçavoir quels moyens il emploiroit pour vous obtenir.

Mlle De S. RIS.

Ni lui, ni d'autres, jamais, Henriette ?

HENRIETTE.

Bon, voici du nouveau ; n'aimerez-vous plus Monſieur le Chevalier ?

Mlle De S. RIS.

Je l'aimerois, qu'il n'en ſeroit pas plus heureux.

HENRIETTE.

Parlez-vous ſérieuſement ?

Mlle De S. RIS.

Oui, Henriette ; il faut ſçavoir aimer comme je veux qu'on aime, & c'eſt une choſe impoſſible aux hommes.

HENRIETTE.

De quoi vous plaignez-vous donc ?

Mlle De S. RIS.

Du Chevalier, que je n'ai pas vu hier de la journée, & je n'ai entendu parler de lui, que pour apprendre, qu'après l'Opéra, on l'avoit vu ſur le Théâtre, fort empreſſé auprès

des Danſeuſes ; c'eſt du plus mauvais ton ! Enfin, je ſuis de la plus méchante humeur du monde.

HENRIETTE.

Vous n'avez pas beſoin de le dire. Mais qui vous a dit tout cela ?

Mlle De S. RIS.

Le Marquis, hier pendant le ſouper, qui me fit là-deſſus cent plaiſanteries, plus ameres les unes que les autres.

HENRIETTE.

Eſt-ce que vous l'écoutez ? Vous ne ſçavez donc pas qu'on dit qu'il veut paroître méchant, pour ſe faire une réputation d'eſprit ; ſi vous croyez ce qu'il vous a dit, vous pourriez être injuſte.

Mlle De S. RIS.

Injuſte ?

HENRIETTE.

Oui, injuſte ; vous êtes étonnée ?

Mlle De S. RIS.

Ne me point voir, pour aller à l'Opéra.

HENRIETTTE.

Et pour y cauſer avec des danſeuſes, encore !

Mlle De S. RIS.

Ne me parlez plus de lui.

HENRIETTE.

Calmez-vous. Vous ſçavez que Monſieur de Beauvieux, eſt l'adorateur de ce Spectacle; qu'il ne peut pas ſouffrir Monſieur le Chevalier, parce qu'il eſt trop ſenſé, qu'il n'a point l'air d'approuver tout ce qu'il dit. Pourquoi ne changeroit-il pas de conduite, & n'eſſayeroit-il pas de lui plaire?

Mlle De S. RIS.

Pourquoi? C'eſt qu'il eſt trop vrai, pour s'abaiſſer à feindre à ce point-là, qu'il n'a jamais eu de complaiſances fades; il faut que ſon goût le mene à faire ce qu'il fait, & c'eſt ce que j'aime le plus en lui, que cette vérité.

HENRIETTE.

Voilà un petit mot d'éloge, en paſſant, qui me plaît aſſez; vous ne vous en apperceviez pas, c'eſt d'abondance de cœur.

Mlle De S. RIS.

Vous êtes auſſi trop méchante.

HENRIETTE.

Vous vous plaignez à tort, je vous applaudis. Enfin, que diriez-vous, ſi Monſieur le Chevalier, arrivoit, & qu'avec cet air de vérité que vous lui connoiſſez, il ſçût vous prouver qu'il y a de l'ingratitude à vous, de lui

reprocher, ſans l'entendre, ſon peu d'empreſſement.

Mlle De S. RIS.

Cela ne ſera pas.

HENRIETTE.

Nous verrons; car le voici.

Mlle De S. RIS.

Je ne veux point d'explication, je me retire.

HENRIETTE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je ne vous retiendrai pas.

SCENE VI.

Mlle De S. RIS, Le CHEVALIER, HENRIETTE.

Le CHEVALIER.

MON impatience, Mademoiſelle, ne m'a pas permis d'attendre plus tard, pour jouir du bonheur de vous voir.

Mlle De S. RIS, *froidement.*

Cet empreſſement eſt ſans doute fort honnête; mais je ne devine pas ce que vous pouvez avoir de ſi preſſé à me dire.

Le CHEVALIER, *troublé & piqué.*

Vous ne le devinez pas ?

HENRIETTE.

Je ſuis peut-être de trop, auſſi-bien j'ai affaire chez Madame.

Mlle De S. RIS.

Attendez-moi, Henriette, je vais avec vous, chez ma ſœur.

Le CHEVALIER.

Vous me quittez ?

Mlle De S. RIS.

N'y venez-vous pas auſſi ?

Le CHEVALIER.

Mais un moment, de-grace.

Mlle De S. RIS.

Que voulez-vous donc ?

Le CHEVALIER.

Je ne vous ai pas vu hier de la journée, &....

Mlle De S. RIS.

Eſt-ce ma faute ? Vous deviez ſouper ici ; apparemment que vous avez eu quelque affaire plus intéreſſante ; c'eſt une choſe toute ſimple, je ne ſçais ce que c'eſt que de tyranniſer les gens.

Le CHEVALIER.

Vous me déſeſpérez avec cette indifférence !

Mais pourquoi s'en étonner ? Il faut s'attendre à tout avec votre ſexe.

Mlle De S. RIS.

Voilà une Epigramme toute neuve ! Et l'on voit bien que vous vous êtes orné l'eſprit avec les gens que vous avez vu hier. Il eſt vrai qu'il faut être à la mode, avoir les graces du jour ; oh ! vous y parviendrez.

Le CHEVALIER.

De l'ironie & du mépris ? Fort bien !

Mlle De S. RIS.

Moi, vous mépriſer ?

Le CHEVALIER.

Ah ! que trop !

Mlle De S. RIS.

C'étoit donc pour me quereller que vous me cherchiez ?

Le CHEVALIER.

Hélas ! je venois vous peindre tous mes regrets.... Mais, je le vois, il eſt inutile !

Mlle De S. RIS.

Pourquoi ? Dites-nous ce que vous avez fait hier ?

Le CHEVALIER.

A quoi cela ſervira-t-il ?

HENRIETTE.

Dites toujours.

Le CHEVALIER, *à Henriette.*

Je comptois trouver Mademoiſelle, chez la mere du Marquis, l'après-dîné, & elle n'y vint pas; j'allois en ſortir pour venir ici, lorſque Monſieur de Beauvieux y entra; il parla beaucoup de l'Opéra nouveau, je dis, pour mon malheur, que je ne l'avois pas vu, & il m'y entraîna malgré moi. J'eſpérois pouvoir m'échapper; mais il ne me fut pas poſſible. Lorſqu'il fut fini il me préſenta aux Actrices, & fit cent choſes plus ridicules les unes que les autres.

HENRIETTE.

Fort bien.

Le CHEVALIER.

Je l'aurois bruſqué vingt fois, ſi je n'avois crains de lui trop déplaire, je crus même qu'en l'applaudiſſant, je pourrois vaincre l'éloignement qu'il a pour moi, & je le laiſſois faire. Je réuſſis plus que je ne deſirois, car il ne voulut plus me quitter; il me fit ſouper avec des originaux de toute eſpece & il me remit, chez moi, excédé d'ennui, & déſeſpéré de m'être laiſſé engagé auſſi facilement.

HENRIETTE.

J'avois deviné une partie de votre hiſtoire, je l'avois même dit à Mademoiſelle. *A Mademoiſelle de S. Ris.* Vous le ſçavez bien.

Mlle De S. RIS.

Il eſt vrai que....

HENRIETTE.

Vous avez un peu tort.

Le CHEVALIER.

Je ſuis bien loin de le penſer, je ne veux qu'être juſtifié.

HENRIETTE.

Regardez-la.

Mlle De S. RIS, *ſoupirant.*

Ah! Chevalier! *Le Chevalier lui baiſe la main.* Paſſons chez ma ſœur.

HENRIETTE, *à Mlle de S. Ris.*

Oui, & voyez avec elle, ce qu'il faut faire pour déterminer Monſieur de Beauvieux, en ſa faveur.

SCENE VII.

Mlle De S. RIS, Le CHEVALIER, M. De VIRTEIL, *en habit du matin.*

M. De VIRTEIL.

AH, ah, que faites-vous donc ici avec le Chevalier ?

Mlle De S. RIS.

Nous allions chez ma ſœur.

Le CHEVALIER.

Viens-y.

M. De VIRTEIL.

Oh, moi !...

Mlle de S. RIS, *ironiquement.*

Oui, vous voulez qu'il aille chez ſa femme.

M. De VIRTEIL.

L'avez-vous vue aujourd'hui ?

Mlle De S. RIS.

Non, pas encore.

M. De VIRTEIL.

Aſſeyez-vous donc. *Ils s'aſſeyent.* Sçavez-vous qu'elle chante à ravir, & qu'elle joue de la Harpe, mieux que perſonne ; c'eſt qu'on ne met pas plus d'ame qu'elle en met dans ſon chan

chant! Il y avoit long-tems que je ne l'avois entendue ; d'honneur, elle m'a charmé!

Mlle DE S. RIS.

Vous auriez le plaiſir de l'entendre quand vous voudriez, il ne tiendroit qu'à vous de la voir plus ſouvent.

M. De VIRTEIL.

Eh, non, je n'en ſuis pas le maître. Que diroit on?

Mlle De S. RIS.

Quoi, ſi vous viviez chez vous?

M. De VIRTEIL.

Sans doute ; rien n'eſt ſi plat, à dire vrai.

Le CHEVALIER, *ironiquement.*

Oui, on ne doit vous y trouver qu'à votre toilette, ou dans votre cour, en robe-de-chambre, à voir trotter un cheval.

M. De VIRTEIL.

Tu as beau plaiſanter, il faut ſuivre l'uſage, & l'amour conjugal, eſt une preuve de délaiſſement. Comment renoncer tout-d'un coup à l'air de jouir de tous les agrémens de la vie, à n'être plus compté, à n'être plus fêté dans le monde? Cela n'eſt pas pratiquable.

Mlle De S. RIS.

Oui, quand le plus grand plaiſir eſt de faire

croire qu'on en eſt excédé, & que cet air-là, fait abſolument tout votre bonheur.

M. De VIRTEIL.

Mais....

Mlle De S. RIS, *ironiquement.*

Il y a des gens qui penſent bourgeoiſement, à la vérité, qui diſent que c'eſt une gloire inſipide, une vanité mal entendue; mais ce n'eſt pas à eux qu'il faut s'en rapporter; c'eſt le monde élégant qui doit vous juger. Le monde raiſonnable eſt un triſte pédant, à qui il ſeroit trop ſingulier de vouloir plaire.

M. De VIRTEIL.

Tout cela vous paroît ridicule, & ne l'eſt pas tant que le vous croyez. Quoiqu'il en ſoit, je ne ſerois pas fâché de voir quelquefois Madame de Virteil.

Le CHEVALIER.

Ah! mon ami, s'il étoit vrai!

M. De VIRTEIL.

D'honneur. Et ſi Mademoiſelle de S. Ris, pouvoit le lui faire entendre, ſans que j'euſſe l'air de lui en avoir parlé....

Le CHEVALIER.

Sûrement, rien n'eſt plus facile.

Mlle De S. RIS, *ironiquement.*

Eh, non vraiment, Monſieur, pour qui

me prenez-vous ? Voudriez-vous que je me mêlaſſe de cette intrigue ; car cela en auroit tout l'air, & qu'un beau jour on vous ſurprît enſemble tête-à-tête ? Ce ſeroit une jolie aventure ; & qui feroit bien rire tout Paris.

M. De VIRTEIL, *avec regret.*

Il eſt vrai. C'eſt une choſe cruelle, d'être obligé de fuir toujours ce qu'il ſeroit ſi juſte d'aimer !

Mlle De S. RIS.

Sçavez-vous que voilà un dépit qui reſſemble tout-à-fait à l'amour ?

Le CHEVALIER.

Tant-mieux !

M. De VIRTEIL.

Mais....

Mlle De S. RIS.

Cela auroit fait une bonne hiſtoire à dire à ma ſœur.

M. De VIRTEIL, *rêvant.*

Ne lui en parlez point encore.

Mlle De S. RIS.

Comment encore ? N'imaginez-vous pas qu'elle me croiroit ? Elle traite tout légerement, elle ſçait comme vous avez penſé juſqu'à préſent, elle eſt occupée, ainſi que vous, des

bons airs, & elle n'y renonceroit jamais, quelque choſe qu'on pût faire pour l'y engager.

M. De VIRTEIL.

Je ne puis l'en blâmer. Je ſerois pourtant bien-aiſe de ſçavoir, ſi vous ne lui avez pas entendu parler de moi, l'idée qu'elle s'en eſt faite, ce qu'elle en penſe.

Mlle De S. RIS.

Elle vous trouve le mieux du monde, & ſi elle rencontre quelque homme, qu'elle veuille louer, ce n'eſt qu'en diſant, il reſſemble en cela, à Monſieur de Virteil.

M. De VIRTEIL, *vivement avec joie.*

O ciel! ſeroit-il bien poſſible!

Mlle De S. RIS, *bas au Chevalier.*

Il eſt plus amoureux de ma ſœur, qu'il ne le croit.

Le CHEVALIER.

Pourquoi le contrarier?

Mlle De S. RIS.

Je le fais exprès, parce que je veux m'aſſurer de ſon amour.

SCENE VIII.

M. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS, Le CHEVALIER, RENAUD.

RENAUD.

MONSIEUR, le Tailleur, le Doreur, l'Ebéniſte....

M. De VIRTEIL, *rêvant.*

Un moment, qu'ils attendent.

RENAUD.

Il y a auſſi un homme, qui....

Mlle De S. RIS.

Laiſſez donc, Renaud.

RENAUD.

Que diable peuvent-ils avoir tant à faire! *Il s'éloigne, & il écoute.*

M. De VIRTEIL.

A vous dire le vrai, ſi elle n'étoit pas ma femme, ce ſeroit une conquête qui me tenteroit ſinguliérement.

Mlle De S. RIS, *ſouriant.*

Vous y perdriez votre tems comme amant, à plus forte raiſon, comme mari.

M. De VIRTEIL.

Ce que vous me dites là, m'étonne!

Mlle De S. RIS.

Elle prétend qu'elle ne ſe feroit jamais rendue qu'à quelqu'un qui pourroit répondre de l'aimer toute ſa vie ; mais que c'eſt une choſe impoſſible, & ſur quoi l'on ne ſçauroit compter.

M. De VIRTEIL.

Je croyois qu'elle penſoit comme toutes les femmes avec qui elle vit, & que l'exemple que je lui donnois, pouvoit l'engager à ſuivre ſes goûts.

Mlle De S. RIS.

Il eſt étonnant que vous ne vous connoiſſiez pas davantage.

Le CHEVALIER.

Quand on ſe voit ſi peu....

M. De VIRTEIL.

Nous nous ſommes mariés, comme c'eſt l'uſage, ſans nous être vus que la veille. J'avois pour lors un engagement que je croyois éternel, une perfidie m'a détaché. J'ai eu depuis beaucoup d'aventures, & je n'avois point encore penſé à Madame de Virteil.

Le CHEVALIER.

Quoi, c'eſt la premiere fois ?

M. De VIRTEIL.

Oui, je ſens à chaque inſtant tout ce que

j'ai perdu ; & j'ai pour elle, depuis trois mois, la paſſion la plus vive ; je la combats vainement, ſon idée me ſuit par-tout, & je deſire ſans ceſſe de la revoir. Je n'ai jamais été embarraſſé avec les femmes, & je le ſuis à préſent avec la mienne.

Le CHEVALIER.

Pourquoi ?

M. De VIRTEIL.

Je crains, que, remplie des idées du jour, livrée à ſes uſages, tyrannisée, ainſi que moi, par la mode, elle ne trouve une paſſion extravagante, qu'elle n'en croie pas un mot, ou qu'elle ne craigne de partager le prétendu ridicule où ſon retour pour moi, pourroit l'expoſer.

Mlle De S. RIS.

Vos craintes ne ſont que trop bien fondées ; & je jurerois que ſi elle vous aimoit, elle vous le cacheroit toujours.

M. De VIRTEIL.

Ah ! cette aſſurance me déſeſpere !

Mlle De S. RIS.

Quelle eſt cette fantaiſie auſſi ; car ce n'eſt pas autre choſe.

M. De VIRTEIL.

Fantaiſie ? Ah ! c'eſt l'amour le plus tendre,

le plus pur, le plus durable, un amour que je ne connoiſſois pas, que je n'avois point encore ſenti.

Mlle de S. RIS.

Vous êtes étonnans vous autres hommes! La plus forte contrariété ne fait que vous enflammer davantage, il vous faut des obſtacles pour vous ramener, même à la vertu.

M. De VIRTEIL.

C'eſt que l'inſipidité & le dégoût, ſuivent toujours de près, la trop grande facilité. Mon amour eſt un ſecret pour vous ſeule; je vous en ſupplie, aidez-moi; c'eſt la plus grande obligation que je puiſſe vous avoir de la vie.

Mlle De S. RIS.

Je vous promets de preſſentir ma ſœur, & de vous dire ce que je découvrirai.

SCENE IX.

Mlle De S. RIS, CHEVALIER, M. De VIRTEIL, HENRIETTE, RENAUD.

HENRIETTE.

MADAME, demande pourquoi, Mademoiselle & Monſieur le Chevalier, ne viennent pas chez elle?

Mlle De S. RIS.

Nous y allons, Henriette. *A Monſieur de Virteil.* Voyez ma ſœur, & eſſayez de lui découvrir vos ſentimens.

M. De VIRTEIL.

Je ne ſçais ſi je pourrai vaincre toutes mes craintes. Allons, Renaud, viens m'habiller.

RENAUD.

Je vous ſuis.

SCENE X.

HENRIETTE, RENAUD.

RENAUD.

MADEMOISELLE Henriette, un moment.

HENRIETTE.

Pourquoi ? Je ſuis preſſée.

RENAUD.

Que je vous diſe une nouvelle. Monſieur, eſt amoureux de Madame.

HENRIETTE.

Tout de bon ?

RENAUD.

Il vient de le dire tout-à-l'heure à Mademoiſelle de S. Ris ; mais il eſt très-embarraſſé, il craint de ne pouvoir pas s'en faire aimer.

HENRIETTE.

Il eſt difficile de ſçavoir ce que penſe Madame, elle a toujours été ſage. Elle veut bien être aimée ; mais ſans jamais avoir eu d'amans, ſans avoir donné le moindre retour : par où la prendre ?

RENAUD.

Je dirai à mon maître que je vous en ai parlé, cela peut toujours nous être utile. Mademoiſelle de S. Ris, lui a promis de l'aider.

HENRIETTE.

C'eſt encore un autre caractere. Elle aime Monſieur le Chevalier, & elle craint de l'épouſer; il ne plaît point à Monſieur de Beauvieux; comment réuſſir à faire le bonheur de ces gens-là & le nôtre? Il faudra pourtant y travailler.

RENAUD.

Allons, allons, j'eſpere que l'amour triomphera de la mode & des ridicules où elle entraîne.

Fin du Premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

Mad. De VIRTEIL, *aſſiſe, faiſant des nœuds.*

Mlle De S. RIS, *brodant au tambour.*

Mad De VIRTEIL.

MA ſœur, à quoi vous êtes-vous donc amuſée tantôt? Quand vous êtes venus chez moi, il y avoit du monde, & Henriette, m'avoit dit que vous aviez à me parler, avec le Chevalier.

Mlle De S. RIS.

Il eſt vrai, mais...

Mad. De VIRTEIL.

Vous avez peut-être changé d'avis; vous n'avez pas beaucoup de confiance en moi; ce n'eſt pas me rendre juſtice, vous ſçavez combien je m'intéreſſe à ce qui vous regarde.

Mlle De S. RIS.

J'en ſuis perſuadée. Cependant...

Mad. De VIRTEIL.

Vous croyez que je blâme l'amour?

Mlle De S. RIS.

Ai-je tort?

Mad. De VIRTEIL.

Quoique je ne croie pas beaucoup à la conſtance des hommes, je ne ſçaurois m'empêcher de m'intéreſſer à votre paſſion; c'eſt une eſpece de Roman, qui me plaît fort, & je déſire de tout mon cœur que vous & le Chevalier, ſoyez heureux!

Mlle De S. RIS, *ſoupirant.*

Ah!

Mad. De VIRTEIL.

Vous ſoupirez? Ecoutez-moi, je ſuis plus occupée de vos affaires que vous ne le croyez.

Mlle de S. RIS.

Comment?

Mad. De VIRTEIL.

J'entrevois que nous pourrions déterminer mon oncle, à ce mariage. Le Chevalier, allant avoir une Charge à la Cour, le plaiſir qu'auroit Monſieur de Beauvieux, de s'y montrer avec ſon neveu, pourroit le tenter, je veux lui en parler & bruſquer cette affaire, de crainte que le Marquis ou le Préſident, n'obtiennent de lui, une parole poſitive.

Mlle De S. RIS.

Mais, ma ſœur, rien ne preſſe encore. Il me ſemble....

Mad. De VIRTEIL.

Il me ſemble que vous aimez bien foiblement ; puiſque le Chevalier, doit avoir bientôt la réponſe du Miniſtre, il n'y a pas un moment à perdre.

Mlle De S. RIS.

Il eſt vrai.

Mad. De VIRTEIL.

Il n'eſt pas malheureux que le Chevalier ; ait commencé à plaire à Monſieur de Beauvieux, quoique ce ſoit ſans le vouloir ; j'aurois bien voulu le voir au milieu de tous ces petits Meſſieurs-là, je crois qu'il devoit y faire une bonne figure ! Et vous l'avez bien grondé encore, à ce que m'a dit Henriette.

Mlle De S. RIS, *avec embarras.*

Moi ? Point du tout.

Mad. De VIRTEIL.

Nier ; c'eſt convenir de votre injuſtice. Il faut que vous ayiez un prodigieux aſcendant ſur lui, pour l'avoir ſubjugué à ce point-là ; car il y a près d'un an qu'il vous aime ; il mérite bien d'être récompenſé d'une pareille conſtance.

Mlle De S. RIS.

Si vous voulez que je vous parle naturelle-

ment, à préſent que j'oſe entrevoir quelque eſpérance de l'épouſer, je commence preſque à le craindre.

Mad. De VIRTEIL.

L'aimeriez-vous moins ?

Mlle De S. RIS.

Ce n'eſt pas cela ; au contraire.

Mad. De VIRTEIL.

Qui peut donc vous cauſer cette crainte ?

Mlle De S. RIS.

Je ne ſais ſi je dois vous la confier, ſur-tout avec la façon de penſer que je vous connois.

Mad. De VIRTEIL.

Il y a quelque enfance là-dedans ; je veux abſolument le ſçavoir.

Mlle De S. RIS.

Puiſque vous l'exigez ; c'eſt que je crains que l'amour du Chevalier, ne ceſſe bientôt après le mariage ; il y en a tant d'exemples, que, quoiqu'il ne penſe pas comme tous les hommes à la mode, rien ne me raſſure.

Mad. De VIRTEIL.

Voilà une belle inquiétude ! Quand cela arriveroit, vous feriez comme toutes les femmes du bon air, qui vivent à Paris.

Mlle De S. RIS.

Voilà préciſément ce que je redoute ! Vous ſçavez que j'ai toujours déſapprouvé cet uſage de ne point vivre enſemble.

Mad. De VIRTEIL.

Eh mais, ma ſœur, eſt-ce que vous comptez aller ſouper tous les jours avec votre mari, en bonne maiſon ?

Mlle De S. RIS.

Pourquoi pas, ma ſœur ?

Mad. De VIRTEIL.

Fi donc ! cela ſeroit hideux ! La figure d'un mari qui ſuit ſa femme, ou qui lui donne la main, a toujours été pour moi, la choſe du monde la plus révoltante ! Monſieur de Virteil, m'auroit bien déplu, s'il avoit penſé comme vous ; heureuſement qu'il en eſt bien éloigné.

Mlle De S. RIS.

Si vous l'aviez aimé...

Mad. De VIRTEIL.

Moi ? aimer mon mari ! ah, j'en aurois été bien fâchée ! Avec le goût que j'ai pour le monde, être tyranniſée par une paſſion auſſi ridicule !... A propos de cela, vous ne devineriez pas une bonne folie d'Henriette. Vous

ſçavez

ſçavez combien Monſieur de Virteil s'eſt recrié hier au ſoir, ſur la maniere dont je chantois, qu'il en étoit dans une admiration preſque indécente ?

Mlle De S. RIS.

Eh bien ?

Mad. De VIRTEIL.

Elle prétend que c'eſt qu'il eſt devenu amoureux de moi.

Mlle De S. RIS.

Je le voudrois de grand cœur.

Mad. De VIRTEIL.

Je vous ſuis obligée, cela ſeroit tout-à-fait agréable !

Mlle De S. RIS.

Je ſouhaiterois même qu'il pût trouver en vous du retour ; je ſuis preſque ſure que vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que l'amour ; vous n'avez point connu ſes charmes.

Mad. De VIRTEIL.

Ses charmes ! Eſt-il agréable de ſe voir la victime d'un ſentiment qui vous empêche de jouir de tout ce qui offre des plaiſirs dans le monde ; pour deſirer ſans ceſſe, la préſence d'un ingrat, qui affecte ſouvent la froideur, & même le dédain, lorſqu'il eſt ſûr de notre

cœur; ou d'être fatigués par des empreſſemens ridicules, d'eſſuyer des humeurs, des tracaſſeries, d'être en proie aux propos des méchans, même les plus bêtes? Non, ce n'eſt qu'un tourment inſupportable, odieux!

Mlle De S. RIS.

Comme vous peignez l'amour!

Mad. De VIRTEIL.

Comme il eſt; auſſi j'ai rebuté beaucoup d'hommes, qui s'étoient mis en tête que je ne leur réſiſterois pas; rien n'étoit pourtant plus facile, ils m'ont tous paru ſi peu eſtimables, ſi miſérables, que ſi j'ai paru donner de l'eſpoir à quelques-uns, ce n'étoit que par vanité, & pour le plaiſir de mortifier d'autres femmes en les leur enlevant; encore avois-je bien de la peine à ſupporter l'ennui qu'ils me cauſoient. Enfin, ma ſœur, j'aime ma liberté, & je n'ai point connu d'hommes qui en méritaſſent le ſacrifice.

Mlle De S. RIS.

Puiſque vous n'avez jamais aimé, vous ne connoiſſez pas leurs cœurs.

Mad. De VIRTEIL.

Au contraire, ma ſœur, je les ai vus de ſang froid, & ſans ce charme ſéducteur qui nous trompe toujours.

Mlle De S. RIS.

Et connoiſſez-vous celui de votre mari ?

Mad. De VIRTEIL.

Non ; mais j'imagine qu'il eſt comme celui de tous les autres.

Mlle De S. RIS.

Pourquoi ne vouloir pas l'étudier ? Si Monſieur de Virteil, pouvoit vous toucher ; s'il étoit digne de vous inſpirer de la tendreſſe.... vous m'avez dit cent fois que vous le croyiez aimable, voyez-le ſans prévention, vous ne pouvez qu'y gagner.

Mad. De VIRTEIL.

Quelle folie !

Mlle De S. RIS.

Folie ? Le voici juſtement ; c'eſt une nouveauté de le voir deux jours de ſuite chez vous. Je vous laiſſe ; mais vous me direz ce qu'il vous vouloit.

Mad. De VIRTEIL.

Où allez-vous donc ? Ma ſœur, voilà une jolie plaiſanterie de me laiſſer ſeule avec mon mari !

SCENE II.

Mad. De VIRTEIL, M. De VIRTEIL.

Mad. De VIRTEIL, *aſſiſe, ſans regarder Monſieur de Virteil.*

QUoi, Monſieur, vous n'êtes pas encore ſorti ?

M. De VIRTEIL.

J'ai voulu avoir le plaiſir de vous voir avant, &.... je viens ſçavoir..... pourquoi vous n'allez pas aujourd'hui à l'Opéra ?

Mad. De VIRTEIL.

Cette attention eſt ſinguliere & nouvelle ! Vous ſçavez bien que cet Opéra-ci m'*ennuie* ; c'eſt une ſi pauvre Muſique ! Auriez-vous beſoin de ma Loge, pour quelque femme ? Mais non, vous avez la vôtre.

M. De VIRTEIL.

Je n'y mene jamais perſonne.

Mad. De VIRTEIL.

Il eſt vrai ; parce que ces demoiſelles s'en emparent. Vous vouliez peut-être me parler de ma ſœur & du Chevalier ; je commence à croire qu'ils s'épouſeront.

M. De VIRTEIL.

Qu'ils ſeront heureux ! car il me paroît qu'ils s'aiment réellement.

Mad. De VIRTEIL.

Cela fera un ménage d'un bien mauvais ton.

M. De VIRTEIL.

Pourquoi donc ?

Mad. De VIRTEIL.

Ma ſœur, prétend aller par-tout avec ſon mari, rien n'eſt ſi pitoyable ! J'eſpere que le Chevalier, ſera trop raiſonnable pour y conſentir ; ſans quoi, je me brouille avec eux, le lendemain de leur mariage, & je ne les reverrai de ma vie : j'aimerois autant avoir chez moi, deux Provinciaux.

M. De VIRTEIL.

Il faudra voir avant, le parti qu'ils voudront prendre, & s'ils..... *Il s'aſſied.*

Mad. De VIRTEIL.

Que faites-vous donc, Monſieur ? Eſt-ce que vous ne ſortez pas ?

M. De VIRTEIL.

Où voulez-vous que j'aille pour être mieux ?

Mad. De VIRTEIL.

Je vous avoue, que je ne ſçaurois ſouffrir

cette plaiſanterie-là, je vous en prie, ſonnez, afin que....

M. De VIRTEIL.

Je ne plaiſante point, Madame, au contraire, je viens vous prier de croire....

Mad. De VIRTEIL.

Sérieuſement, que voudriez-vous qu'on penſât, ſi l'on nous trouvoit ſeuls? Cela apprêteroit à rire à tout le monde, on croiroit que nous avons enſemble, un commerce réglé, & je n'oſerois plus me montrer nulle-part.

M. De VIRTEIL.

Je conçois qu'il y a des gens qui pourroient nous trouver ridicules; mais qui ſont-ils pour la plupart? Des étourdis, des mauvaiſes têtes; ſans mœurs, ſans principes, incapables de ſe plaire qu'avec leurs pareils; voilà ce que j'avois été juſqu'à préſent, & ce que je ne ſuis plus. vous me rendez à moi-même, je deviens ſenſible, délicat, vertueux enfin; puiſque je vous aime.

Mad. De VIRTEIL, *feignant de plaiſanter.*

Mais, voilà une folie auſſi triſte!...

M. De VIRTEIL.

Quittez ce ton, Madame, je vous en ſupplie, il n'eſt point fait pour vous; je ne croirai

jamais que vous l'approuviez, avec une ame comme celle que vous avez. Vous vous êtes, ainſi que moi, laiſſé entraîner par le torrent des airs & de la frivolité; mais je ſuis convaincu qu'intérieurement, vous connoiſſez la ſtérilité des plaiſirs que l'on croit qu'ils procurent.

Mad. De VIRTEIL.

Et comment pouvez-vous juger, avec tant d'aſſurance, de ma façon de penſer?

M. De VIRTEIL.

C'eſt que l'exemple ne vous a point ſéduite. Au milieu du cahos, vous avez vu de ſang froid, ce qui enchantoit les gens avec qui vous viviez. Convenez-en?

Mad. De VIRTEIL.

Vous faites là, de moi, une eſpece de miſantrope, de rêve creux, qui me feroit une jolie réputation dans le monde, ſi on pouvoit ſeulement l'imaginer.

M. De VIRTEIL.

Mais on n'y parle jamais mal de vous, on eſt même forcé de vous y eſtimer de vous y reſpecter, & l'eſtime générale, vous le ſçavez, eſt toujours fondée ſur le vrai mérite.

Mad. De VIRTEIL.

Je ne comprends pas à quoi tendent ces

diſcours, accoutumés à vivre librement, voudriez-vous que nous changeaſſions de conduite? Non, Monſieur, j'aime la liberté, & c'étoit tout ce que je trouvois d'agréable avec vous.

M. De VIRTEIL.

Eh, voudrois-je vous la faire perdre? Au contraire, ne regneriez-vous pas toujours ſur moi? Je vous demande ſeulement que vous trouviez bon que je vous aime, que je vous rende des ſoins, & je ſerai trop heureux de ſuivre toutes les loix que vous voudrez m'impoſer.

Mad. De VIRTEIL, *ſouriant.*

Je ne comprends pas quel eſt votre deſſein; mais vous ſentez bien que ſi j'étois femme à vouloir prendre un engagement, il faudroit faire un autre choix vis-à-vis du Public.

M. De VIRTEIL.

De grace, ceſſez de plaiſanter.

Mad. De VIRTEIL.

Je puis vous aſſurer que je ſerai toujours la même.

M. De VIRTEIL.

Quoi, auſſi peu ſenſible?

Mad. De VIRTEIL.

Je dis que je ne veux rien changer à ma façon

de vivre. A mon âge, il ſeroit tout-à-fait agréable de m'enterrer, avec mon mari, pendant deux ou trois mois, & de revenir après dans le monde pour y eſſuyer toutes les plaiſanteries imaginables.

M. De VIRTEIL.

Je ne vous aimerois que deux ou trois mois! vous le croyez? C'eſt une juſte punition de toutes mes erreurs paſſées, je ſens tout ce que j'ai à réparer, je courois vainement après le bonheur, je m'en éloignois à chaque inſtant. Eprouvez-moi, Madame, que tout le monde ignore mes ſentimens, le myſtere en aura plus de charmes, & ſi je peux vous convaincre....

Mad. De VIRTEIL.

J'entends du monde. Levez-vous donc; Monſieur, vous me perdez! Juſtement; c'eſt le Marquis & mon oncle.

M. De VIRTEIL, *à part, ſe levant.*

Quel fâcheux contretems!

SCENE III.

Mad. De VIRTEIL, M. De VIRTEIL, Le MARQUIS, M. de BEAUVIEUX,

Le MARQUIS, *s'arrêtant en entrant, la main ſur l'épaule de Monſieur de Beauvieux.*

MON cher Beauvieux, je crois que nous interrompons un tête-à-tête; rentrons, je ſuis diſcret.

Mad. De VIRTEIL.

Marquis, où allez-vous donc?

Le MARQUIS.

Parbleu, Madame, je ſçais les uſages, je ne veux pas que vous vous plaignez de moi.

Mad. De VIRTEIL.

Que voulez-vous dire?

Le MARQUIS.

Eh, Dieu me pardonne, je crois que c'eſt Virteil! *Il éclate de rire.* L'aventure eſt fort bonne! Je me ſuis bien trompé! *Sérieuſement.* Sçavez-vous qu'avec un autre mari que lui, on parleroit de ceci, à cauſe de la ſingularité.

Mad. De VIRTEIL.

Nous avions une affaire enſemble, elle vient d'être terminée.

Le MARQUIS, *s'aſſeyant.*

Il en a l'air tout embarraſſé.

Mad. De VIRTEIL, *ſouriant.*

C'eſt qu'il eſt ſans doute fâché, d'avoir été ſurpris en tête-à-tête avec moi.

Le MARQUIS.

Oh, parbleu, il n'a rien à craindre, nous connoiſſons ſes mœurs & votre façon de penſer, Madame. Vous ne ferez jamais comme Virenval, qui eſt devenu amoureux de ſa femme, par économie; & comme elle eſt auſſi avare que lui, elle a profité de la circonſtance des tems, pour ſe retrancher en réformant ſes amans; il eſt vrai que faite comme elle eſt, rien n'étoit ſi cher!

Mad. De VIRTEIL.

Fi donc, Marquis, pouvez-vous tenir de ces propos-là!

Le MARQUIS.

Pour vous deux, le Public ne ſçauroit jamais avoir de priſe ſur vous, on connoît trop l'excellence de votre ton pour cela.

M. De VIRTEIL.

Moi, je n'ai là-deſſus aucune inquiétude, & les propos ne me font rien, je t'en avertis.

Le MARQUIS.

Eh mais, il a de l'humeur, je crois. Il faut

que l'affaire que vous avez traitée enſemble, n'ait pas réuſſi au gré de ſes deſirs. De quoi donc pourroit-il avoir été queſtion? Je cherche.... Ah! je devine; mais non, il n'eſt pas poſſible! Plus j'y réfléchis....

Mad. De VIRTEIL.

Voyons, qu'imaginez-vous?

Le MARQUIS.

Oh, je n'en crois rien, cela ſeroit trop ſurprenant; car vous êtes riches tous deux, & l'on ne voit guere de maris & de femmes renfermés enſemble, que pour déterminer, par exemple, les femmes à s'obliger pour des arrangemens de créanciers. Ah! j'ai déviné!

Mad. De VIRTEIL.

Eh bien, dites?

Le MARQUIS.

Je parie que Virteil, veut que vous vendiez une de vos Terres, qui ſont trop éloignées d'ici, pour acheter quelque belle maiſon de campagne auprès de Paris. Sçavez-vous que cela ſeroit fort ſenſé; car on ne va jamais dans ſes Terres, que pour y végéter; il eſt vrai qu'elles rapportent de l'argent; mais l'argent eſt une miſere, & je trouve cent fois plus agréable de le dépenſer, que de s'ennuyer à le recevoir,

à ſigner des quittances, & à compter avec ſes receveurs & ſes fermiers ; ce ſont des coquins, qui n'ont que du bon ſens, & qui ne penſent qu'à leurs affaires.

M. De BEAUVIEUX.

Oui, qui ne penſent qu'à leurs affaires. Parbleu, Marquis, je ſuis charmé de te voir penſer comme moi ; car, tel que tu me vois, je ſerois fâché d'avoir un neveu qui fût vilain ; j'aime qu'on ſoit magnifique, il faut briller, rien n'a plus l'air grand Seigneur ; enfin je veux qu'on demande toujours, quand on me voit paſſer, quel eſt ce grand homme galonné, ou brodé, que l'on voit par-tout, là.... qui a ſi bon air.

Le MARQUIS.

Comment, tu veux que l'on diſe cela de toi? Ah, il eſt délicieux !

M. De BEAUVIEUX.

Il eſt délicieux ? Ecoutez donc, j'ai été autrefois aſſez bien campé, & ſi dans ma jeuneſſe vous m'aviez vu promener aux Thuilleries autour du baſſin, vous auriez fait un peu de cas de moi. Hé, hé, les femmes de ce temps-là, vous en auroient dit des nouvelles, & de femmes de la plus grande qualité. Ah ! moi,

tendre, & une autre fois, nous verrions comment.... Je m'entends bien.

Le MARQUIS, *retenant Monſieur de Beauvieux.*

Parbleu, tu ne t'en-iras pas, je veux que tu ſois préſent. Notre bon homme d'oncle, étoit ce matin dans ſon cabriolet vert & or, en frac Anglois, brodé des deux côtés. Comme un autre Hypolite, ſa main ſur ſon cheval; laiſſoit flotter les rênes; car il ne ſçait pas trop bien mener; malgré les leçons que lui donne tous les jours le Préſident; *à Monſieur de Beauvieux.* Oh, tu ne m'échapperas pas. Au détour d'une rue, il a été rencontré par le petit Comte, qui menoit en diable; le cher oncle, n'a jamais pu tourner aſſez promptement; ma foi, le diable a emporté le cabriolet, & l'a renverſé en canelle à quatre pas de là, le bon homme, ventre à terre au milieu de la boue *Il rit très-fort.*

Mad. De VIRTEIL, *avec l'air de l'intérêt.*

N'avez-vous pas été bleſſé, mon oncle?

M. De BEAUVIEUX.

N'ai-je pas été bleſſé? Non. Ce qui me pique le plus, c'eſt que ce petit Monſieur-là, au lieu de me faire des excuſes, m'a éclaté de rire

au

au nez. Si j'avois été encore Mouſquetaire, je ne ſçais pas trop ce qui en ſeroit arrivé; car moi, je n'aurois pas attendu.... Mais à préſent on tourne tout en plaiſanterie.

Le MARQUIS.

Et l'on a raiſon. Tu aurois mauvaiſe grace de te fâcher; je veux ce ſoir, vous faire ſouper enſemble.

Mad. De VIRTEIL.

Si vous appellez cela une plaiſanterie, elle eſt un peu forte.

Le MARQUIS.

C'eſt un homme de qualité qui eſt très-fêté par-tout, il ne ſeroit pas du bon air de ſe brouiller avec lui, pour une bagatelle, il a voulu badiner avec le cher oncle; car il l'aime à la paſſion.

M. De BEAUVIEUX.

Il m'aime à la paſſion? Je ſçais bien que je ſuis de ſes amis; mais pas autant que du petit Duc; car moi, tel que vous me voyez, je ne ſuis pas mal ſauſilé, ma niece.... A propos de cela, j'ai vu hier la Princeſſe, ſur l'eſcalier de la Comédie; elle me traite fort bien, oui; elle m'a parlé: elle m'a dit, bonjour, Monſieur de Beauvieux, comment vous portez-vous?

Le MARQUIS.

Voilà ce qu'on appelle être répandu dans le beau-monde, aller de pair avec les grands; c'eſt pourtant moi, qui te vaux cela; je ne vais nulle part que je ne vante ton goût, ta magnificence; tu ne ſçais pas toutes les obligations que tu m'as. *A Monſieur de Virteil, qui veut s'en-aller.* Virteil, où vas-tu donc? A l'Opéra, ſans doute; j'irai avec toi.

M. De VIRTEIL.

Non, je reſte ici; parce que j'ai affaire chez moi.

Le MARQUIS.

Des affaires! l'après-dîné encore! fi donc! J'ai compté ſur toi, j'ai renvoyé ma voiture, il faut bien que tu me menes à l'Opéra.

M. De BEAUVIEUX.

Qu'il vous mene à l'Opéra? Vous n'irez pas aux Italiens? Il y a une Comédie Italienne charmante, aujourd'hui.

Le MARQUIS.

Un vendredi? Fi donc!

M. De BEAUVIEUX.

Un vendredi, fi donc? L'Arlequin, eſt excellent, & je vous ſoutiens....

Le MARQUIS.

Que tu ne ſçais ce que tu dis, va mon cher bon homme. A propos, je n'ai point vu Mademoiſelle de S. Ris, aujourd'hui, où ſe tient-elle donc ? Sur le point de l'épouſer ; car tu m'as donné ta parole ; c'eſt fort mal fait à moi, j'en conviens ; je ſuis outré, furieux, de n'avoir pas le tems de faire les choſes que je deſire le plus ! En vérité, je crois que ſi je n'avois pas pris le parti de faire mes viſites aux femmes, aux Spectacles, dans leurs petites Loges, je n'y pourrois pas ſuffire. Allons, Virteil, partons. Adieu, Madame. Tu ſouperas ici, ce ſoir, n'eſt-ce pas, bon homme ? *Il s'en va.*

M. De VIRTEIL.

Songez, je vous ſupplie, Madame, à ce que je viens de vous dire ; c'eſt avec le plus grand regret que je vous quitte. Il n'y a plus de bonheur pour moi, ſans vous.

SCENE IV.

Mad. De VIRTEIL, M. De BEAUVIEUX.

Mad. De VIRTEIL.

MON oncle, de grace, reſtez un moment; j'ai à vous parler.

M. De BEAUVIEUX.

Vous avez à me parler? Mais c'eſt que je ſuis fort preſſé, je veux aller aux Italiens, avant le Ballet de l'Opéra.

Mad. De VIRTEIL.

Aſſeyez-vous.

M. De BEAUVIEUX.

Aſſeyez-vous. Vous ne ferez donc pas long-tems? *Il s'aſſied.*

Mad. De VIRTEIL.

Non, non. Vous nous avez emmené hier le Chevalier; comment le trouvez-vous?

M. De BEAUVIEUX.

Comment je le trouve? Mais point trop mal; il me paroît ſeulement avoir l'air embarraſſé; je crains qu'il ne ſoit timide; fi, cela ne vaut rien: à ſon âge, il faut être vif, alerte; voilà comme j'étois moi, ma niece, autrefois; auſſi perſonne ne pouvoit me réſiſter, & ſi je

voulois encore.... Mais pour le Chevalier.... Allons, allons, j'en ai pourtant été aſſez content, il faut être raiſonnable.

Mad. De VIRTEIL.

Je ſerois fort aiſe qu'il pût vous plaire ; nous avons des deſſeins ſur lui, que nous voudrions bien que vous approuvaſſiez.

M. De BEAUVIEUX.

Que j'approuvaſſe ? Comment, qu'eſt-ce que voulez dire ? Je ne vous devine point du tout.

Mad. De VIRTEIL.

Les engagemens que vous avez pris pour ma ſœur, ſont-ils bien réels ?

M. De BEAUVIEUX.

Sont-ils bien réels ? Je ne ſçais pas trop encore ſur quoi compter. Le Marquis, m'a dit qu'il l'épouſeroit volontiers, je lui ai répondu que j'en ſerois charmé, & cela eſt vrai ; j'aime les gens de qualité moi, il faut toujours tenir aux grands. D'un autre côté, le Préſident, eſt fort amoureux de ma niece, il m'en parle continuellement dans nos promenades du matin ; ſi je pouvois prévoir qu'il parvînt un jour à jouer un grand rôle ; car j'ai toujours eu de l'ambition, moi, je me déterminerois en ſa

faveur, ſi cependant nous ne pouvions pas avoir le Marquis; car c'eſt lui qui me tente le plus.

Mad. De VIRTEIL.

Le Marquis, n'a rien.

M. De BEAUVIEUX.

Le Marquis n'a rien? Il a ſon Marquiſat, vrai ou faux; c'eſt un beau tître! on eſt reçu par-tout avec conſidération &..... Oui, par ma foi, je crois que je donnerois tout mon bien, pour avoir un tître pareil.

Mad. De VIRTEIL.

Vous feriez là un mauvais marché, mon oncle. Pour le Préſident, vous ignorez ſans doute, qu'il veut ſe défaire de ſa Charge dès qu'il le pourra; il ne peut pas ſouffrir la Robe, ſa folie eſt d'être Militaire. Que deviendra-t-il?

M. De BEAUVIEUX.

Que deviendra-t-il? Attendez donc, s'il fait jamais cette ſottiſe-là, il n'aura ſûrement pas ma niece; je veux qu'un homme faſſe quelque choſe dans le monde; il faut ſe diſtinguer, ſe faire connoître, voilà comme je penſe.

Mad. De VIRTEIL.

Et vous avez raiſon.

M. De BEAUVIEUX.

ui, j'ai raiſon, & ſi j'étois plus jeune je voudrois faire parler de moi; car enfin, je commence à ſentir qu'il ne faut pas être oiſif, j'en conviens, on doit me le reprocher; mais l'habitude que j'ai priſe d'aller tous les jours au Spectacle, m'a fait connoître. Si je n'avois pas eu l'eſprit de me choiſir cette occupation-là, je m'ennuyerois fort. Voilà ce qu'on appelle ſçavoir ſe retourner, par exemple.

Mad. De VIRTEIL.

Il me paroît que vous aimez beaucoup ma ſœur.

M. De BEAUVIEUX.

Que j'aime beaucoup votre ſœur? Aſſurément, voilà pourquoi je veux la bien marier, je veux qu'elle épouſe quelqu'un de diſtingué, qui me plaiſe, en un mot, avec qui je puiſſe aller.

Mad. De VIRTEIL.

Voudriez-vous qu'elle épouſât quelqu'un qu'elle ne pourroit pas ſouffrir? C'eſt là toute ſa crainte.

M. De BEAUVIEUX.

Toute ſa crainte. Bon! Qu'eſt-ce que cela fait? On ne ſe marie point pour vivre avec

ſon mari, il faut ſuivre l'exemple des gens du bon ton; c'eſt la mode qui doit toujours décider; même dans les affaires les plus ſérieuſes.

Mad. De VIRTEIL.

C'eſt ce que je lui ai dit.

M. De BEAUVIEUX.

C'eſt ce que vous lui avez dit. Et vous aviez raiſon; pour moi, je veux que l'on ſoit du bon air, je le préfere à tout.

Mad. De VIRTEIL.

Elle ne veut rien entendre à tout cela, & elle trouve que le Chevalier....

M. De BEAUVIEUX.

Que le Chevalier..... Oui, par exemple; c'eſt un honnête garçon; mais il eſt un peu gothique; il eſt toujours ſimplement mis, il a les plus vilains chevaux!... Un cocher!... de l'île Saint-Louis, & la plus hideuſe voiture!... On n'en pourra jamais rien faire.

Mad. De VIRTEIL.

Vous m'avez pourtant dit qu'hier....

M. De BEAUVIEUX.

Je vous ai dit qu'hier.... Oui, il eſt vrai que....

Mad. De VIRTEIL.

Comme il va avoir une Charge à la Cour....

M. De BEAUVIEUX.

Comme il va avoir une Charge à la Cour.

Mad. De VIRTEIL.

Oui, & fort honorable même.

M. De BEAUVIEUX.

Et fort honorable ? Ecoutez donc, s'il vouloit ſuivre mes conſeils, je pourrois lui être fort utile ; car j'ai paſſé ma vie avec des courtiſans, tel que vous me voyez, & je crois que....

Mad. De VIRTEIL.

Il fera tout ce que vous voudrez ; je vous jure qu'il n'a pas de plus grand deſir que celui de vous plaire.

M. De BEAUVIEUX.

Que celui de me plaire. Il faut donc qu'il ſoit bien changé ! Eſt-ce lui qui vous a dit que.... Quand l'avez-vous vu ? Pour cauſe.

Mad. De VIRTEIL.

Ce matin.

M. De BEAUVIEUX.

Ce matin. Tout juſte, il aura pris goût à.... Je n'en ſuis plus ſurpris. Ma niece, je l'ai mené hier en bonne compagnie, & je commence à croire..... Oui, oui ; il pourroit bien.... Mais quelle heure eſt-il ? *Il tire ſa montre.* Diable ! il eſt près de ſept heures, je ne

veux pas manquer le Ballet. Nous reparlerons de cela. Je reviendrai après l'Opéra.

Mad. De VIRTEIL.

Mon oncle, en vous en-allant, voulez-vous bien faire appeller Henriette ? Non, non, la voici.

SCENE V.

Mad. De VIRTEIL. Mlle De S. RIS. HENRIETTE.

HENRIETTE.

EH bien, Madame, ce que je vous ai dit, n'eſt-il pas vrai ?

Mad. De VIRTEIL.

Quoi, Mademoiſelle ?

HENRIETTE.

Que Monſieur eſt reſté ſeul avec vous, & que vous avez dû voir que non-ſeulement il vous aime ; mais qu'il vous adore.

Mad. De VIRTEIL.

Allez, vous rêvez.

Mlle De S. RIS.

Pour moi, je voudrois de tout mon cœur,

que cela fût vrai, & je me trouverois fort heureuſe, à votre place, ſi....

Mad. De VIRTEIL.

Ma ſœur, vous pourrez l'être auſſi, & je ne déſeſpere pas de faire conſentir Monſieur de Beauvieux, à vous faire épouſer le Chevalier.

Mlle de S. RIS.

Je vous remercie de vos ſoins, ma ſœur; mais ce n'eſt pas là ce qui m'occupe le plus; vous ſçavez bien ce que je deſire de ſçavoir, c'eſt ſi Monſieur de Virteil, vous aime réellement, &....

Mad. De VIRTEIL.

Quelle idée! A peine avez-vous été ſortie; que Monſieur de Beauvieux & le Marquis, ſont entrés.

HENRIETTE, *à part.*

Du myſtere, bon!

Mlle De S. RIS.

Je deſire que vous me trompiez; mais ſi le retour de Monſieur de Virteil, n'eſt pas vrai, je mépriſe à jamais tous les hommes.

Mad. De VIRTEIL.

Vous en exceptez ſans doute le Chevalier; il le mérite; puiſque vos inégalités ne peuvent allarmer ſa conſtance; à moins que vous ne

préfériez le Marquis ou le Préſident; je ne vous conſeille pas cependant de compter ſur le dernier; car Monſieur de Beauvieux m'a aſſuré que s'il ſe défait de ſa Charge de Préſident, il ne vous aura pas. Le voici juſtement.

HENRIETTE, *bas à Mademoiſelle de S. Ris.*

Elle détourne la converſation; tant-mieux.

SCENE VI.

Mad. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS, Le PRÉSIDENT, *en habit noir.* HENRIETTE.

Le PRÉSIDENT.

POUR cela, Meſdames, vous devez bien gronder Henriette, elle n'a jamais voulu, ce matin, me laiſſer entrer chez vous.

Mad. De VIRTEIL.

Elle a très-bien fait.

Le PRÉSIDENT.

C'eſt bon pour la plaiſanterie; mais j'ai réellement à me plaindre à vous, Madame, de l'indifférence de Mademoiſelle. Il ne tient qu'à

elle de faire mon bonheur ; perſonne, j'oſe m'en flatter, ne s'y oppoſeroit, & c'eſt elle ſeule qui y met obſtacle.

Mad. De VIRTEIL.

Oh ! ſi vous prenez le ton tragique, Préſident, vous allez me donner des vapeurs !

Le PRÉSIDENT.

Mais qui peut me raſſurer & calmer mes inquiétudes ? D'honneur, je ſuis déſeſpéré ! A propos de cela, il faut que je vous montre un Air & des paroles que j'ai fais ſur les rigueurs de Mademoiſelle.

Mlle De S. RIS, *riant.*

Si mes rigueurs vous font faire de la Muſique, ce n'eſt pas le moyen de m'en corriger, on y perdroit trop.

Le PRÉSIDENT.

Oui, oui, ajoutez l'ironie à vos procédés, cela fera honneur à votre caractere.

Mad. De VIRTEIL.

Voyons, voyons la Muſique, Préſident.

Le PRÉSIDENT, *montrant ſa Muſique.*

Voici par où je débute. Il y a beaucoup d'inſtrumens : la ſymphonie exprime d'abord la beauté & l'inſenſibilité réunies. Si vous voulez bien chanter, vous commencerez ici.

Mad. De VIRTEIL.

Oh, je ne ſçaurois aujourd'hui, je n'ai point de voix du tout.

Le PRÉSIDENT.

Mais pourquoi? Vous n'êtes point enrhumée.

Mad. De VIRTEIL.

Que dites-vous là? Je n'ai point fermé l'œil de toute la nuit: j'ai un mal de gorge affreux.

Le PRÉSIDENT.

Eſſayez ſeulement.

Mad. De VIRTEIL.

En vérité, je ne peux pas.

Le PRÉSIDENT.

Mais ſi cela vous fait mal, vous n'acheverez pas.

Mad. De VIRTEIL, *éclatant de rire.*

Ah voilà un orage! un orage, ma ſœur, pour exprimer vos rigueurs!

Le PRÉSIDENT.

Je vous dis que rien n'eſt plus neuf. Ne vous faites donc pas prier davantage. Faut-il que je me jette à vos genoux pour vous déterminer?

Mad. De VIRTEIL.

Qu'eſt-ce qui m'accompagnera?

Le PRÉSIDENT.

Mademoiſelle & moi; je m'en vais prendre

le violon, pour faire le deſſus; c'eſt ſeulement pour vous donner une idée. *Il va prendre le violon ſur le clavecin.* Allons, allons, Meſdames, venez donc au clavecin. *Elles y vont.*

Mad. De VIRTEIL, *montrant ſa Muſique.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

Le PRÉSIDENT.

Ce n'eſt rien, je vous avertirai quand il faudra reprendre. *A Mlle de S. Ris.* Donnez-moi un peu le ton, Mademoiſelle. C'eſt bon. Commencez, ſi vous voulez bien. Nous avons d'abord le prélude ou l'annonce, comme vous voudrez l'appeller. Le violon & le clavecin commencent enſemble. Il faudroit beaucoup plus d'inſtrumens; mais vous verrez bien de quoi il s'agit. Et où allez-vous donc Madame?

Mad. De VIRTEIL, *s'aſſeyant.*

Je ne ſçaurois chanter abſolument aujourd'hui.

Le PRÉSIDENT.

Mais cela n'eſt point long du tout.

Mad. De VIRTEIL.

Je vous aſſure que je n'acheverois pas, j'ai une migraine inſupportable!

Le PRÉSIDENT.

Allons, Mademoiſelle, ſi vous voulez bien m'accompagner, je chanterai, je veux abſolument que vous entendiez cette Ariette-là. *A Mad. de Virteil.* Ecoutez-vous, Madame?

Mad. De VIRTEIL.

Oui, oui. Commencez donc.

Le PRÉSIDENT.

Andante. Partons. *Ils jouent l'Ouverture; & le Préſident s'applaudit beaucoup.* Que dites-vous de cela, Madame?

Mad. De VIRTEIL.

C'eſt de l'Italien tout pur!

Mlle De S. RIS, *riant.*

Ce que j'aime le plus; c'eſt comme l'inſenſibilité eſt bien rendue!

Le PRÉSIDENT.

Attendez, attendez; vous verrez le reſte. Commencez s'il vous plaît. *Il chante.*

ARIETTE.

RIEN ne peut vous toucher;
Vous êtes un rocher,
Et tout vous rend hommage.
Le plus ſçavant Nocher,
Même pendant l'orage,

Sans

Sans craindre le dommage,
Voudroit vous approcher :
Le ravage,
L'eſclavage,
Le tapage,
Le naufrage,
Ne pourroient l'empêcher.
Vous êtes un rocher,
Que rien ne peut toucher.

La Muſique devient plus douce.

Par vos attraits vainqueurs
Vous ſoumettez les cœurs.
Votre charmant ſourire,
Enflamme, attire.
Vos yeux
Lancent des feux
Qui cauſent mon martyre.
Je languis, je ſoupire,
Et la nuit & le jour.
Voulez-vous toujours rire
Du plus tendre amour ?
Je languis, je ſoupire,
Ah ! quel martyre !

Rien ne peut vous toucher,
Vous êtes un rocher !

Mad. De VIRTEIL.

A merveille, Préſident, à merveille ; c'eſt admirable !

Le PRÉSIDENT, *chante, en ſuivant Mlle de S. Ris.*

Rien ne peut vous toucher,
Vous êtes un rocher!

Mlle De S. RIS, *riant & s'aſſeyant.*

Ah! je n'en puis plus! Vous me faites mourir de rire!

Le PRÉSIDENT.

Quoi, le reproche ne vous fait rien? *Il chante.*

Rien ne peut vous toucher,
Vous êtes un rocher!

J'ai bien du regret que vous n'entendiez pas les différentes parties de l'accompagnement, pendant l'orage. Je peins la pluie, la grêle, le ſiflement des vents, les éclairs, le tonnerre, les cris des matelots, & juſqu'au fracaſſement du Vaiſſeau que l'on croit voir échouer contre le rocher. C'eſt un coup de génie que ce dernier trait-là.

Mad. De VIRTEIL.

Voilà ce qui s'appelle peindre en Muſique!

Le PRÉSIDENT.

Enſuite le Vaiſſeau s'entr'ouvre, & l'on croit voir les voyageurs, qu'il contenoit, ſe ſauver à la nage, dans une île charmante, où ils ren-

dent hommage à Mademoiſelle de S. Ris. Ce qui eſt exprimé par la ritournelle qui précéde.

Vous ſoumettez les cœurs.

Il chante la ritournelle.

Mad. De VIRTEIL.

Cela ſera divin ! délicieux !

Le PRÉSIDENT.

Je m'en vais tout faire exécuter chez le gros Vicomte, où l'on fait de la Muſique. Vous devriez y venir, Meſdames.

Mad. De VIRTEIL.

Je ne ſçaurois ſortir aujourd'hui.

Le PRÉSIDENT.

Il n'y a qu'Henriette, qui ne dit rien de ma Muſique.

HENRIETTE.

Moi, Monſieur, je ne trouve rien de ſi beau, que, *elle chante.*

Rien ne peut vous toucher,
Vous êtes un rocher.

Cela reſſemble bien à Mademoiſelle.

Le PRÉSIDENT.

Rien n'eſt plus vrai, malheureuſement pour moi.

HENRIETTE, *bas au Préſident.*

Comment voulez-vous plaire avec ce lugubre habit-là, elle ne peut pas ſouffrir la Robe.

Le PRÉSIDENT.

Il falloit donc me le dire plutôt. Elle ne me le reverra plus, je vous en réponds. *Aux Dames.* Je viendrai vous rendre compte de ma répétition. J'ai mille choſes à faire, je m'enfuis.

SCENE VII.

Mad. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS, M. De VIRTEIL.

Mad. De VIRTEIL.

EN vérité, ma ſœur, vous avez entiérement tourné la tête du Préſident.

Mlle De S. RIS.

Croyez que ſon goût pour la Muſique, lui a ſeul fait faire cette folie.

SCENE VIII.

Mad. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS, Le CHEVALIER, HENRIETTE.

Mad. De VIRTEIL.

CHEVALIER, vous arrivez trop tard, un moment plutôt, vous auriez joui de tout votre triomphe.

Le CHEVALIER.

Je ne vous comprends pas....

Mad. De VIRTEIL.

Vous auriez vu votre rival, chanter les rigueurs de ma sœur.

HENRIETTE.

Oui, vous auriez entendu : *elle chante.*

Rien ne peut vous toucher,
Vous êtes un rocher.

Et puis les vents, la pluie, la grêle, les éclairs, le tonnerre, le coup du génie du fracassement du Vaisseau, les Voyageurs qui se sauvent à la nage....

Le CHEVALIER.

C'est un tableau de Vernet, qu'elle raconte.

HENRIETTE.

C'eſt la plus belle Muſique !

Le CHEVALIER.

Elle extravague aſſurément. *A Madame de Virteil.* Madame, je vous en ſupplie....

HENRIETTE, *chante, & impatiente le Chevalier.*

Le ravage,
Le tapage,
L'eſclavage,
Le dommage....

Mad. De VIRTEIL, *riant.*

Henriette eſt fort bonne.

HENRIETTE.

Je vous demande pardon, Madame, c'eſt que j'ai la tête ſi remplie de cette Muſique....

Le CHEVALIER.

Madame, ayez donc la bonté de déterminer Mademoiſelle en ma faveur, ou que je ſçache du moins ce qui peut me nuire auprès d'elle.

Mad. De VIRTEIL.

Qu'elle vous diſe elle-même ſes raiſons.

Le CHEVALIER, *à Mlle de S. Ris.*

Je ne ſçaurois ſuivre l'affaire qui pourroit me rendre favorable Monſieur de Beauvieux,

ſi je ne ſuis aſſuré de pouvoir vous obtenir de vous même.

Mlle De S. RIS.

N'êtes-vous pas ſûr de mon cœur ? Vous avez ſçu m'amener au point de vous faire un aveu qui devroit vous contenter.

Le CHEVALIER.

Qui m'aſſurera que vous ne changerez jamais, ſi un lien indiſſoluble ne me confirme cet aveu ?

Mlle De S. RIS.

Quel pouvoir ce lien a-t-il ſur les cœurs ? Empêche-t-il les hommes de trahir leurs ſermens ? Au contraire, ils en tirent vanité. Et quelle conſolation reſte-t-il à une femme vertueuſe, abandonnée par un ingrat, & qu'elle ne ſçauroit ceſſer d'aimer ?

SCENE IX.

Mad. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS, Le CHEVALIER, HENRIETTE, RENAUD.

RENAUD, *donnant un billet à Madame de Virteil.*

MADAME, mon maître vous prie de lire ce billet, & d'y faire un mot de réponſe.

HENRIETTE.

Sçavez-vous ce que c'eſt?

RENAUD.

C'eſt ſûrement au ſujet de ſon amour. Je lui ai dit que vous le ſerviriez auprès de Madame, & il m'a promis de nous marier enſemble s'il réuſſit.

Mlle de S. RIS.

Ma ſœur que je ſçache de quoi il eſt queſtion, je vous prie.

Mad De VIRTEIL.

Ce n'eſt rien.

Mlle De S. RIS.

Eh bien, montrez-moi ce billet.

Mad. De VIRTEIL.

Vous pouvez le lire.

Mlle De S. RIS, *liſant.*

» Je vous ſupplie, Madame, de vouloir » bien m'accorder un moment d'entretien, » pour vous confirmer ce que je vous diſois » quand on nous a interrompus ; faites fermer » votre porte ſi vous voulez ; mais ſur-tout, » ne me refuſez pas la grace que je vous de- » mande. «

Mlle De S. RIS, *avec joie.*

La grace ! Ce que je vous diſois eſt vrai.

Mad. De VIRTEIL.

Quelle idée !

Mlle De S. RIS.

Ah ! répondez-lui.

Mad. De VIRTEIL.

Oui. *A Renaud.* Dites-lui, que dans le moment que vous êtes arrivé j'allois ſortir, & rien n'eſt plus vrai ; je ne ſçaurois m'en diſpenſer.

Mlle De S. RIS.

Ma ſœur, vous allez le déſeſpérer. Renaud, ne vous en-allez pas.

RENAUD.

Oh ! que non, Mademoiſelle ; je n'ai garde, je ſerois trop mal reçu.

Mais écoutez-le ſeulement ; on doit au moins des égards à ſon mari.

Mad. De VIRTEIL.

J'admire comme on trouve facilement les autres injuſtes. Vous déſeſpérez un homme, qui vous adore & que vous aimez, en ne voulant pas conſentir à l'épouſer, & vous trouvez que j'ai tort de me refuſer à une légere fantaiſie de mon mari, qui lui paſſera auſſi promptement qu'elle lui a pris.

Mlle De S. RIS.

Il y a bien de la différence, ma ſœur ; vous êtes engagée, & je crains de l'être. Votre engagement vous oblige de vous prêter à ce qui peut plaire à votre mari ; je puis le dire devant le Chevalier, il vous propoſe ſûrement de vous retirer de cet égarement continuel où vous avez vécu tous les deux, de vous réunir, vous avez les mêmes goûts, il ne ſçauroit vous déplaire ; il y a de l'ingratitude à vous, de ne pas vouloir, au moins, l'écouter.

Mad. De VIRTEIL.

En vérité....

Mlle De S. RIS.

Allons, écrivez un mot, & mandez-lui qu'il peut venir & que vous ne ſerez pas fâchée de l'entendre.

Mad. De VIRTEIL.

Vous, consentez à épouser le Chevalier.

Mlle De S. RIS.

Et mon oncle, n'y consentira peut-être jamais.

Mad. De VIRTEIL.

C'est notre affaire; que le Chevalier, obtienne l'agrément de la Charge qu'il sollicite, & je réponds de tout.

Le CHEVALIER.

Eh bien, Mademoiselle?

Mlle DE S. RIS.

Ma sœur, écrira-t-elle le billet.

Mad. De VIRTEIL.

Mais....

Le CHEVALIER.

Ah! Madame!

HENRIETTE.

Vous ferez le bonheur de deux hommes, d'un seul coup de plume.

Mad. De VIRTEIL.

Chevalier, j'aime à vous obliger.

Mlle De S. RIS.

Allons, écrivez. *Madame de Virteil écrit.*

Le CHEVALIER, *baisant la main de Mlle de S. Ris.*

Rien ne pourra augmenter l'excès de ma

joie, que le conſentement de Monſieur de Beauvieux.

RENAUD, *à Henriette.*

L'on a bien de la peine à déterminer les gens à devenir heureux.

Le CHEVALIER.

Je ſors, & je ne perds pas de tems pour m'aſſurer de tout ce qui peut faire le bonheur de ma vie.

SCENE X.

Mad. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS, HENRIETTE, RENAUD.

Mlle De S. RIS, *allant voir ce que Madame de Virteil écrit.*

VOYONS, ſi vous répondez comme je le veux. *Elle lit bas.*

HENRIETTE, *à Renaud.*

Je n'ai pu encore découvrir ce qui ſe paſſe dans le cœur de Madame, tout va dépendre de la converſation qu'elle aura avec Monſieur.

Mlle De S. RIS, *après avoir lu.*

Fort bien.

RENAUD, *à Henriette.*

Mademoiſelle de S. Ris, eſt contente du billet, tout ira bien.

Mad. De VIRTEIL.

Tenez, Renaud, donnez cette réponſe à votre maître. *Renaud s'en-va.*

SCENE XI.

Mad. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS, HENRIETTE.

Mad. De VIRTEIL.

MA ſœur, vous répondrez de tout ce que vous me faites faire. Ce qui m'enchante, c'eſt qu'enfin ce pauvre Chevalier, ſera content. Avouez que vous n'avez pas été fâchée d'être forcée; vous ne cherchiez qu'un prétexte, & vous m'avez ſacrifiée à votre fauſſe gloire; je n'en ſuis pas la dupe.

Mlle De S. RIS.

Vous avez en effet de quoi vous plaindre; pour moi, ſi mon oncle ne conſent pas....

Mad. De VIRTEIL.

Vous en ſerez charmée. N'eſt-ce pas là ce que vous voudriez me faire entendre?

Mlle De S. RIS.

Tenez, ma ſœur, je ſens que ſi je reſtois j'aurois de l'humeur; il vaut mieux que je vous quitte.

SCENE XII.

Mad. De VIRTEIL, HENRIETTE.

Mad. De VIRTEIL, *rêvant.*

Elle s'en-va réellement.

HENRIETTE.

Elle eſt piquée de s'être enfin déterminée.

Mad. De VIRTEIL, *préoccupée.*

Henriette?

HENRIETTE.

Madame,

Mad. De VIRTEIL.

Je ne ſçais plus ce que je voulois dire.

HENRIETTE.

N'eſt-ce pas qu'on ne laiſſe entrer perſonne? J'y vais.

SCENE XIII.

Mad. De VIRTEIL.

QUEL eſt donc mon deſſein en écoutant mon mari? Je frémis du conſentement que j'ai donné.... Voudrois-je lui laiſſer prendre quelque avantage ſur moi?... Perdre ma liberté, m'enſevelir dans ma maiſon, être dédaignée par les gens les plus aimables, ou du moins qui en ont la réputation.... C'eſt vieillir tout-d'un-coup!... D'un autre côté, puis-je déſeſpérer un homme fait pour plaire, que l'on me blâmeroit de ne pas aimer, s'il n'étoit pas mon mari, & que je n'aime déjà que trop! Mais que dis-je?... Quoi, je pourrois..... Ah! fuyons le danger de me rendre, oui....

SCENE XIV.

Mad. De VIRTEIL, HENRIETTE.

HENRIETTE.

MADAME, le cocher demande s'il ôtera les chevaux ?

Mad. De VIRTEIL, *regardant Henriette d'un air diſtrait.*

Mes gens, ſont-ils-là ?

HENRIETTE.

Oui, Madame. *Madame de Virteil s'en-va.* Ah ! Madame, que voulez-vous faire !

Mad. De VIRTEIL.

Laiſſez-moi.

HENRIETTE, *la regardant aller.*

Sur quoi avions-nous comptés ! Elle ſort, tout eſt changé !

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

M. De VIRTEIL, *entre, le déſeſpoir peint ſur le viſage, il ſe promene en tenant le billet de ſa femme, qu'il relit.*

ELLE m'écrit qu'elle m'attendra, qu'elle n'eſt point fâchée de me donner cette marque de
21 complaiſance, que je peux venir: j'accours avec empreſſement, & je ne la trouve point; elle eſt ſortie! On me dit qu'elle eſt allée au Rempart! Pouvoit-elle me donner une marque de mépris qui me fût plus ſenſible! *Il ſe promene avec douleur.* Je m'ennuyois de rien aimer! Que j'étois heureux! *Il va regarder à la fenêtre.* Elle ne reviendra point ſans doute!... Quelle félicité je me promettois en eſpérant de toucher ſon cœur!... Eſpoir trop flatteur!... je ne t'ai connu que pour augmenter encore mes maux! *Il ſonne & l'on vient.* Que l'on ſçache où eſt Renaud. *Il jette ſon chapeau ſur une table, s'aſſied auprès, la tête appuyée ſur ſa main.* Elle ſe rit ſans doute de ma foibleſſe!...

Ah ! ſi je pouvois lui cacher mon amour !... Oui, lui faire croire que je n'ai voulu que plaiſanter.... Plaiſanter ? moi ! & le puis-je, dans l'état où je ſuis !.... Accablé, déſeſpéré !... Allons cacher ma douleur & ma honte. Que ferois-je à Paris, au milieu d'un monde brillant & léger, avec la mort dans le cœur ?... *Il ſe leve.* Oui, je vais partir dans l'inſtant pour la campagne. J'irai trouver Ducourſy ; c'eſt un homme ſage, au-deſſus des paſſions, il m'aidera à combattre la mienne, & je retrouverai ma raiſon dans le ſein d'un ami ſi fidele.... Si je l'ai négligé, en me voyant à plaindre, il me pardonnera ſûrement ; la véritable amitié, toujours indulgente, prévient les malheureux, elle aime à conſoler.

SCENE II.

M. De VIRTEIL, RENAUD.

RENAUD.

MONSIEUR, je viens de chez votre tailleur ; pour votre habit ; mais en rentrant j'ai appris....

M. De VIRTEIL.

Quoi ?

RENAUD.

Que Madame, étoit ſortie & que vous ne l'aviez pas vue.

M. De VIRTEIL.

Prépare tout ce qu'il faut pour mon départ; ne perds point de tems; va, cours.

RENAUD.

Mais, Monſieur, où voulez-vous donc aller?

M. De VIRTEIL.

Renaud étonné, eſt fâché & demeure. Eh bien, que fais-tu là? que veux-tu dire? Mon parti eſt pris, l'abſence ſeule eſt ma reſſource.

RENAUD.

L'abſence, Monſieur, ne fait qu'augmenter un véritable amour; il s'affoibliſt bien plutôt en voyant continuellement ce qu'on aime.

M. De VIRTEIL.

Ce qu'on aime!... Et quand cet objet... Ah! ne différons plus.

RENAUD.

Quels chevaux & quelle voiture voulez vous? *A part.* Il faut gagner du tems. *Haut.* Voulez-vous, les chevaux gris, les Anglois, les Danois?...

M. De VIRTEIL.

Il m'importe peu ; pourvu que je m'éloigne promptement.

RENAUD, *à part.*

Ce n'eſt pas là mon compte. *Haut.* Mais, Monſieur, Madame, va rentrer, elle ſoupe ici ; pourquoi ne pas la voir avant de partir ?

M. De VIRTEIL.

La voir ? La voir ! & pourquoi faire ?

RENAUD.

Pour tenter de.... Enfin cela ſeroit plus honnête.

M. De VIRTEIL.

Fais ce que je t'ai ordonné.

RENAUD, *s'en-allant.*

Allons. *Revenant.* Quel Néceſſaire voulez-vous emporter ; parce qu'il faut ſçavoir....

M. De VIRTEIL.

Le premier venu.

RENAUD.

Voulez-vous celui aux outils ? emporterai-je auſſi le tour ? la boëte aux couleurs ? votre violon ? La harpe ira-t-elle ſur ſon mulet ou dans la voiture ?

M. De VIRTEIL, *avec impatience.*

Ma chaiſe me ſuffit, qu'elle ſoit prête ſans tarder, & ne me replique pas davantage.

RENAUD.

J'obéis. *A part.* J'en ſerai quittte pour ſe faire attendre. Allons chercher avec Henriette, les moyens d'empêcher notre départ.

SCENE III.

M. De VIRTEIL, *ſe promenant.*

QUI m'eût dit qu'un jour je deſirerois de m'éloigner de Paris! moi, qui ne connoiſſois d'autres biens, que de jouir des plaiſirs qu'on y goute. Quel changement! Une femme ingrate, inſenſible, renverſe toutes mes idées, change tous mes deſirs! Et quelle eſt cette femme? C'eſt la mienne! Je ſuis trop heureux, en fuyant, que mon amour ſoit un ſecret pour tout le monde. Pour tout le monde? Eh, que m'importe ce qu'il en penſe? Ma femme eſt tout pour moi. Pourrois-je me réſoudre à m'éloigner, ſans la revoir encore? Si je lui reprochois ſon procédé, ſi.... Ecrivons-lui plutôt; il ſeroit trop humiliant de s'expoſer à revoir une perfide, qui riroit peut-être de mon déſeſpoir, en ma préſence. *Il écrit.* Que puis-je attendre de cette lettre?.... Non. *Il la déchire.* Ce ſeroit un triomphe de plus pour ſon amour-propre.

fuyons ſeulement, & qu'on ignore la cauſe de mon abſence.

SCENE IV.

Mlle De S. RIS, M. De VIRTEIL, HENRIETTE.

Mlle De S. RIS.

EH quoi, mon frere, vous voulez nous quitter ? Je viens de l'apprendre.

M. De VIRTEIL, *à part.*

Pourquoi n'ai-je pas dit à Renaud, de cacher mon départ ?

Mlle De S. RIS.

Vous ne répondez point ? Nous n'ignorons pas la cauſe de votre fuite.

M. De VIRTEIL, *ſoupirant.*

Ah !

HENRIETTE.

Monſieur, je ne déſeſpere pas encore, malgré ce qui vous arrive actuellement....

M. De VIRTEIL.

Pouvez-vous me tenir ce langage, quand vous voyez, qu'après la promeſſe qu'on m'avoit faite de m'entendre, on me fuit ?

HENRIETTE.

C'eſt là ce qui me raſſure.

M. De VIRTEIL.

Comment?

HENRIETTE.

Madame, a craint le danger, elle a voulu l'éviter.

M. De VIRTEIL.

Vous cherchez à me flatter.

HENRIETTE.

Non non, croyez-moi. Loin de partir, demeurez; redoublez de ſoins, preſſez-la, ne lui laiſſez pas le tems de réfléchir, elle ſe rendra. Il y a du trouble dans ſon ame, & c'eſt la preuve d'amour la plus certaine, que puiſſe donner une femme qui n'a jamais aimé.

Mlle De S. RIS.

Henriette, a raiſon, il m'a ſemblé que tantôt elle étoit inquiéte.

HENRIETTE.

Vous n'avez rien vu. Je puis vous répondre que lorſqu'elle eſt ſortie, elle ſembloit vouloir ſe fuir elle-même. Enfin, nous vous aiderons.

Mlle De S. RIS.

Pour moi, je vous jure que ce ſera du meilleur de mon cœur. Je voudrois vous voir rai-

ſonnablement heureux l'un & l'autre. Ma ſœur eſt plus ſenſée qu'elle ne veut le paroître ; c'eſt là ſon ſecret ; elle a ſouvent la foibleſſe de rougir de ſa raiſon, elle craint de s'éloigner du ton du jour ; voilà le grand obſtacle que vous trouverez à combattre.

HENRIETTE.

Il faudra le vaincre. Elle va ſûrement rentrer, il eſt déjà tard, attendez-la ici.

M. De VIRTEIL.

Je crains de la revoir !

HENRIETTE.

Pourquoi ? C'eſt elle qui a tort vis-à-vis de vous.

M. De VIRTEIL.

C'eſt ce qui fera que je lui déplairai encore davantage !

HENRIETTE.

Quelle foibleſſe ! J'entends quelqu'un ; c'eſt elle-même.

M. De VIRTEIL.

Mon ſort va donc être décidé !

SCENE V.

Mad. De VIRTEIL, Mlle de S. RIS; M. De VIRTEIL, HENRIETTE.

Mlle De S. RIS.

MA ſœur, nous allons perdre votre mari; il veut abſolument nous quitter, il veut partir; vous ſeule pouvez l'en empêcher.

Mad. De VIRTEIL.

Il n'a pas coutume de ſouper ici; pourquoi voulez-vous que je le retienne, s'il eſt engagé ailleurs?

HENRIETTE.

Mais ce n'eſt pas pour un jour qu'il veut s'éloigner.

Mad. De VIRTEIL.

Quoi, Monſieur, mon peu d'exactitude vous auroit-elle fâché? Elle a été involontaire, & comme j'étois bien ſure que nous nous retrouverions, j'ai cru que vous me pardonneriez aiſément ce manque de parole.

M. De VIRTEIL.

Je ne me plaindrai jamais de vous, Madame; c'étoit à moi, de mériter d'être diſtingué des

autres hommes, vous me confondez avec eux ; & je vais m'en punir, en m'éloignant de vous pour jamais.

Mad. De VIRTEIL.

Devois-je croire en effet, que je vous euſſe inſpiré une paſſion auſſi ſérieuſe ? Je n'en pouvois juger que d'après ce que je connois de votre façon de penſer, & je voudrois vous donner le tems de réfléchir, & de vous mettre à l'abri de la ſéduction d'un moment d'ivreſſe qui s'eſt emparé de vous.

M. De VIRTEIL.

Ah ! Madame, elle durera toute ma vie !

Mad. De VIRTEIL.

Vous en êtes perſuadé dans ce *moment* ; mais quand je partagerois vos ſentimens, pourrions-nous compter qu'ils dureront toujours ? Nous voudrons tenir nos ſermens ; nous périrons d'ennui en nous efforçant d'être conſtans, & nous perdrons tous les agrémens de la vie, dont la liberté ſeule peut faire jouir.

M. De VIRTEIL.

Quelle erreur !

Mad. De VIRTEIL.

Non, Monſieur, croyez-moi ; le bonheur

ne ſe trouve pas dans les entraves des paſſions. Je vous eſtime, je vous crois même mieux penſant que vos pareils, & c'eſt une juſtice que j'aime à vous rendre; mais ne cherchez point à former une chaîne que vous ne pourriez bientôt plus ſupporter, & dont tout le poids retomberoit ſur moi, ſi j'étois aſſez folle pour vous y laiſſer engager. C'eſt dans le monde que vous devez être, & par goût & par habitude; tôt ou tard on ſe repent d'y avoir renoncé, & comment vivre enſemble, ſans être forcés de s'en éloigner ?

M. De VIRTEIL.

Madame, il y a beaucoup d'exemples de gens du meilleur ton, qui ſont très-répandus, & dont les maiſons ſont fréquentées par ce qu'il y a de plus aimable.

Mad. De VIRTEIL.

Dites plutôt par les ennuyés dont Paris fourmille; par des femmes qui ſe jettent dans le bel eſprit, quand elles ne peuvent plus avoir d'amans; par des hommes qui ont pu être aimables autrefois, qui ont uſurpés le droit de décider de tout, & qui ne parlent que d'eux & de leur ſantés. Voilà ces maiſons brillantes auxquelles la mienne ſeroit réduite à reſſembler.

Rien de ſi ennuyeux en un mot, qu'un mari & une femme uniquement occupés l'un de l'autre; on les fuit, ou on leur rend l'ennui qu'ils inſpirent, & rien ne leur tient lieu de tout ce que l'amour conjugal leur a fait perdre.

M. De VIRTEIL.

Eh, ne peut-on pas ſe faire un choix d'amis, qui ſe plaiſent avec vous, qui applaudiſſent à votre bonheur, le partagent & vous deviennent plus chers tous les jours? Vous vous occupez d'eux, ils vous aiment réellement, & juſqu'à vos enfans apprennent à leur plaire & à s'en faire aimer.

Mad. De VIRTEIL.

Des amis! On a tout au plus des connoiſſances, encore faut-il que les plaiſirs les attirent; on ne s'occupe que d'en chercher, & l'on veut même que vous ſçachiez les varier. L'homme charmant qui vous quitte, parce qu'il commence à s'ennuyer, eſt remplacé par un autre auſſi agréable, quelquefois plus à la mode, mais qui n'a de l'eſprit que pour un quart d'heure, ou qui n'a voulu vous montrer que ſes bijoux, ſes dentelles, ou vous parler de ſes chevaux. En voyant beaucoup de monde, la ſcène change à tous les inſtans, les en-

muyeux même deviennent l'objet de votre amuſement, on tire parti de tout, on n'a pas le tems de penſer, & c'eſt là ce que j'aime.

Mlle De S. RIS.

Vous ne parlez pas ſérieuſement, ma ſœur; je vous ai vu réfléchir, ſoupirer; votre cœur eſt ſenſible.

Mad. De VIRTEIL.

A l'amitié; mais l'amour eſt autre choſe.

Mlle de S. RIS.

Je ne vois pas ce qu'il a de ſi effrayant, ſur-tout quand on eſt jeune.

M. De VIRTEIL.

Et faite pour être aimée toujours.

HENRIETTE.

Oui; car ſans cela, il peut arriver que l'on vieillit ſans avoir eu d'amans, & l'on ne s'eſt pas même doutée qu'on a eu un mari.

Mad. De VIRTEIL.

Quand on penſe & qu'on agit comme ce qu'il y a de mieux dans le monde, je crois que l'on n'a rien à ſe reprocher.

M. De VIRTEIL.

Si vous penſiez réellement comme ce qu'il y a de plus frivole à Paris, je n'inſiſterois pas; mais vous êtes ſenſible, votre cœur eſt délicat;

puiſque vous êtes allarmée par la crainte du changement, vous n'êtes point ce que vous voulez paroître ; la vertu ne vous effraye point, & vous me la ferez aimer en la trouvant en vous.

Mad. De VIRTEIL.

Eh comment, aux yeux de tout Paris, changer de ton, ſans s'expoſer à fournir la nouvelle du jour la plus ridicule ? Il ſeroit impoſſible que votre amour fût un myſtere ; on ne vous voit jamais chez moi, pourriez-vous continuer de n'y plus paroître, pourrois-je vous en empêcher ? Non, Monſieur, il n'y faut plus penſer ; il vous faudra quelques efforts pour éteindre cette paſſion, peut-être ; mais....

M. De VIRTEIL.

Ah ! Madame, j'en mourrai

Mad. De VIRTEIL, *inquiète.*

J'entends quelqu'un, contraignez-vous de grace.

M. De VIRTEIL.

Quoi, toujours des importuns !

HENRIETTE, *bas à M. de Virteil.*

J'augure bien de tout ceci, ne vous déſeſpérez pas.

SCENE VI.

Mad. De VIRTEIL Mlle De S. RIS ;
M. De VIRTEIL, Le MARQUIS,
HENRIETTE.

Le MARQUIS.

COMMENT, Virteil, encore ici ! Qu'eſt-ce que cela veut dire ? Madame, prenez-y garde, à la fin, on en parlera, je vous en avertis.

Mad. De VIRTEIL, *bas à Mlle de S. Ris.*

Vous voyez déjà ce qu'on peut ſoupçonner.

Le MARQUIS.

Seroit-il venu vous conter ce qui vient d'arriver à Beauvieux ?

Mad. De VIRTEIL.

Non vraiment, qu'eſt-ce que c'eſt ?

Le MARQUIS.

Oh ! une ſcène délicieuſe ! Le petit Comte, qui l'a verſé ce matin, avoit appris ſon hiſtoire à tout ce qu'il y avoit de plus brillant à l'Opéra. Le Spectacle fini, tout le monde attendoit Beauvieux, avec impatience, ſur le Théâtre ; dès qu'il a paru, on lui a éclaté de rire au nez ; vous ſentez bien qu'il s'eſt fâché ; mais de la bonne maniere ; les ris ont augmenté, & il a

parlé un quart d'heure, ſans qu'on en ait rien entendu ; dès qu'il commençoit à s'appaiſer, quelqu'un prenoit ſon parti, il ſe réchauffoit de plus belle, les ris recommençoient toujours ; enfin il a été berné en plein.

Mad. De VIRTEIL.

Et vous n'avez pas fait ceſſer cette mauvaiſe plaiſanterie ?

Le MARQUIS.

Je n'avois garde, *les rieurs ſeroient* tombés ſur moi ; j'ai mieux aimé me mettre de leur côté ; c'étoit le plus ſûr. Je crois que le bon homme ſera furieux quand il me verra.

M. De VIRTEIL.

Il n'aura pas tort ; quand on eſt ami des gens, on ſaiſit l'occaſion de leur être utile, au lieu de les plaiſanter.

Le MARQUIS.

Sans doute, mais autant qu'on le peut, ſans ſe compromettre. On prête ſes chevaux, ſa maiſon de campagne, de l'argent même, quand on en a ; mais quand il eſt queſtion de partager un ridicule, il n'y a point d'amitié qui aille juſques-là ; on veut bien avoir les ſiens à ſoi ; c'en eſt aſſez, & l'attachement le plus vif, ne m'empêchera jamais de rire de mon ami, avec le Public.

Mlle

Mlle De S. RIS, *ironiquement.*

C'eſt une leçon adroite qu'on lui donne, en l'abandonnant ainſi.

Le MARQUIS.

Sans doute.

Mlle De S. RIS, *ironiquement.*

Et la plaiſanterie doit toujours avoir le pas ſur le ſentiment.

Le MARQUIS.

C'eſt bien là mon avis. Le ſentiment eſt plat, vieux, bourgeois. Fi! il abſorbe tout; il rend les gens gauches, faſtidieux, hébétés; on ne m'y prendra jamais, j'en réponds bien. Du goût, du goût; voilà ce qu'il faut. Je voudrois bien voir arriver Beauvieux pour rire encore.

HENRIETTE.

Vous n'attendrez pas beaucoup; car je l'entends. *A Mademoiſelle de S. Ris.* Il faut que cet homme-ci déplaiſe à Monſieur votre oncle, au point d'en être déteſté.

SCENE VII.

Mad. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS, Le MARQUIS, M. De VIRTEIL M. De BEAUVIEUX, HENRIETTE.

Le MARQUIS, *en riant, allant au-devant de M. de Beauvieux.*

EH bien, mon pauvre bon homme, es-tu bien en colere?

M. De BEAUVIEUX.

Bien en colere? Oui parbleu, je le ſuis; ne me parle pas. Je voudrois bien ſçavoir ce qu'il y a de ſi plaiſant à tout cela? Si on m'échauffe davantage les oreilles.... Enfin, je m'entends bien, ce n'eſt pas la premiere fois que j'ai ſçu faire taire les gens, & je pourrois bien.... En un mot....

Le MARQUIS.

Ah, il eſt délicieux! charmant! Il faut que je t'embraſſe. Tu m'as bien amuſé aujourd'hui.

M. De BEAUVIEUX.

Je t'ai bien amuſé aujourd'hui? Me prenez-vous pour un bouffon? Je ſuis las de tout ceci, je vous en avertis, & vous avez plus de tort que

perſonne, vous qui parlez, vous avez excité les rieurs, & vous avez encore fait pis; car je ſçais que....

Le MARQUIS.

Au contraire, j'ai prétendu que tu entendois très-bien la plaiſanterie, que tu étois au deſſus de ces miſeres-là; mais pendant que je m'efforçois de perſuader que tu ne te fâchois pas, ta colere augmentoit à chaque inſtant, & j'ai été obligé de rire avec les autres. Ah ça, faiſons la paix.

M. De BEAUVIEUX.

Faiſons la paix? Non, je ne veux pas que l'on rougiſſe d'être de mes amis; & de plus, je ſçais que c'eſt vous qui avez conſeillé au Comte, de me faire ce tour-là.

HENRIETTE, *à M. de Beauvieux.*

Cela ſeroit affreux!

Le MARQUIS.

Mais point du tout; ce n'eſt pas moi. Il eſt vrai que j'ai dit devant lui, qu'il ſeroit plaiſant de verſer ton cabriolet vert & or; il a ſaiſi l'occaſion, & je n'ai tout au plus, que le mérite de l'invention, ce n'eſt pas ma faute.

Mlle De S. RIS.

C'eſt une bagatelle.

Le MARQUIS.

Sans doute, & il a tort de ſe fâcher comme il fait.

M. De BEAUVIEUX.

J'ai tort de me fâcher comme je fais? Vous verrez que moi, qui travaille depuis que je ſuis dans le monde, à m'acquérir de la conſidération, qu'il eſt agréable de me voir tourner en ridicule par tous ces *étourdis-là*; parce que je ne ſuis pas de leur âge, j'ai été auſſi jeune qu'eux, & je valois cent fois mieux. Il n'y a pas juſqu'à ce petit fat de Préſident, qui veut ſe donner les airs de me plaiſanter. Oh, parbleu, Meſſieurs, Meſſieurs, nous verrons qui aura le dernier.

Le MARQUIS.

Ah! pour lui; c'eſt un peu fort! A propos, Meſdames, il a quitté la Robe.

Mad. De VIRTEIL.

Comment, depuis quand?

Le MARQUIS.

Ma foi, je crois que c'eſt de tout-à-l'heure. Il étoit à l'Opéra, en habit bleu, brodé en argent, le plus galant du monde.

Mlle De S. RIS.

Cela n'eſt pas poſſible, il étoit ici cet après-dîné, en noir.

HENTIETTE, *à Mlle de S. Ris.*

Je lui ai dit que vous n'aimiez pas les gens de Robe, il aura saisi cette occasion de la quitter.

Mlle De S. RIS.

Tenez, voyez si je ments.

SCENE VIII.

Mad. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS, M. De BEAUVIEUX, M. De VIRTEIL, Le MARQUIS, Le PRÉSIDENT, *en habit bleu, brodé en argent.* HENRIETTE.

Le PRÉSIDENT.

MESDAMES, vous serez sans doute surprises de me voir en habit de couleur, mais.... *Il éclate de rire en voyant M. de Beauvieux.* Ah, voilà notre cher oncle! Madame, il a été incroyable, à l'Opéra.

Le MARQUIS, *à M. de Beauvieux, qui est bouffi de colere.*

Ma foi, à ta place, je ne souffrirois pas ces propos-là. A présent, cela devroit finir.

M. De BEAUVIEUX, *en colere.*

Cela devroit finir ? Monſieur le Pré.... Comment t'appelles-tu actuellement ?

Le PRÉSIDENT.

Chevalier.

M. De BEAUVIEUX.

Le Chevalier ? Eh bien, Monſieur le Chevalier, je vous prie de te taire, & de ne pas davantage me venir répéter.... C'eſt-à-dire, que.... Nous verrons ſi cela continuera.

Le PRÉSIDENT.

Oh, ſi tu te fâches réellement, je ne dis plus rien.

M. De BEAUVIEUX.

Tu ne dis plus rien ? Ne crois pas qu'il te réuſſiſſe de me plaiſanter, je ne ſerai jamais ſi ridicule que tu l'es dans ce moment-ci, tout Chevalier que tu es, & tu ferois mieux de reprendre ta Robe. Te voilà bien avancé, que vas-tu devenir actuellement ?

Le PRÉSIDENT.

Ne t'en embarraſſe point, ſi je ne peux pas avoir la Charge à la Cour, que j'ai en vue, je me ferai Mouſquetaire.

M. De BEAUVIEUX.

Tu te feras Mouſquetaire ? Il falloit, avant

de changer d'état, attendre que tu euſſes cette Charge ; je te réponds bien que tu n'auras pas ma niece.

Le MARQUIS.

Je le crois bien ; puiſque tu me l'as promiſe à moi.

M. De BEAUVIEUX.

Je vous l'ai promiſe ? Oui ! pour vous, Monſieur, il falloit me traiter avec plus d'égards, & ne pas venir me plaiſanter, ſur-tout en Public.

Le MARQUIS.

Tu vas me perſuader que tu prends garde à cela, avec moi.

Le PRÉSIDENT.

Mais Mademoiſelle de S. Ris, a la plus grande averſion pour les gens de Robe ; j'ai voulu lui plaire, & c'eſt, je crois, une excuſe valable.

M. De BEAUVIEUX.

Une excuſe valable ? Eh bien, tu me déplais à moi ; je te parle ſérieuſement, je veux qu'on ſe conduiſe un peu plus ſenſément.

Le PRÉSIDENT.

C'eſt bien dit, notre cher oncle, & dans ce moment-ci, où votre conduite coute peut-être la vie à deux hommes.

Mad. De VIRTEIL.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

Le PRÉSIDENT.

Cela veut dire.... Mais ce n'eſt rien.

Le MARQUIS.

Il faut développer ce myſtere ; d'ailleurs c'eſt une nouvelle.

Mad. De VIRTEIL.

Pourquoi ne nous le diriez-vous pas ?

Le PRÉSIDENT.

Puiſque vous le voulez abſolument.... Je ſors de chez la Comteſſe, tante du Chevalier ; il y étoit, lorſque le Comte eſt arrivé en riant comme un fou, de ce qui venoit de lui arriver avec le cher oncle ; le Chevalier, n'a pas trouvé la plaiſanterie de ſon goût, le Comte, lui a demandé quel intérêt il y prenoit, il lui a répondu qu'il le lui diroit en tems & lieu, & ils ſont ſortis.

M. De BEAUVIEUX.

Ils ſont ſortis ?

Le PRÉSIDENT.

Oui.

Mlle De S. RIS, *allarmée.*

Ah ! ma ſœur !

Mad. De VIRTEIL.

Calmez-vous, & ſçachons ce qui eſt arrivé.

M. De VIRTEIL, *bas au Préſident.*

Ne ſçavez-vous pas de quel côté ils ſont allés ?

Le PRÉSIDENT.

Je le devine à-peu-près.

M. De VIRTEIL, *bas au Préſident.*

Venez, vous m'en inſtruirez.

Mad. De VIRTEIL.

Ah, Monſieur, je pénetre vos deſſeins.

M. De VIRTEIL.

Vous m'étonnez, Madame; que voulez-vous dire ?

Mad. De VIRTEIL.

Vous voulez vanger mon oncle & dégager le Chevalier.

M. De VIRTEIL.

Eſt-ce à vous à m'arrêter ?

Mad. De VIRTEIL.

Ah ! ſi j'ai quelque pouvoir ſur vous !..

M. De VIRTEIL.

Vous ſçavez les raiſons que j'ai de ſaiſir cette occaſion....

Mad. De VIRTEIL.

Demeurez, je ne puis vous en dire davantage; mais croyez que....

M. De VIRTEIL.

Je ne m'abuſe point, Madame, & ſi quelqu'un doit prendre le parti de votre oncle, c'eſt moi ſeul, je ne ſçaurois courir trop promptement, au ſecours d'un ami généreux, qui fait ce que je devrois faire.

Mad. De VIRTEIL.

Cruel! j'ai bien peu de pouvoir ſur vous! Eh bien, connoiſſez mon cœur; je me défendois vainement, *je voulois cacher* un amour, qu'un monde peu ſenſé blâme toujours: je ne le crains plus ce monde, j'y renonce s'il ne m'applaudit pas. J'attendois, pour vous faire cet aveu, que je fuſſe bien ſure de votre paſſion pour moi. Elle eſt bien foible, hélas! ſi je n'ai pas plus de pouvoir ſur vous.

M. De VIRTEIL.

Eh, Madame, l'honneur, le devoir, cedent-ils à l'amour? Et ſerois-je digne de votre cœur, en vous obéiſſant?

Le MARQUIS.

Mais ceci devient tragique! Je crois que les voilà tout de bon amoureux l'un de l'autre!

Mad. De VIRTEIL.

Oui, Meſſieurs, je le déclare tout haut, ſans craindre les plaiſanteries que vous en pourrez

faire. J'aime mon mari, je le crois ſeul digne de poſſéder mon cœur, & mon bonheur va naître du ſein du devoir,

M. De VIRTEIL, *baiſant la main de Mad. de Virteil.*

Quel ſort peut égaler le mien ! Ma ſœur, ne me reprochez pas les momens que je differe à voler au ſecours du Chevalier.... Mais que vois-je ? C'eſt lui-même.

SCENE IX.

Mad. De VIRTEIL, M. De BEAUVIEUX, Mlle De S. RIS, Le MARQUIS, M. De VIRTEIL, Le CHEVALIER, Le PRÉSIDENT, HENRIETTE.

Mlle De S. RIS, *allant au Chevalier.*

CHEVALIER, n'êtes-vous pas bleſſé ?

Le CHEVALIER.

Non, Mademoiſelle, je ſuis trop heureux....

Mad. De VIRTEIL.

Ne nous faites pas languir davantage, & dites-nous ce qui s'eſt paſſé.

Le CHEVALIER.

Je vois que vous êtes inſtruite, Madame.

Le Comte m'a entendu, il eſt brave, nous nous ſommes battus, & je l'ai bleſſé au bras. Je crains que cette aventure ne faſſe du bruit, ſon oncle eſt puiſſant, ſon crédit pourroit me nuire, je vais m'éloigner, & je viens vous dire adieu.

Mlle De S. RIS.

Ah! fuyez promptement.

M. De BEAUVIEUX.

Ah! fuyez promptement. Voilà ce qu'on appelle un véritable ami. *Il embraſſe le Chevalier.* Dites-moi, je vous prie, comment je pourrai reconnoître une pareille obligation; car moi, je..., je ne ſçai ce que c'eſt que d'être ingrat.

Le CHEVALIER.

Hélas! Monſieur, ce que j'ai fait eſt bien au-deſſous de ce que je voudrois pouvoir mériter.

Mad. De VIRTEIL, *vivement.*

Mon oncle, nous vous donnerons les moyens de vous acquitter. Le Chevalier, aime ma ſœur, elle n'a pu ſe défendre devant vous, d'exprimer ce qu'elle ſent pour lui; vous voyez que vous ne pouvez la lui refuſer; mais avant tout, il faut qu'il ſe mette à l'abri des pourſuites que l'on pourroit faire. Partez, Chevalier, ne perdez pas un inſtant.

Le CHEVALIER.

Adieu, Mademoiſelle ; Madame, je compte ſur vos bontés. *Il leur baiſe la main.*

Mad. De VIRTEIL.

Votre affaire eſt devenue la nôtre, partez.

SCENE DERNIERE.

Mad. De VIRTEIL, Mlle De S. RIS, M. De VIRTEIL, Le MARQUIS, Le CHEVALIER, M. De BEAUVIEUX, Le PRÉSIDENT, RENAUD, HENRIETTE.

RENAUD, *donnant un paquet au Chevalier.*

UN de vos gens qui vous cherche, Monſieur, apporte ce paquet que vient de lui remettre un homme qui vous attend....

Mlle De S. RIS.

Ah! ſans doute on vous arrête, vous avez trop différé de partir!

Mad. De VIRTEIL.

Ma ſœur, attendez. *Au Chevalier.* Voyez ce que c'eſt.

Le CHEVALIER, *ayant défait le paquet.*

Cette lettre eſt de l'oncle du Comte. *il lit la lettre.*

» Je vous remercie, Monſieur, de la petite » correction que vous avez donnée à mon neveu; » j'eſpere que cela le corrigera de ſes étourde- » ries, & pour vous prouver que loin de vous » en vouloir je vous ſuis obligé, je vous envoie » l'agrément *de la Charge* que vous deſirez; » trop heureux de pouvoir vous donner cette » preuve du cas que je fais de votre mérite, & » des ſentimens, &c.

Mlle de S. RIS.

Ah! je reſpire.

M. De BEAUVIEUX.

Vous reſpirez, & moi auſſi. Oui, vous ſerez mon neveu; car moi..... Enfin je veux que vous ſoyez content.

Le CHEVALIER.

Je le ſuis, Monſieur, rien ne peut augmenter le bonheur que j'aurai de vous appartenir, par un don auſſi précieux.

RENAUD, *à M. de Virteil.*

Monſieur, vous n'oublierez point votre promeſſe?

M. De VIRTEIL.

Qui pourroit refuſer de faire des heureux, quand on le devient ſoi-même? Oui, Madame, mes jours vont couler délicieuſement; puiſque le vrai mérite va combler tous mes vœux.

Mad. De VIRTEIL.

Vous plaire & vous aimer toujours feront le bonheur de ma vie.

Le MARQUIS.

Quelle fadeur! Quel mauvais ton! Fuyons rapidement de cette maiſon, l'ennui va s'en emparer.

Le PRÉSIDENT.

Pour moi, je brûle de répandre cette nouvelle dans tout Paris; elle ſera divine! incroyable! *Il s'en-va avec le Marquis.*

M. De BEAUVIEUX.

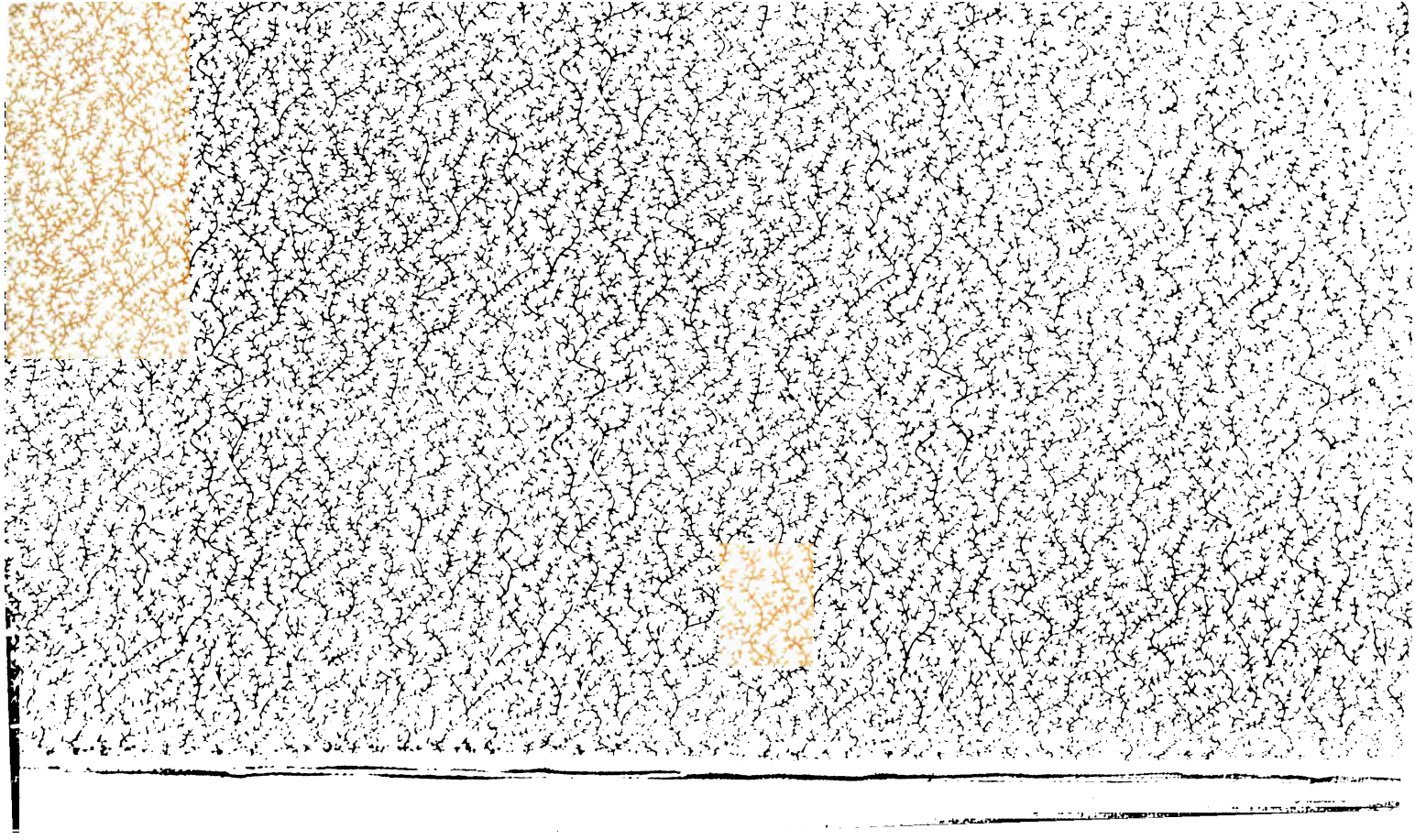
Divine! incroyable! Je t'en réponds. Ceci m'apprend combien des amis ſûrs ſont préférables aux hommes frivoles & légers. C'eſt avec les cœurs ſenſibles qu'on peut goûter les vrais plaiſirs de l'amitié, & je renonce pour toujours au bel air & aux hommes à la mode.

Fin des Hommes à la mode.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans le ſecond Tome.

LE MARI MÉDECIN, *Comédie en un Acte.* Page 3

LES LIAISONS DU JOUR, *Comédie en cinq actes.* 71

LES HOMMES A LA MODE, *Comédie en trois Actes.* 227

FIN.